

[Hugh Corbett 7]
L'assassin de
Sherwood

Paul.C Doherty

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Paul C. Doherty

L'assassin de Sherwood



10
18

grands détectives

Paul C. DOHERTY

L'ASSASSIN DE SHERWOOD

*Traduit de l'anglais
par Anne Bruneau
et Catherine Poussier*



« Grands Détectives »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Sommaire

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CONCLUSION

NOTE DE L'AUTEUR

PROLOGUE

Les ténèbres assiégeaient le monastère, à l'entrée de Worcester. Dans sa cellule exigüe et glaciale, Florent, le chroniqueur, leva ses yeux d'un bleu délavé et contempla l'obscurité, de son regard flou. Comment décrire les temps présents ? Devait-il relater tout ce qu'il avait entendu ? Était-ce vrai, par exemple, que Satan lui-même, le prince des ténèbres, avait surgi des entrailles de l'Enfer avec ses légions tout de noir vêtues pour tenter les âmes des pécheurs et les terroriser avec des visions de la Géhenne ? Florent s'était laissé dire qu'une immonde marée de démons bouillonnait et grondait à la surface de la terre, jouant à se transformer en serpents, animaux féroces, monstres difformes, bêtes galeuses et créatures rampantes. À minuit, avait-on chuchoté à Florent, le tonnerre retentissait dans les deux et des éclairs jaillissaient au-dessus d'un océan tumultueux grouillant d'êtres aux mains tendues et aux yeux rendus vitreux par le désespoir.

Un autre moine, membre de sa communauté, affirmait avoir aperçu un char qui filait, comme le vent, sur la voûte céleste. Ce char, tiré par des étalons aux yeux hagards et à l'haleine fétide, était conduit par un squelette grimaçant, portant couronne de ronces.

C'était un temps de tueries. Édouard le Grand⁽¹⁾ pourchassait en Écosse le chef rebelle Wallace tandis qu'à Paris Philippe le Bel, le Capétien à la chevelure argentée, tissait ses toiles du fond de son cabinet secret du Louvre.

Le souverain français rassemblait ses troupes sur ses frontières septentrionales : archers, chevaliers, piquiers et simples hommes d'armes affluaient en longues colonnes sinueuses dans les provinces du Nord et en encombraient les routes, attendant l'ordre d'envahir et de mettre à sac le comté de Flandre.

Florent avait surpris ces rumeurs au réfectoire lorsque le père abbé offrait l'hospitalité à des messagers royaux qui, l'oeil sombre et les habits poussiéreux, arrivaient de la côte pour informer les connétables d'Édouard, à Londres, du mouvement des bateaux français dans la Manche. Le monarque anglais n'avait-il pas prédit que lorsque la flotte française larguerait les amarres, le roi Philippe assènerait de terribles coups contre la Flandre et peut-être même contre la côte sud de l'Angleterre ?

Où les armées de Philippe frapperaient-elles en premier ? Le pape, à Rome, se terrait derrière son trône et attendait. Édouard d'Angleterre, obsédé par cette question, ne pouvait trouver le sommeil sur son lit de camp. Les marchands de Londres étaient, eux aussi, dans l'expectative : si Philippe conquérait la Flandre, le commerce de la laine, envoyée par cargaisons entières aux tisserands de Gand et de Bruges, cesserait sur-le-champ et des fortunes seraient perdues. L'Europe tout entière retenait son souffle. Des chroniqueurs comme Florent ne pouvaient que tremper leurs plumes et transcrire les présages et les prophéties qui annonçaient les malheurs à venir.

Dans les ruelles et les passages obscurs qui dessinaient une vaste toile d'araignée de l'autre côté du Grand Pont, à Paris, des esprits plus terre-à-terre peaufinaient plans et stratagèmes pour découvrir les vraies intentions de Philippe le Bel. Sir Hugh Corbett, haut magistrat à la Chancellerie, maître des secrets d'Édouard I^{er} et garde du Sceau privé, avait truffé la capitale d'agents anglais : négociants recherchant ostensiblement de nouveaux marchés, moines et frères prêcheurs censés rendre visite à leur maison mère, doctes savants désireux, soi-disant, de participer aux débats de l'université, pèlerins allant se recueillir devant la tombe de saint Denis, martyr décapité, et même courtisanes, louant des chambres pour y recevoir une clientèle composée de clercs et d'officiers de la Chancellerie privée du roi Philippe. Leur mission était dangereuse, car Guillaume de Nogaret⁽²⁾ l'adversaire de Corbett à la cour de France, et Amaury de Craon, le maître-espion de Philippe le Bel, livraient une guerre silencieuse, mais impitoyable aux légions d'agents dépêchés par Corbett. Les corps mutilés de deux clercs anglais avaient été retrouvés sur la rive boueuse de la Seine. Trois « pèlerins » de Corbett n'étaient plus que cadavres décomposés, se balançant au grand gibet de Montfaucon. La jeune Alisia, belle catin à la peau de pêche et à la chevelure d'or, avait été sauvagement battue à mort dans la chambre qu'elle louait à *La Lune d'Argent*, rendez-vous favori des clercs de la Chancellerie de Philippe le Bel.

La sanglante partie d'échecs ne cessait jamais : pion contre pion, cavalier contre cavalier. L'enjeu ? Savoir. Savoir quand Philippe le Bel donnerait l'ordre d'avancer à ses compagnies, savoir où elles attaqueraient en Flandre... Si Édouard d'Angleterre l'apprenait, il en informerait ses alliés flamands qui masseraient alors leurs troupes pour contrer l'avance ennemie, mais si Philippe gardait l'avantage de la surprise, les Français ne rencontreraient aucun obstacle.

Officiellement, cependant, Édouard I^{er} et Philippe IV étaient les meilleurs amis du monde, les alliés les plus proches, même. Édouard avait pris pour épouse la soeur de Philippe, Marguerite⁽³⁾ à la chevelure argentée, tandis que son fils, le prince de Galles⁽⁴⁾, allait

être fiancé à Isabelle⁽⁵⁾, fille unique de Philippe. La cour de France avait offert à Édouard une paire de précieux gants en soie, aux manchettes incrustées de pierreries. Le roi d'Angleterre avait retourné le compliment en envoyant un livre d'heures dont chaque page s'avérait un somptueux chatoiement de couleurs. Philippe appelait Édouard « Mon cher cousin » ; Édouard répondait en renouvelant à « son cher frère en Christ » ses saluts les plus affectueux. Et pourtant, dans les moindres venelles et bouges malodorants, les deux monarques s'affrontaient en un combat sournois et implacable.

À *La Fleur de Lys*, sise à l'angle de la rue des Capucins, Ranulf-*atte-Newgate*, serviteur de Corbett et envoyé – ostensiblement officieux – d'Édouard à la cour de France, conversait avec Bardolph *Rushgate* dans un coin de la salle. Jeune homme au vague lignage et au passé nébuleux, Bardolph, malgré son air enfantin et ses boucles d'or, était un éternel étudiant à qui l'Échiquier avançait des fonds pour fréquenter plus d'une université. Sa mission ne consistait pas à préparer les examens, ni à étudier les mystères du quadrivium⁽⁶⁾, mais à récolter des renseignements pour ses maîtres. Pour l'instant, adossé au mur, paupières closes, il feignait l'ébriété. Ranulf, lui aussi, semblait avoir bu plus que de raison : sa tignasse rousse était ébouriffée, ses yeux à demi fermés, sa bouche entrouverte, et il s'était même passé de la craie sur le visage pour accentuer sa pâleur. Bref, ils avaient l'air de deux Anglais à qui les vins corsés de Paris ne réussissaient guère.

— Croyez-vous que la fille saura se tirer d'affaire ? murmura Bardolph.

— Je l'espère !

— Combien sont-ils maintenant ?

Ranulf parcourut du regard la salle bruyante à l'air vicié et aperçut le groupe de vendeurs de reliques qui paraissaient plus désireux de les épier, eux, que de vendre leur pacotille. D'ailleurs, leurs boîtes s'entassaient sur le sol, près d'eux.

— Combien ? répéta Bardolph.

— Six.

Ranulf sentit son estomac se nouer lorsqu'il glissa la main sous la table pour s'assurer de la présence réconfortante de son fin poignard gallois, passé à la ceinture, et de sa dague dissimulée dans la haute tige de sa botte de cavalier. Il tâta à nouveau le sac de cuir contenant une petite arbalète et des carreaux.

Au-dessus d'eux, dans l'un des réduits exigus que le tavernier qualifiait pompeusement de « chambre », Clothilde, une ribaude aux formes appétissantes, à la peau aussi mate et lisse qu'un grain de raisin, mettait tout son cœur à l'ouvrage. Elle se trémoussait d'un bord à l'autre du vieux lit à baldaquin tout défoncé, refermant l'état

de ses bras autour de Henri de Savigny, clerc de la Chancellerie, au service du Code. Cela faisait des jours que Ranulf tenait ce dernier au bout de son hameçon. Le Français, lubrique comme un bouc, n'en croyait pas sa bonne fortune : cette courtisane de haut rang avait finalement accepté ses avances. Mais Savigny n'était pas un sot. Il savait parfaitement quel prix elle exigeait : une copie du Code qu'avait transmis le roi Philippe à ses connétables de la frontière nord.

Le clerc avait refusé au début. Il avait même menacé d'aller tout révéler à Nogaret. Mais Bardolph Rushgate l'avait détourné de ce projet : cette déclaration n'aurait-elle pas été un demi-aveu ? Savigny avait humecté ses épaisses lèvres rouges, lorgné à nouveau la poitrine généreuse de Clothilde et accepté le marché à contrecœur, en échange d'une bourse d'or et des faveurs gratuites de la donzelle. Pourquoi refuser ? Savigny avait vu le Code et n'y avait compris goutte. Alors, comment ces Godons⁽⁷⁾ de malheur auraient-ils pu y entendre quelque chose ? À présent, il était emporté dans une spirale de plaisir, les mains courant le long du dos satiné de Clothilde, dont les cheveux noir de jais entouraient le visage d'un halo virevoltant de passion. Il adorait la façon qu'elle avait de rejeter la tête en arrière tandis qu'elle l'implorait à mi-voix de redoubler d'ardeur.

La fille jeta un bref regard par-dessus l'épaule de son compagnon : le fin rouleau de parchemin qu'il avait jeté sur la table était toujours là. Elle s'en moquait comme de l'an quarante, de ce vélin, mais Ranulf-atte-Newgate avait l'air bien séduisant, surtout avec la bourse pleine d'or qu'il lui avait offerte. Assez pour qu'elle quitte Paris, retourne en Provence et achète une petite ferme ou même une taverne. Que les hommes étaient bêtes ! Donner tant d'argent pour passer une seule nuit avec elle ! Elle continua à haleter et à gémir, feignant l'extase, mais se raidit soudain : la porte s'ouvrait. Se faufilant comme une ombre, Ranulf s'approcha de la table à pas de loup, s'empara du parchemin avec un clin d'oeil à son adresse et ressortit en refermant doucement l'huis.

— Et si vous nous le donniez, *Monsieur*⁽⁸⁾ ?

Ranulf fit volte-face. Deux des vendeurs de reliques obstruaient le haut de l'escalier. L'un s'adossait au mur en mâchonnant un brin de paille, l'autre s'appuyait à la rampe. Ranulf jura. Ils avaient été trahis. Il entendit Clothilde glousser dans la chambre.

— C'est votre soeur ? lança-t-il d'un ton persifleur. Elle vous salue bien bas !

Le mâchonneur fit un pas en avant. Ranulf écrasa son poing sur la figure de l'autre assaillant. Le mâchonneur n'eut pas le temps de lever sa dague : Ranulf, souple comme un chat, le frappa de la sienne en lui infligeant une profonde blessure au cou. Puis il descendit l'escalier en trombe et fit irruption dans la salle :

— Sauve-toi, Bardolph, vite ! cria-t-il.

L'éternel étudiant ne se le fit pas dire deux fois. Ranulf et lui s'enfuirent de la taverne avant que les autres vendeurs de reliques ne se ressaisissent. Le chef poussa deux de ses compagnons vers l'escalier en jetant d'une voix rauque :

— Allez voir ce qui se passe !

Les deux gaillards écartèrent d'un coup de pied leurs boîtes de reliques et prirent les arbalètes, suspendues à des crochets sous leurs capes. Puis ils s'élancèrent vers les marches qu'ils gravirent quatre à quatre. Un des leurs gisait inanimé, tandis que l'autre agonisait, le sang giclant de sa blessure au cou. Ils ne s'en occupèrent pas. D'un violent coup de pied, l'un d'eux enfonça la porte qui claqua sur ses gonds de cuir. Clothilde et Savigny levèrent les yeux, interloqués, mais n'eurent pas le temps de protester. Les hommes de Nogaret ajustèrent leurs arbalètes et envoyèrent des carreaux se ficher dans la gorge de chacun des amants.

Dans les rues qui s'assombrissaient, les autres sicaires de Nogaret pourchassaient Ranulf et Bardolph. Les deux agents anglais couraient à toutes jambes, glissant et dérapant parfois sur les pavés souillés.

— Qui leur a dit ? siffla Bardolph.

— Clothilde, bien sûr ! haleta Ranulf. Qui d'autre ? Elle ne leur a pas révélé qui elle allait rencontrer, sinon Savigny ne serait jamais entré vivant dans la taverne. Elle a dû seulement les avertir que nous agirions cette nuit. Elle mangeait à tous les râteliers !

Bardolph s'arrêta à un angle de rue et s'appuya contre un mur pour reprendre haleine.

— La garce ! La sale menteuse ! chuchota-t-il. Je la tuerai !

— Ce n'est pas la peine, rétorqua Ranulf en le poussant en avant. Savigny et elle sont sûrement morts à l'heure qu'il est. Et c'est ce qui va nous arriver si tu ne cours pas !

Ils s'enfoncèrent dans le dédale des ruelles. Ranulf s'était préparé à une telle éventualité. S'ils atteignaient la rive de la Seine, ils étaient sauvés. Il avait le précieux parchemin. D'autres agents au service de « Maître Longue Figure », comme il appelait secrètement Corbett, se chargeraient de leur faire rejoindre Boulogne et l'Angleterre.

Au début, ils avaient entendu les appels de leurs poursuivants, mais peu à peu les bruits s'étaient atténués. Les rues étaient plongées dans l'obscurité, les passages pavés noyés d'ombre. Le bon peuple de Paris dormait. Personne dans les rues, hormis de pauvres hères décharnés et hideux implorant vainement la charité. Ranulf et Bardolph se crurent hors de danger. Ils laissèrent derrière eux une venelle bordée de hautes maisons à colombages et s'engagèrent sur une place. Ils n'en avaient pas franchi la moitié qu'une exclamation retentit :

— Les voilà ! Halte, au nom du roi !

Ils reprirent la fuite. Un carreau d'arbalète frôla leurs têtes en vrombissant. Ils avaient presque atteint l'entrée d'un passage lorsque Bardolph poussa un gémissement et s'écroula sur les pavés, mains en avant. Ranulf s'arrêta et revint sur ses pas.

— Ne m'abandonnez pas ! supplia l'étudiant.

Ranulf passa la main dans le dos de son compagnon et sentit que le fer cruel était profondément enfoncé à la base de la colonne vertébrale.

— C'est grave !

Il lança un coup d'oeil désespéré de l'autre côté de la place : des silhouettes accouraient vers eux.

— Je ne veux pas tomber vivant entre leurs mains ! sanglotait Bardolph. Allez-y ! Je vous en prie, maintenant !

Ranulf plissa les yeux, le visage convulsé et baigné de sueur.

— Je vous en supplie ! Ils me maintiendront en vie pendant des semaines !

Ranulf entendit le bruit du cuir sur les pavés.

— Regarde ! jeta-t-il d'une voix sifflante. Là-bas ! Nous sommes sauvés !

Bardolph tourna péniblement la tête. Ranulf lui trancha la gorge d'un geste vif en murmurant une prière, avant de se fondre dans l'ombre.

La forêt existait depuis toujours, les frondaisons protégeant la terre du ciel. Sous ce rideau de verdure qui s'étendait sans limites, la forêt avait vu la Mort frapper depuis le premier jour où l'homme était apparu. D'abord, il y avait eu les petits hommes bruns qui brûlaient leurs victimes dans des cages suspendues pour apaiser la colère des dieux de la guerre ou s'allier les bonnes grâces de la déesse-mère, la Terre, dont le nom ne devait jamais être prononcé. Puis ce fut le tour des guerriers qui pendaient leurs prisonniers aux chênes et aux ormes en sacrifice à Thor et Odin le borgne. Ceux-là, aussi, avaient disparu dans la poussière du temps, supplantés par ceux qui vénéraient le corps du Christ tout en bâtissant des temples aux puissants de ce monde.

Les arbres – le chêne tordu, l'orme aux branches ployées par l'âge – avaient été les témoins de tout cela. La forêt était un endroit dangereux, un être vivant dont les ombres mouchetées de vert dissimulaient des hommes masqués qui se glissaient dans des chemins connus d'eux seuls et savaient éviter les fondrières perfides. Seul un fou se serait écarté du sentier battu qui serpentait dans la forêt de Sherwood, en direction de Barnsleydale, vers le nord, ou de Newark et la grand-route de Londres, vers le sud.

C'est à ces légendes que pensaient les deux collecteurs d'impôts

en surveillant la marche lente des chariots bâchés qui, dans des coffres bardés de ferrures, de chaînes et de verrous, apportaient l'argent du roi à l'Échiquier de Westminster. Ils suivaient un itinéraire secret, cheminant par des sentes et des layons rarement utilisés, de sorte que le shérif local lui-même, Sir Eustace Vechey, ignorait où ils se trouvaient. L'escorte du convoi se composait d'une modeste compagnie d'archers couverts de poussière et de quelques cavaliers qui, par crainte d'une embuscade, ne cessaient d'observer anxieusement les halliers. La chaleur était accablante, car le soleil, disque d'or fondu, était déjà haut dans le ciel. Les soldats juraient et transpiraient sous leurs cottes de mailles et leurs casques de fer serrés. Comme il leur tardait d'arriver à Newark et d'être au frais, bien à l'abri derrière les murs du château !

Le principal collecteur d'impôts, Matthew Willoughby, éperonna son cheval, son assistant John Spencer galopant derrière lui : ils se portèrent en avant du convoi, scrutant l'horizon en espérant voir la lisière de cette forêt pleine de traquenards. Mais, à perte de vue, ce n'était qu'un océan de verdure, traversé par le chemin poussiéreux.

— Au moins, il n'y a personne ! constata Willoughby d'une voix grinçante.

Spencer se retourna vers le convoi :

— Croyez-vous que nous soyons hors de danger ?

— Je l'espère ! Il le faut ! Le roi a besoin de cet argent. Les fonds doivent parvenir à l'Échiquier avant la semaine prochaine et à Douvres à la fin du mois.

Ils flattèrent l'encolure de leurs montures baignées d'écume, sans attendre que les chariots les rejoignent. Spencer se dressa sur ses étriers.

— Nous allons faire une halte...

Le reste de sa phrase se perdit. Une longue flèche empennée, jaillie des taillis, s'était fichée droit dans sa gorge. Il tomba de cheval, s'étouffant dans son sang.

Willoughby jeta des regards horrifiés à la ronde. Trois soldats de l'escorte gisaient déjà à terre ; deux conducteurs de chariots, figés sur leur siège, tête renversée, poitrine ou ventre transpercé par des traits barbelés, n'étaient plus que corps ensanglantés. Il y eut une seconde volée de flèches. Quelques cavaliers cédèrent à la panique tandis que les archers tombaient comme des mouches avant même d'avoir pu bander leurs arcs.

— Ne bougez plus ! ordonna une voix de stentor partant du couvert des arbres. Messire le collecteur d'impôts, dites à vos hommes de déposer les armes ! Et donnez-leur l'exemple !

L'un des cavaliers, plus brave ou plus stupide que les autres, dégaina son épée et éperonna son cheval. Deux flèches l'atteignirent

en pleine poitrine et il roula dans la poussière. Un soldat sortit une flèche de son carquois et voulut s'abriter derrière un chariot, mais il n'en eut pas le temps : un dard d'acier, long d'une coudée, lui transperça les joues de part en part. Le malheureux bondit, tourna sur lui-même, émettant de petits cris étranglés et soulevant de légers nuages de poussière blanche sur le chemin.

— Assez ! cria Willoughby, désespéré. Jetez vos armes !

Il lâcha le pommeau de son épée, luisant de sueur, au moment où un groupe d'hommes armés, vêtus de capuchons et de justaucorps en drap vert de Lincoln, le visage caché sous un masque de cuir noir, débouchaient du couvert. Ils se déplaçaient sans bruit, comme des esprits ou comme les feux follets des marais ; ils avançaient dans un silence si terrifiant que Willoughby les prit pour les démons de la meute de Herne, le Chasseur Maudit . Mais ce n'était pas des spectres. C'étaient des hommes de guerre portant épées, poignards, rondaches, arcs et carquois, passés en bandoulière ou attachés au côté. D'autres surgirent de derrière les halliers. Willoughby parcourut la lisière du regard : quarante, voire cinquante assaillants, compta-t-il, le coeur empli d'angoisse. Et Dieu sait combien d'autres étaient tapis dans l'ombre des arbres. Le collecteur d'impôts se mordilla nerveusement les lèvres. De combien d'hommes disposait-il, lui ? Il contempla le sentier : au moins sept morts, treize survivants seulement. L'archer à la face transpercée hurlait toujours. Se précipitant vers lui, un hors-la-loi lui empoigna les cheveux et lui trancha vivement la gorge.

— Oh, Sainte Vierge ! murmura Willoughby. Ne tuez plus ! s'écria-t-il.

Un brigand s'avança. L'un des gardes de l'escorte sortit soudain un poignard de sa manche. Willoughby distingua les silhouettes dans la pénombre verte et avant qu'il eût pu protester, des cordes vibrèrent et l'infortuné soldat s'écroula, mortellement atteint, la bouche emplie de sang. Le chef des bandits s'approcha.

— Descendez de cheval, Messire ! ordonna-t-il d'une voix sourde. Ne faites pas de bêtises ! Ne tentez rien ! La vie de vos hommes – du moins ceux qui vous restent – est entre vos mains.

Willoughby s'épongea le front.

— Faites ce qu'il dit ! hurla-t-il. Pas d'imprudences !

Il observa attentivement le chef des brigands, mais ne décela rien, si ce n'est qu'il était grand et parlait avec un fort accent du Nord. Le capuchon et le masque dissimulaient entièrement son visage.

— Suivez-nous ! beugla le hors-la-loi. Ceux qui désobéiront seront exécutés !

Le convoi fit demi-tour et rebroussa chemin. Au bout de quelque temps, les chevaux furent dételés, les coffres descendus des chariots et la longue file des voleurs, des prisonniers et de l'or s'enfonça dans

l'obscurité du couvert.

C'était la première fois que Willoughby se trouvait dans une forêt aussi dense : les fûts étaient si serrés qu'ils occultaient la lumière du soleil. Il ne pouvait que suivre ses ravisseurs, le désespoir dans l'âme, et cheminer péniblement sur la sente dérobée qui serpentait entre les taillis. Ils ne firent halte qu'une seule fois, pour étancher leur soif à un ru avant de poursuivre leur marche forcée. L'un des conducteurs de chariot, qui avait bravement claudiqué en dépit d'une tête de flèche fichée dans sa cuisse, finit par s'affaïsser dans l'herbe. Le chef de la troupe lui susurra quelque chose. Le soldat grimaça un sourire sarcastique et le bandit passa derrière lui. Willoughby vit l'éclair du couteau et entendit le sifflement de l'acier ; le blessé eut un dernier soubresaut tandis que son sang s'écoulait avec sa vie.

La journée passa ; la nuit vint, mais ils continuèrent à marcher. Ils traversaient parfois une clairière. En levant les yeux, Willoughby vit la pleine lune et le ciel constellé d'étoiles. Le sous-bois s'anima et se mit à bruire au passage de petits animaux. De temps à autre, une chouette s'abattait sans bruit sur sa proie dont le cri terrifié brisait alors le silence.

Enfin, au moment où Willoughby pensait que ses forces allaient l'abandonner, les arbres s'espacèrent et la troupe pénétra dans une vaste clairière, éclairée par la lune et des torches de poix fixées à des poteaux enfoncés dans le sol. Le collecteur d'impôts jeta un regard circulaire. Au fond de la clairière s'élevait un impressionnant escarpement rocheux qui abritait, à sa base, les grottes servant de quartiers d'habitation aux hors-la-loi. Non loin de là, des brigands, qui s'affairaient à allumer un énorme feu de camp en y mettant des bûches, accueillirent leurs compagnons avec des acclamations et les prisonniers avec des quolibets.

— Des invités pour notre festin ! beugla l'un d'eux qui, le visage maculé de boue, s'approcha de Willoughby et le toisa. Nous allons faire bonne chère ! marmonna-t-il. Avec le gibier du roi ! Regardez !

Il désigna le ruisseau tout proche près duquel on avait dépecé et dépouillé un beau dix-cors avant de l'embrocher.

Le chef des bandits se dirigea vers Willoughby :

— Nous donnerons ce banquet en votre honneur, Messire !

— Je ne mangerai pas avec vous !

Des flèches furent, immédiatement, encochées sur les arcs.

— Vous n'avez pas le choix, lança le brigand sur un ton de défi.

— Comment vous appelez-vous ? demanda le collecteur d'impôts.

— Oh. allons, Messire ! Vous n'ignorez ni mon nom ni mes titres. Je suis Robin des Bois, Robin de Sherwood, le Maître Archer, le fameux proscrit !

— Vous n'êtes qu'un misérable coupe-jarret ! rétorqua

Willoughby. Et un menteur, qui plus est ! Vous avez accepté l'amnistie du roi. Quand on vous arrêtera, on vous pendra haut et court !

Le brigand s'avança et lui saisit le poignet. Willoughby eut un mouvement de recul en lisant la haine dans les yeux du visage masqué.

— Voici mon palais, poursuivit le bandit. Ma cathédrale. Je suis roi de Sherwood et vous, Messire, êtes mon serviteur. Il va falloir apprendre le respect que vous me devez ! Vous autres, maintenez-lui la main !

Trois hommes se précipitèrent et lui plaquèrent la main sur un tronc d'arbre, doigts écartés, avant même qu'il pût résister. Leur chef, chantonnant à mi-voix, dégaina son poignard et d'un coup net, lui trancha le bout des doigts. Willoughby hurla de douleur et s'écroula dans l'herbe. Le sang giclait de ses blessures, piquetant son habit de petites taches rouge vif.

Le hors-la-loi s'éloigna à grands pas et revint en tenant un bol rempli de goudron. On empoigna derechef la main de Willoughby et l'individu qui se faisait appeler Robin des Bois lui enduisit les doigts du liquide brûlant.

Le collecteur d'impôts n'eut pas la force d'en supporter davantage. Il ferma les yeux en criant jusqu'à s'évanouir. Lorsqu'il reprit connaissance, la souffrance avait fait place à une douleur lancinante. Serrant la main mutilée contre sa poitrine, il contempla la clairière : les pillards avaient vidé les coffres et les jetaient dans le feu qui ronflait. Les chevaux avaient disparu. Willoughby aperçut les armes de ses soldats empilées sous un arbre tandis que leurs propriétaires, l'air pâle et effrayé à la lueur des torches, étaient assis en une longue file près du feu. Ils avaient perdu toute velléité de se battre et paraissaient terrifiés par la cruauté impassible dont ils venaient d'être témoins.

Le chef des brigands vint s'accroupir en face de Willoughby. Il fourra un morceau de venaison rôtie dans sa main valide et plaça un gobelet d'épais vin rouge près de lui. Le clerc détourna les yeux. L'odeur de la viande lui mettait l'eau à la bouche et il se rendit compte qu'il n'avait rien mangé depuis la veille au soir.

— Je suis désolé, murmura Robin des Bois, le visage toujours dissimulé sous son masque, mais je n'avais pas le choix. Regardez-les, Messire ! Ce sont des gibiers de potence, des hommes sans foi ni loi. Si je les laissais faire, ils vous massacreraient tous tant que vous êtes. Ils vous haïssent et n'ont aucun respect pour le roi, votre maître. Pour eux, l'argent de ces coffres leur revient de droit. Allez, venez vous asseoir avec nous, mais veillez à rabattre votre caquet !

Il aida le collecteur à se relever. Ce dernier n'offrit aucune résistance et traversa la clairière, entraîné par le bandit qui lui fit une place près du feu. Il observa les truands qui découpaient d'énormes

tranches de viande dégoulinantes de graisse. Bravant les flammes, chacun se taillait un morceau qu'il enfournait en mâchant vigoureusement jusqu'à ce que le jus lui coulât sur le menton. Malgré sa souffrance, Willoughby grignota un peu de viande et but quelques rasades de vin. Avaient-ils l'intention de le tuer ? se demanda-t-il. Y aurait-il des survivants ? Le chef, à ses côtés, gardait le silence.

Celui qui parlait, surtout, c'était un colosse que ses compagnons appelaient Petit Jean. De toute évidence, c'était le lieutenant du chef et il n'avait pas participé à l'attaque du convoi. Lui aussi portait un masque ainsi que la femme assise à sa droite. Cette dernière était vêtue d'une robe en drap vert de Lincoln, dont l'ourlet effleurait ses hautes bottes de cavalière et dont le corsage enserrait étroitement le buste. Elle ne montrait aucune gêne, seule au milieu de tous ces hommes, remarqua le clerc. Conversations et discussions allaient bon train, certains chantaient, même. Le collecteur d'impôts sentit ses yeux se fermer, sa main lui faisait de plus en plus mal. Il s'empressa d'avaler une rasade de vin pour endormir la douleur. Puis il se laissa gagner par la torpeur et, malgré les railleries des brigands, se croisa les bras et s'étendit sur l'herbe, en se moquant éperdument de la suite des événements.

Il se réveilla le lendemain matin, transi par le froid humide et en proie à d'horribles élancements dans sa main blessée. Le feu n'était que cendres fumantes. Il parcourut la clairière du regard : personne ! Il se mit péniblement debout et alla jusqu'aux grottes où il remarqua des litières rudimentaires, confectionnées avec des branches et des fougères. Il jeta un autre coup d'oeil à la ronde en poussant un gémissement, car la douleur s'était avivée.

— Seigneur Jésus, prends pitié ! implora-t-il. Il ne reste plus rien !

Oh, bien sûr, il y avait des reliefs de nourriture par terre et les oiseaux dans les arbres piaillaient avec colère en se voyant privés de butin. Willoughby avait l'estomac retourné par la souffrance et le mauvais vin. Il tomba à genoux et demeura un moment à sangloter, à reprendre son souffle et à vomir à cause du goût amer au fond de sa gorge. Tout d'un coup, il entendit craquer une brindille et leva les yeux.

— Qui va là ? cria-t-il.

Seul le silence lui répondit. Il distingua une tache de couleur dans les frondaisons, mais ses yeux étaient embués de larmes après ses violentes nausées. Il s'accroupit sur le sol, les vêtements souillés, le sang lui battant les tempes et la douleur irradiant dans tout son corps. Aucun signe des brigands. Aucune trace du festin sauvage de la veille, à part des reliefs de repas et des cendres fumantes.

Il resta un moment pelotonné sur lui-même. Il aperçut à nouveau, du coin de l'oeil, une tache de couleur, mais son esprit était en

déroute et son corps à bout de forces. Il n'osa pas se concentrer. Un cercle de douleur emprisonnait sa main. Il avait la fièvre et regrettait presque de ne pas avoir succombé à une mort rapide. Une énorme pie, audacieuse et insolente, s'abattit d'un arbre proche et se mit à picorer, de son cruel bec acéré, un gros morceau de viande enrobé de gras. Willoughby se leva et s'avança vers la lisière. En levant les yeux, il aperçut encore une tache de couleur. Cette fois-ci, il fixa son attention.

— Oh, non !

Un sanglot lui échappa.

— Ô Christ, prends pitié !

Il tomba à genoux et regarda autour de lui. D'autres taches de couleur dansèrent devant ses yeux.

— Oh, démons ! murmura-t-il avant de s'effondrer en gémissant et en pleurant comme un enfant.

Aux maîtresses branches des arbres entourant la clairière se balançaient les corps de tous les membres du convoi, dépouillés de leurs vêtements et de leurs bottes. Tous pendus, tous morts.

CHAPITRE PREMIER

— Un crime, Sir Peter ! Voilà la raison pour laquelle notre souverain m'a envoyé ici !

Sir Hugh Corbett, garde du Sceau privé, scrutait son interlocuteur assis en face de lui. Sir Peter Branwood, assistant shérif de Nottingham, agissait à présent en qualité de shérif après le mystérieux assassinat de Sir Eustace Vechey. Coudes sur la table, Corbett énuméra les différents points :

— Le hors-la-loi Robin des Bois s'est parjuré, puisque, après avoir accepté l'amnistie royale, il a reformé sa bande de pendants et de coupe-jarrets. De son refuge dans la forêt de Sherwood, il a lancé des attaques contre des marchands, des pèlerins et finalement des collecteurs d'impôts. Il a commis vols et pillages. Et voilà qu'il vient d'occire le représentant du roi ! C'est la raison de ma présence ici, Sir Peter !

Branwood ne broncha pas. Son visage glabre appuyé sur sa main, il gratta ses cheveux bruns, coupés ras.

— Et vous, Sir Hugh, énonça-t-il lentement, vous devez comprendre que j'aurai grande satisfaction à capturer ce malandrin. Il a tué mon ami Sir Eustace, blessé et massacré des serviteurs et des officiers de ce château. Il met des bâtons dans les roues de notre administration. Il a même attaqué et pillé mon manoir près de Newark on Trent, incendiant mes granges et abattant mon bétail.

Ses lèvres se pincèrent.

— À cause de lui, mon nom est devenu la risée de tous et il n'a de cesse de traîner ma fonction et la Couronne dans la boue.

Il se leva et jeta un coup d'oeil par l'une des archères.

— Regardez là-bas, Sir Hugh !

Corbett le rejoignit.

— Que voyez-vous derrière l'enceinte du château et les murs de la ville ?

— La forêt.

— Exactement ! soupira Branwood. La forêt ! Allez-vous souvent à la chasse, Corbett ?

Il n'attendit pas la réponse.

— Si vous pénétrez sous le couvert des arbres, comme je l'ai fait avec mes cavaliers, vous serez plongé dans une obscurité que le soleil

le plus ardent ne peut percer, et ce à moins d'une portée de flèche du sentier. Si vous poursuivez un cerf, vous devrez faire appel à toutes vos ressources et si vous pourchassez un hors-la-loi, c'est la mort elle-même que vous finirez par pourchasser.

Branwood s'éloigna de la croisée.

— Dans la forêt de Sherwood, Messire, le chasseur devient facilement la proie.

Il se frotta les mains sur son habit vert foncé et réajusta le baudrier autour de sa taille mince.

— On n'ose guère se fier aux hommes qu'on emmène, enchaîna-t-il. Certains sont probablement à la solde de Robin des Bois.

L'expression d'incrédulité de Corbett ne lui échappa pas.

— Eh oui ! Il a des partisans même ici. Comment Robin des Bois aurait-il pu s'introduire céans pour assassiner Sir Eustace ? Cette ville et ce château de malheur sont bâtis sur un éperon rocheux truffé de souterrains et de passages secrets : une vraie garenne ! Plusieurs débouchent dans la forêt.

Il s'arrêta, puis reprit :

— Bon ! Admettons que vous ayez confiance en vos soldats. Une fois dans Sherwood, leur état d'esprit change. Ils sont superstitieux et redoutent cet endroit. Ils croient encore à l'existence de lutins qui pourraient leur jeter des sorts et les emporter au Pays des Fées. Il y a trois jours...

Il se retourna et désigna un sergent corpulent, assis à la table.

— Racontez-lui, Naylor !

Celui-ci sortit de son immobilité. Il remua les bras, ce qui fit crisser son justaucorps de cuir noir orné de pointes d'acier. Son visage taillé à coups de serpe et sa calvitie naissante évoquaient un caillou qu'auraient, seuls, animé des yeux perçants et sans cesse en mouvement.

— Comme l'a dit Sir Peter, nous sommes entrés dans la forêt.

Il dévisagea froidement Corbett :

— En moins d'un quart d'heure, le temps qu'il faut pour avaler un pâté et un quignon de pain, deux de mes gars avaient disparu. On ne les a jamais revus, ni eux ni leurs chevaux. Le lendemain, Robin des Bois en personne parvint à se glisser dans Nottingham et eut l'audace de clouer sur l'une des poternes une ballade rimée proclamant que Sir Eustace méritait bien son nom, puisqu'il était aussi impuissant comme shérif que comme homme. Ses yeux se fixèrent sur Corbett, puis sur les serviteurs de ce dernier, Ranulf-atte-Newgate et Maltote le courrier, qui étaient restés silencieux en bout de table.

— Et comment notre gracieux souverain pense-t-il qu'un clerc et ses deux valets vont résoudre cette affaire ? ricana Naylor.

— Je l'ignore, reconnut posément Corbett. Dieu sait que

l'attention du roi est accaparée par la menace française en Flandre, mais il ne peut tolérer pour autant que ses soldats et ses collecteurs d'impôts soient branchés comme vulgaires canailles, ni que son shérif soit victime d'un crime non élucidé.

Corbett s'adressa à Branwood :

— Quand ces attaques ont-elles commencé ?

— Il y a environ six mois.

— Et quand l'embuscade contre les collecteurs d'impôts et le pillage du convoi ont-ils eu lieu ?

— Il y a trois semaines. Un paysan a retrouvé Willoughby errant dans la forêt et nous l'a ramené. Il avait perdu l'esprit.

Corbett acquiesça en détournant le regard. Il avait vu Willoughby à Londres et n'oublierait jamais cette rencontre. Le clerc de l'Échiquier, si fier d'allure autrefois, n'était plus qu'une épave pitoyable. Sale, dépenaillé, les cheveux en broussaille, il répétait inlassablement le récit de la mort de ses compagnons, les yeux rivés sur sa main mutilée. A cette vue, le monarque était sorti de ses gonds et Corbett avait été le témoin forcé de son accès de rage : le roi Édouard avait renversé les meubles, frappé les murs jusqu'à s'en meurtrir les poignets, fait voler les parchemins de sa table et arraché les tentures. Même ses lévriers avaient eu le bon sens de se mettre à l'abri et de se cacher. Corbett s'était tenu coi en attendant que son souverain eût recouvré son calme.

— Ne suis-je pas le roi ? avait rugi Édouard. Peut-on ainsi me bafouer dans mon propre royaume ? Vous irez dans ce comté du Nord, Corbett, vous m'entendez ! Vous vous rendrez dans cette maudite ville de Nottingham et y ferez pendre Robin des Bois !

Et c'est ainsi que Corbett s'était retrouvé à Nottingham, porteur d'un message où le roi exprimait son courroux et son mécontentement au shérif Sir Eustace Vechey. A son arrivée, le clerc avait appris que celui-ci venait d'être victime d'un empoisonnement dans sa chambre.

— Rappelez-moi donc comment Sir Eustace a trouvé la mort, demanda Corbett en sortant de sa méditation.

— Sir Eustace, commença lentement Branwood, était comme une âme en peine. Mercredi soir, il a dîné ici, dans la grand-salle, et n'a pas prononcé deux mots. Il a mangé du bout des dents, mais a bien bu, en revanche. A la fin, il s'est levé en annonçant qu'il voulait se coucher tôt, puis, suivi de Lecroix, son valet, il est monté dans sa chambre, un gobelet de vin à la main. Sir Eustace a dormi dans son lit à baldaquin et Lecroix sur son lit de camp, dans un coin de la pièce.

— Y avait-il un en-cas dans sa chambre ?

Branwood grimaça :

— Oui. Un plat de friandises et bien sûr le claret. Mais lorsqu'on a découvert le corps de Sir Eustace, Maigret, notre médecin, a goûté

les friandises et le reste du vin. Sans effet indésirable.

— Quelqu'un lui a-t-il rendu visite pendant la nuit ?

— Non. Sir Eustace avait fermé sa porte en laissant la clé dans la serrure. Deux soldats de sa suite personnelle montaient la garde à l'extérieur et personne ne s'est approché de la chambre.

— Vous avez mentionné des passages secrets ?

— Sous le château, peut-être, mais les appartements tic Sir Eustace se trouvent à l'étage. Même un rat ne pourrait s'y faufiler.

— Et les fenêtres ?

— De simples meurtrières, comme ici.

— Ainsi, s'étonna Corbett à voix haute, un homme est empoisonné dans sa chambre fermée à clé. Personne n'est entré, personne ne pouvait forcer une fenêtre et il n'y a pas de passages secrets. Et vous dites qu'il a mangé et bu la même chose que vous.

— Mieux ! ronchonna Branwood. Il nous a priés, Lecroix, Maigret et moi-même, de goûter ses aliments. Voyez-vous, Robin des Bois était un vrai cauchemar pour Sir Eustace. Le shérif était convaincu que le hors-la-loi cherchait à le tuer par la dague, les flèches, voire le poison.

Corbett hocha la tête et revint à la table.

— Sir Eustace est donc en bonne santé quand il quitte la pièce. Il monte à sa chambre, un gobelet de vin à la main, et croque peut-être une friandise. Pourtant aucun poison n'y a été décelé.

— C'est cela, confirma doucement Branwood. Allez voir par vous-même, Messire. On a enlevé sa dépouille, bien sûr, mais rien d'autre, selon mes ordres et ceux du médecin. Le claiet, les friandises... tout est resté en l'état.

— J'aimerais interroger Lecroix, son valet.

— On vous l'amènera, mais il n'est sûrement pas coupable, déclara Branwood. C'est un simple d'esprit qui aimait profondément son maître.

Ranulf-atte-Newgate intervint d'une voix claire, agacé par la façon qu'avait Naylor de le dévisager sans aménité.

— Mais d'après vos indications, Lecroix dormait dans la même chambre. Comment se fait-il que les sursauts d'agonie de Sir Eustace Vechey ne l'aient pas réveillé ?

Branwood haussa les épaules :

— Vechey avait bu plus que de raison, et Lecroix aussi. En plus, ce dernier dort comme un loir. Et selon le mire, certaines substances toxiques entraînent une mort rapide et sans spasmes.

Corbett se frotta le visage et regagna la fenêtre, attiré par une clameur montant de la cour : une petite foule s'était rassemblée autour d'une estrade rudimentaire, où attendait un bourreau à la cagoule rouge. Corbett se figea : un homme, les poings liés derrière le dos,

était traîné en haut des marches et sa tête mise sur le billot. La hache se leva, étincelante sous le soleil, et retomba avec un terrible bruit sourd.

Corbett eut un mouvement de recul et détourna le regard du sang qui jaillissait en arc de cercle.

— Que se passe-t-il, mon maître ?

Ses serviteurs le rejoignirent et jetèrent un coup d'oeil par-dessus son épaule.

— Tu vois ! chuchota Ranulf à Maltote. Les paupières frémissent encore et les lèvres bougent.

Le jeune courrier au visage rond qui ne supportait pas la vue du sang – le sien ou celui des autres – s'éloigna prestement en priant le ciel de ne pas s'évanouir. Corbett fixa l'assistant shérif.

— Une exécution, Sir Peter ?

— Non, une leçon, rétorqua Branwood en jouant avec la bague ornant sa fine main brune.

Corbett frémit lorsque la hache frappa derechef et il surprit une lueur d'amusement sardonique dans les yeux de son interlocuteur.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il en désignant la fenêtre d'un geste brusque.

— Vous venez d'arriver à Nottingham, Sir Hugh. Vous ne savez donc pas que la peste sévit dans notre cité.

Corbett se retourna en frissonnant. Dieu soit loué ! il n'avait pas emmené Maeve et sa petite Aliénor.

— L'épidémie s'abattit sur une demeure de Castle Street, expliqua Branwood. Des membres du guet, suivant les règles en vigueur, condamnèrent la bâtisse et tracèrent des croix sur les portes et les fenêtres.

Corbett murmura une prière. Là où frappait la peste, c'est toute la maisonnée qui souffrait.

— Bref, poursuivit Branwood, on déclara morts un homme, son épouse, sa petite fille et son garçon, ainsi que deux serviteurs. Leurs corps allaient être transportés dans les fosses à chaux, hors la ville. En général, les gens ne s'approchent guère de ce genre de convoi, mais cette fois-là, un parent curieux, plus courageux que les autres, vint leur dire un dernier adieu. Il se dissimula dans l'ombre et lorsqu'on sortit un des corps, il vit la tête rouler – la gorge avait été tranchée.

Branwood fit un signe de tête en direction de la fenêtre.

— Les membres du guet⁽⁹⁾ étaient des assassins. Ils avaient massacré la famille et pillé la demeure. Ils en paient le prix, à présent, devant Dieu et devant le roi.

Corbett revint vers la table, essayant de ne plus entendre les coups sourds qui se succédaient, suivis par les murmures de l'assistance clairsemée.

— Il me faut examiner le corps de Sir Eustace, déclara-t-il d'un ton impérieux.

— On l'a emporté ailleurs, expliqua Branwood avec un geste irrité. À cause de la canicule. A un dépositaire situé dans un jardin, près de la poterne.

— Battons le fer tant qu'il est chaud ! répliqua énergiquement Corbett. Sir Peter, veuillez nous montrer le chemin.

L'assistant shérif les précéda. Corbett nota soigneusement l'état du château : bien que résidence royale, celui-ci montrait des signes désolants d'incurie. La peinture des murs, rongés par l'humidité, s'effritait et les pavés inégaux étaient ébréchés et glissants. Ils passèrent par des cuisines malpropres aux parois constellées de traces de repas. De grosses mouches bourdonnaient nonchalamment au-dessus de taches de sang tandis qu'un cuisinier, suant à grosses gouttes, et ses marmitons, mal débarbouillés, découpaient un quartier de boeuf. Corbett aperçut une barrique d'eau croupie couverte d'écume. Il déglutit et se promit *in petto* de veiller scrupuleusement à ce qu'il mangerait là. Ils traversèrent une cour déserte, longèrent d'autres couloirs et arrivèrent dans un jardin aux dimensions modestes qui avait dû être une tonnelle au temps des anciens shérifs ; mais à présent, la statue abîmée, au centre, disparaissait presque sous un enchevêtrement de ronces et d'herbes folles.

— On pourrait quand même en prendre plus de soin ! bougonna Ranulf.

— Nous sommes des officiers, pas des jardiniers ! se récria sèchement Branwood. Et grâce aux bons offices de Robin des Bois, Sir Eustace n'a pas pu seulement prendre soin de lui-même !

Ils se frayèrent péniblement un passage parmi les ajoncs et hautes herbes jusqu'à une petite construction en pierre au toit plat, dont la porte fendillée brinquebalait sur ses gonds de cuir. Branwood l'ouvrit et fit signe d'entrer à Corbett. La puanteur était telle que celui-ci se pinça le nez.

— Nous sommes vendredi, remarqua-t-il à mi-voix. Vechey est mort dans la nuit de mercredi.

Après s'être efforcé de percer la pénombre, il prit une épaisse chandelle de suif près du seuil, frappa son silex et s'avança dans l'obscurité. Ranulf et Maltote s'abstinrent sagement de le suivre. La dépouille du shérif reposait sur le sol, sous un drap de lin à la propreté douteuse.

— Je suis navré, s'exclama Branwood par la porte entrebâillée, mais nous savions que vous veniez, Messire, et le mire nous a recommandé de ne pas faire la toilette mortuaire avant que vous ayez vu le cadavre.

Corbett enleva le drap fétide et essaya de ne pas laisser prise à

son imagination, sous peine d'avoir des haut-le-cœur ou des nausées. D'âge moyen, la calvitie menaçante, Vechey paraissait un peu bedonnant. Son corps, à présent, était gonflé par les gaz. Quant aux paupières encore entrouvertes, Corbett s'efforça de ne pas les regarder, préférant concentrer son attention sur les lèvres qui étaient devenues violettes et sur les petites plaies visibles aux commissures. Dans sa jeunesse, le clerc avait participé aux campagnes du roi au pays de Galles : il s'y connaissait assez en médecine pour voir dans ces lésions le résultat d'une alimentation déséquilibrée, trop de viande, pas assez de fruits. Il examina méticuleusement les doigts et les ongles du défunt, mais ne remarqua rien de suspect à part le fait que la peau des mains avait la texture de la laine mouillée. Avec un soupir, il rabattit le drap, souffla la chandelle et ressortit dans le jardin.

— Sir Eustace avait-il de la famille ?

— Un fils dans l'armée d'Écosse et une fille mariée à un chevalier de Cornouailles. Il était veuf. Il sera probablement enterré dans l'une des églises de la ville jusqu'à ce que son fils nous fasse part de ses intentions.

— Vous pouvez l'enlever d'ici, déclara Corbett. Dieu sait qu'il a assez souffert.

Naylor les rejoignit, foulant énergiquement les hautes herbes. L'air plus amical, il annonça avec un sourire :

— Ils sont tous prêts. Je les ai rassemblés dans la grand-salle.

Ranulf, assis sur un muret, se réchauffait au soleil. Il plissa les paupières et toisa le sergent qu'il avait immédiatement pris en grippe.

— Prêts ? Qui est prêt ? demanda-t-il.

Avant qu'on lui répondît, trois personnages s'avancèrent : un moine trapu au teint hâlé, aux cheveux clairsemés et aux yeux enfouis dans les plis de graisse de son visage luisant ; un jeune clerc aux cheveux bruns coupés incongrûment ras sous la calotte à glands et dont le surcot de futaine sans manches s'arrêtait aux genoux et laissait entrevoir un justaucorps en soie rembourrée et aux manches à crevés.

« Un clerc, songea Corbett, et un godelureau ! »

Pourtant ce garçon au visage enfantin et aux yeux rieurs lui plaisait assez. A ses côtés, le troisième individu était d'allure sévère. Ses cheveux gris acier encadraient un long visage pâle, marqué d'une profonde fossette au menton. Sa tunique bleue et ouatinée, qui cachait presque ses jambes grêles, s'ornait au cou et aux poignets de laine teintée en noir. Branwood leur fit signe d'approcher.

— Sir Hugh, voici trois membres de ma maison : frère Thomas, Roteboeuf, mon secrétaire, et Maigret, le médecin.

On se serra la main et Corbett, à son tour, présenta ses serviteurs en jetant un regard noir à Ranulf qui venait de lancer un clin d'œil à Maltote : Ranulf faisait déjà des gorges chaudes du nom du secrétaire

qui signifiait « boeuf rôti » en français normand. L'échange de sourires narquois n'échappa pas, non plus, à l'esprit vif du secrétaire.

— Mon nom, souligna-t-il avec une gaieté bruyante, indique mes origines, pas la qualité des repas fournis au château !

Tous rirent discrètement, à part Maigret et Naylor, qui restait morose. Mais soudain, Branwood leva les mains et décréta à voix haute :

— Messires, nous avons des problèmes, certes, mais je vous jure que le cuisinier devra changer ses façons de faire – sous peine d'être renvoyé !

— Qui sait ! plaisanta Roteboeuf. Sir Eustace – que Dieu ait son âme – a peut-être été empoisonné par ce gâte-sauce !

— Il n'aurait pas succombé si rapidement, se récria Maigret en se grattant le bout du nez, une lueur d'agacement dans le regard. Sir Eustace a été assassiné et vous-même, Sir Peter, l'avez échappé belle.

Corbett lut l'irritation sur le visage renfrogné de Branwood.

— Que veut dire le mire, Sir Peter ?

— Le soir de la mort de Sir Eustace, nous avons soupé dans la grand-salle. J'ai quitté la pièce après lui. J'y suis revenu plus tard pour finir mon claret. J'en ai bu un peu, mais le goût en était amer, alors je l'ai jeté. Je suis monté me coucher, mais me suis mis à vomir et à avoir des nausées. J'ai passé la nuit aux latrines, victime d'un flux de ventre.

Il s'éclaircit la gorge :

— Je me sentais affaibli le lendemain. Je pensais que c'était dû à la nourriture avariée jusqu'à ce qu'on découvre le cadavre de Sir Eustace. Je suis allé, alors, consulter le mire.

— On avait tenté de l'empoisonner, déclara triomphalement le médecin comme s'il défiait quiconque de le contredire.

— Comment ? demanda Corbett.

— Je ne sais pas, mais si Sir Peter avait bu tout son claret, il serait sûrement mort à l'heure qu'il est. Je lui ai conseillé de jeûner pendant vingt-quatre heures et de boire autant d'eau de puits que possible.

Corbett parcourut le groupe du regard :

— Vous disiez qu'on nous attendait ?

— Ah oui ! Les deux soldats et Lecroix sont dans la salle des gardes.

— Les hommes qui surveillaient la chambre de Sir Eustace ?

— Oui.

— Alors ne les faisons pas attendre plus longtemps ! Et j'aimerais que tous, vous assistiez à cet interrogatoire.

Ils rentrèrent au château et gagnèrent la salle des gardes qui ne faisait pas exception au délabrement général. La saleté régnait dans

cette pièce dallée, dont les étroites fenêtres étaient protégées par des volets de bois, certaines ayant des panneaux de corne⁽¹⁰⁾. La charpente abritait d'immenses toiles d'araignée tandis que des écus poussiéreux arborant les armoiries défraîchies d'anciens shérifs pendaient aux murs chaulés et malpropres. L'âtre de la cheminée écornée regorgeait encore des cendres du dernier hiver. Le sol n'était pas recouvert de grands ou de petits tapis, mais d'une épaisse couche de chaux. Les deux bancs accotés aux murs avaient bien des coussins, mais ceux-ci tombaient en lambeaux et leurs couleurs s'étaient fanées. Le mobilier ne consistait en tout et pour tout qu'en deux tables sur tréteaux malpropres, installées sur l'estrade, et en un certain nombre de bancs et de tabourets rudimentaires. Trois silhouettes ternes qui occupaient un banc repoussé contre le mur se levèrent à l'entrée de Corbett. Les deux gardes aux cheveux gras avaient l'air renfrogné. Quant à Lecroix, dont le visage évoquait une tête de mort sous sa tignasse brune, il était plutôt ventripotent et portait une moustache broussailleuse et une barbe pour cacher son bec-de-lièvre.

— Installons-nous confortablement, suggéra l'assistant shérif.

Ils placèrent bancs et tabourets en arc de cercle, puis chacun, gêné, prit place tandis que Branwood expliquait en deux mots la mission de Corbett.

— Sir Peter, proféra énergiquement le clerc en s'efforçant de briser la tension, racontez-moi derechef ce qui s'est passé la nuit où Sir Eustace a trouvé la mort.

— Nous étions réunis ici. La nourriture n'était pas fraîche, comme d'habitude. C'était du porc rôti, d'après le cuisinier, mais la viande était gluante, mal cuite et trop salée.

Ses compagnons l'approuvèrent en ricanant.

— Certains d'entre nous burent de la godale⁽¹¹⁾, d'autres du claret, poursuivit Branwood en se caressant le menton et en faisant appel à ses souvenirs. Il y eut un plat de légumes et du massepain.

— Et aucun incident n'a éclaté pendant le repas ? demanda Corbett.

— Non. Ceux qui avaient faim se sont rassasiés et puis nous avons bavardé comme à l'accoutumée.

— Y compris Sir Eustace ?

— Oui.

— Pendant longtemps ?

Corbett observa les autres membres de la maison. A en juger par leurs mines, le shérif disait la vérité.

— Une heure et demie à peu près. Puis nous sommes allés nous coucher.

— Et ensuite ?

— J'étais debout dès potron-minet le lendemain. Comme je vous

l'ai expliqué, j'avais été malade toute la nuit. Après avoir assisté à la messe, je suis venu ici prendre mon petit déjeuner. Je pensais y retrouver Sir Eustace. Ne le voyant pas, je suis monté à sa chambre et j'ai demandé aux sentinelles s'il était levé.

Les deux soldats firent un signe de dénégation comme s'ils se doutaient de la question de Corbett.

— On n'entend rien, affirma l'un d'eux avec un fort accent paysan. Et vu qu'on n'entend aucun bruit, v'là Sir Peter qui cogne à la porte.

Lecroix sortit de son silence.

— Je me suis réveillé à ce moment-là, marmonna-t-il. Voyez-vous, Messire, je dors comme une souche...

— ... et bois comme un trou, acheva sèchement Maigret.

— J'avais beaucoup bu, reconnut Lecroix, mais j'étais tellement fatigué !

Corbett le dévisagea : le malheureux clignait sans cesse des yeux et la salive dégoulinait de sa barbe emmêlée. « Il n'a pas toute sa tête, songea le clerc. Son raisonnement est celui d'un enfant, même s'il a un corps d'homme. »

— Personne ne t'accuse, Lecroix, le rassura-t-il. Dis-moi seulement ce qui est arrivé.

— Je dormais sur mon lit de camp au fond de la chambre. C'est toujours là que je dors. Les coups frappés à la porte m'ont réveillé et m'ont flanqué encore plus mal à la tête. Je suis allé tirer les courtines du lit de Sir Eustace. Il était étendu là, sans bouger.

La lèvre inférieure du valet tremblota et ses yeux se remplirent de larmes.

— Continue, lui ordonna doucement Corbett.

— J'ai compris que quelque chose n'allait pas. Le corps de mon maître était tout tordu, son visage tourné de côté et sa bouche grande ouverte. Ses yeux étaient fixes. Ils m'ont rappelé ceux d'un chien que j'ai vu écrasé, un jour, par une charrette.

Lecroix se cacha le visage entre ses mains :

— Sir Peter tambourinait toujours à la porte et j'avais mal à la tête. Alors je suis allé ouvrir.

— Et vous êtes entré, Sir Peter ? enchaîna Corbett.

— Nous avons tous pénétré dans la pièce, précisa l'assistant shérif. J'ai envoyé un des gardes dans la grand-salle avertir Naylor, Roteboeuf et, bien sûr, Maigret qui sont montés me rejoindre.

— Quand j'ai franchi le seuil, renchérit le mire, j'ai vu Lecroix à genoux près du lit. Il pleurait.

Il tapota l'épaule du serviteur :

— Il était dévoué à son maître. L'une des courtines était tirée et tout était comme il l'a décrit. Sir Eustace gisait comme s'il avait

souffert d'une attaque foudroyante. L'aspect de sa peau, de ses yeux et de sa bouche m'amena à conclure immédiatement à un empoisonnement.

Corbett se leva, l'air incrédule.

— Messires, il me faut répéter l'évidence. Sir Eustace a bien bu et mangé les mêmes plats que vous au souper, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Branwood. Et rappelez-vous, Sir Hugh, qu'il a insisté pour que Lecroix, Maigret et moi-même goûtions tous ses aliments.

— A-t-il ingurgité autre chose ?

— Non, affirma Maigret. Quand nous avons quitté la grand-salle, je l'ai accompagné jusqu'à sa chambre. Il portait son gobelet de vin. Il paraissait perdu dans ses pensées et pétrifié à l'idée que vous alliez venir, Sir Hugh. Il était persuadé que notre souverain le tiendrait pour responsable de l'assassinat des collecteurs d'impôts et du vol du trésor royal. Bref, je lui ai souhaité bonne nuit. Il m'a, même alors, prié de goûter le vin. Ce que j'ai fait.

Corbett revint près du valet, toujours assis.

— Lecroix ! murmura-t-il.

L'autre leva les yeux, le visage enlaidi par la peur.

— Une fois dans sa chambre, ton maître a bu le claret, n'est-ce pas ? Rien d'autre ?

— Il a seulement mangé des friandises, chuchota Lecroix. Il en gardait dans une petite coupe, mais j'en ai croqué, moi aussi.

— A-t-il bu de l'eau ?

— Non, intervint le médecin, sur la défensive. Il n'y a qu'un bassin de toilette. Roteboeuf et moi l'avons examiné ainsi que le linge dont s'est servi Sir Eustace. Nous n'avons rien trouvé de suspect. Vous en jugerez par vous-même, Sir Hugh, car ils se trouvent encore là, comme les friandises et le reste du claret. J'ai tenu à ce que la pièce soit scellée pour qu'on ne touche à rien.

— Maigret dit la vérité, confirma Roteboeuf. J'ai moi-même goûté à quelques friandises et soumis l'eau du bassin à un examen approfondi.

Corbett regarda le mur maculé de taches d'humidité et ferma un instant les yeux. Quelque chose sonnait faux dans cette histoire, pensa-t-il. Comment un homme pouvait-il avoir été empoisonné dans une pièce verrouillée sans que l'on décelât aucune trace de la substance qui l'avait tué ? Il poussa un profond soupir et leva les mains :

— Bon. Sir Eustace a été empoisonné. Comment et par qui, c'est encore un mystère. Cela dit, il a dû souffrir mille morts et ses cris de douleur auraient dû réveiller Lecroix.

— Pas forcément, s'empessa de rectifier le mire. Dieu seul sait ce

qui l'a tué, mais il y a, Sir Hugh, des substances – l'arsenic blanc, la jusquiame noire, la digitale – qui expédient *ad patres* aussi vite qu'une flèche en plein coeur. N'oubliez pas que la santé de Sir Eustace laissait à désirer. Il était trop gros et son coeur s'affaiblissait. Si cela se trouve, il ne lui a fallu que quelques secondes pour mourir.

Ranulf, appuyé contre le mur, décroisa les bras et fit un pas en avant.

— Lecroix ou quelqu'un d'autre aurait-il pu changer le vin ou l'eau ? demanda-t-il.

— Non, répondit catégoriquement Maigret. J'y ai pensé. Les fenêtres ne sont que de simples meurtrières.

Je les ai examinées avec le plus grand soin. Rien n'a été jeté à l'extérieur, et même si cela avait été le cas, comment aurait-on remplacé l'eau ou le claret ? Il n'y en avait pas d'autre dans la chambre.

— Donc, conclut Corbett, nous avons Sir Eustace qui touche aux mêmes plats que vous en les faisant d'abord goûter par autrui. Il monte à sa chambre avec un gobelet de claret à moitié plein, qui n'a apparemment pas été empoisonné. Il en est de même pour une coupe de friandises qu'il garde dans sa chambre et de l'eau avec laquelle il se lave les mains.

Corbett lança un regard à Lecroix.

— Ton maître s'est bien lavé avant de se mettre au lit, non ?

Le valet fit signe que oui.

— Donc, Sir Eustace se couche dans une chambre fermée dont la clé est sur la porte.

Il fixa Branwood qui l'observait attentivement.

— C'est cela, affirma ce dernier. C'est Lecroix qui nous a ouvert. J'ai entendu la clé tourner dans la serrure.

— Et vous autres, enchaîna Corbett à l'adresse des deux soldats, vous n'avez jamais quitté votre poste et personne n'a rendu visite à Sir Eustace cette nuit-là ?

Les deux hommes répondirent par la négative.

— Le même soir, poursuivit Corbett, vous, Sir Peter, êtes retourné dans la grand-salle où vous aviez laissé un gobelet de vin. Bien ! Si j'en crois notre bon médecin, ce vin également avait été empoisonné. Une seule gorgée a suffi pour que vous ayez un flux de ventre.

Corbett regarda le moine qui, assis sur un tabouret, mains sur les genoux, somnolait presque.

— Je vous demande pardon, mon frère, où étiez-vous lorsqu'on a découvert le corps de Sir Eustace ?

— J'étais revenu à la chapelle pour ranger un peu après l'office. Sir Peter a envoyé un serviteur me chercher. Je suis monté et j'ai fait la seule chose que je pouvais faire : donner l'extrême-onction à Sir

Eustace.

— Vous avez déjà vu beaucoup de cadavres, mon frère ?

Le moine lança un coup d'oeil malicieux à Corbett.

— Oh, que oui ! Plus que vous, Sir Hugh. J'étais chapelain dans les armées du roi, sur les Marches écossaises.

— Et quand vous lui avez administré les derniers sacrements, diriez-vous que Sir Eustace était mort depuis longtemps ou qu'il avait succombé juste avant que Sir Peter ne frappe à la porte ?

L'ecclésiastique plissa les paupières.

— La rigidité cadavérique avait commencé, expliqua-t-il après un moment de réflexion. Le corps était encore souple, bien que ses membres fussent déjà un peu raides. Sir Eustace est monté se coucher une heure avant minuit. J'ai donné l'extrême-onction à sa pauvre dépouille entre huit et neuf heures du matin.

Il regarda Corbett bien en face :

— Franchement, Sir Hugh, je crois que Sir Eustace peut très bien avoir perdu la vie avant minuit.

Il eut un sourire amer :

— Minuit, l'heure fatale où l'on rend son âme à Dieu plus souvent qu'à toute autre heure !

Corbett se gratta le front. Il y perdait son latin, et en plus, se sentait fatigué après le voyage. Il se frotta les yeux. « Il n'y a rien, soupira-t-il pour lui-même, rien, pas le moindre début de piste. »

— Donc, résuma-t-il à mi-voix, nous ignorons comment Sir Eustace est mort et qui l'a tué !

— Oh, mais non ! s'exclama Branwood. C'est le hors-la-loi Robin des Bois !

— Et comment aurait-il pu pénétrer dans ce château en pleine nuit et administrer une potion mortelle à un homme qui se méfiait de lui ? s'étonna Corbett. Pourquoi dites-vous cela ?

Branwood fouilla dans son escarcelle et jeta à Corbett un bout de parchemin graisseux.

— Parce que c'est ce que proclame Robin des Bois.

CHAPITRE II

Corbett fixait les mots gribouillés sur le parchemin et n'en croyait pas ses yeux :

SIR EUSTACE VECHEY, SOI-DISANT SHÉRIF DE NOTTINGHAM, EXÉCUTÉ SUR ORDRE DE ROBIN DES BOIS. PETER BRANWOOD, SOI-DISANT ASSISTANT SHÉRIF, EXÉCUTÉ SUR ORDRE DE ROBIN DES BOIS.

Il parcourut lentement le message et coula un regard interrogateur vers Branwood :

— Vous aussi étiez censé périr ! Mais pourquoi ne pas m'avoir montré cela immédiatement ?

— Je vous ai bien dit que Robin des Bois était le responsable ! Vechey est mort et moi aussi je devrais l'être ! Nul doute que ce larron ne bénéficie de complicités ici, dans ce château. J'ai pensé, ajouta-t-il en toussant, un peu gêné, qu'il était de mon devoir de vous observer, de voir à quelles conclusions vous aboutissiez. Vous savez tout, maintenant.

Corbett relut la proclamation :

— Par la sainte Croix, jura-t-il, ce hors-la-loi ne se mouche pas du pied ! Il finit sa lettre par « FAIT EN NOTRE CHÂTEAU DE SHERWOOD ».

Il lança négligemment le parchemin à Branwood :

— Je veux voir ce mécréant pendu en haut des remparts ! Où était cloué ce message ?

— Nulle part. On l'a expédié par flèche dans la basse-cour⁽¹²⁾. Corbett contempla une immense toile d'araignée tendue au coin d'une poutre.

— Cette lettre prouve une chose, déclara-t-il. Il y est écrit « sur ordre de », donc le meurtrier doit se trouver ici, dans la forteresse. Je refuse de croire qu'un criminel a le pouvoir surnaturel de traverser les murs.

Il fit une pause.

— Vous m'avez bien parlé de passages secrets, n'est-ce pas ?

— Dans les celliers, en effet ; c'est une vraie garenne ! Le château et la ville sont construits sur un éperon rocheux et on utilisait déjà les grottes et les passages bien avant la conquête romaine.

— Mais pourquoi ? lança Ranulf en s'avancant, indifférent aux coups d'oeil surpris que lui jetaient les gens de Branwood. Pourquoi assassiner un shérif et essayer d'en tuer un autre ? Ce bandit de grand chemin doit bien se douter qu'il s'attirera ainsi les foudres du roi !

Corbett approuva son serviteur. Il avait raison. Ce brigand et sa bande pouvaient écumer la forêt et se livrer au pillage comme bon leur semblait. D'autres hors-la-loi agissaient de même dans tout le royaume. Alors pourquoi se faire remarquer ?

— Sir Peter, la question de mon valet est fort pertinente.

L'assistant shérif eut un geste d'impuissance.

— Sir Eustace a fait proclamer que ce Robin de Locksley, dit Robin des Bois, pouvait être abattu à vue. Il l'a également traité de couard, de coquin et de traître. Le bandit a répliqué en exigeant que Sir Eustace fasse des excuses publiques sous peine de représailles. Sir Eustace a refusé et...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Mais pourquoi le poison ? insista Corbett. Pourquoi ne pas tuer Sir Eustace en pleine rue, lors d'un de ses déplacements dans la cité ?

— Messire, vous avez été soldat ?

— Oui.

— Vous avez vu des hommes perdre courage ? Eh bien, c'est ce qui est arrivé à Sir Eustace. Il répugnait à s'aventurer hors du château et l'idée qu'il y avait un traître ici même, dans la forteresse, faisant peut-être partie de sa maison, le taraudait constamment. Il changea. Il devint nerveux et agité, commença à trop boire et à moins prendre soin de lui-même.

Corbett parcourut la salle du regard.

« Trop d'oreilles indiscretes ! » pensa-t-il.

Il se pencha pour chuchoter quelques mots à Branwood. L'assistant shérif lorgna vers les gardes et Lecroix :

— Vous pouvez disposer !

Les soldats se dépêchèrent de quitter la grand-salle, mais Lecroix ne se pressa pas. Tirant sur sa moustache tombante, il se dirigea vers la porte d'un pas lent et se retourna soudain.

— Mon maître aimait bien que tout soit en ordre, affirma-t-il comme s'il réfutait l'opinion de Ranulf et de Branwood.

— Que veux-tu dire ?

— Rien, simplement qu'il aimait que tout soit en ordre, surtout dans sa chambre.

Et il sortit, traînant les pieds.

Corbett attendit que la porte se refermât, avant de s'adresser à Roteboeuf.

— Vous êtes le clerc du château, mais également le secrétaire de Vechey, n'est-ce pas ?

Le jeune homme opina, la mine joviale.

— Sir Eustace vous avait-il confié quelque chose ? Même quelque chose d'anodin ?

— Non, il n'était pas très bavard, il passait son temps à jeter des regards noirs à la ronde, l'air furieux.

— J'ai tenté de lui parler, intervint le frère Thomas. Mais il m'a dit de me mêler de mes affaires et non des siennes.

— Et vous, Sir Peter, pour quelle raison Robin des Bois tenterait-il de vous faire passer de vie à trépas ?

Corbett surprit un éclair de haine implacable dans les yeux de l'assistant shérif.

— Sir Peter ?

Ce dernier, gêné, s'absorba dans l'examen de ses doigts écartés.

— Il y a huit ans, je traversais Barnsleydale. J'espérais et j'espère encore épouser Lady Margaret Percy. Je lui avais acheté de la soie précieuse, très coûteuse. Robin des Bois et ses brigands me tendirent une embuscade et s'emparèrent de mes présents. Puis ils m'attachèrent, nu, à mon cheval et me couvrirent ainsi de ridicule.

« Vous savez haïr, Sir Peter », songea Corbett, en voyant un muscle tressaillir sur la joue de son interlocuteur qui déglutit péniblement.

— Lorsque Sir Eustace fit paraître sa proclamation, je lançai publiquement un défi à Robin des Bois. Je le traitai de couard et de maudit pleutre, et l'appelai « bâtard de franc-tenancier ». Je le défiai à un duel à *outrance* sur la Grand-Place de Nottingham.

Il grimaça.

— Vous connaissez sa réponse.

— Êtes-vous certain, demanda Corbett en changeant abruptement de sujet, que le hors-la-loi ne se rend jamais en personne à Nottingham ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que je pense que nous pourrions le capturer par ruse plutôt que par force. Notre souverain tient énormément à son arrestation. Une fois cette menace supprimée, il a l'intention de se mettre en campagne contre William Wallace, le rebelle écossais.

Corbett regarda Ranulf. Les mots énigmatiques figurant sur le parchemin rapporté de Paris par son serviteur lui traversèrent l'esprit. Il cligna des yeux.

— Oui, comme je le disais, le roi a besoin que tout danger soit écarté pour acheminer troupes et ravitaillement dans le Nord. Robin des Bois doit être exécuté.

— Mais comment ? ricana Branwood. Par vous et vos deux serviteurs ?

— Non, répondit Corbett, piqué au vif. Avez-vous entendu parler

de Sir Guy de Gisborne ?

— Bien sûr... Il possède des terres près de Stifford sur la frontière du Lancashire. Il fut shérif ici, à l'époque des premiers méfaits de Robin des Bois.

— Eh bien, Guy a offert ses services au roi qui les a acceptés. Personne ne connaît la forêt mieux que Gisborne. Il se trouve à présent à Southwell avec une douzaine de verdiers⁽¹³⁾ expérimentés et soixante archers.

Corbett eut la satisfaction de voir Branwood perdre de sa superbe.

— Dites-moi, poursuivit-il hâtivement, que savez-vous de ce misérable Robin ?

Corbett maudit sa maladresse : Branwood avait paru dépité en entendant le nom de Gisborne. Cela pouvait apparaître comme un manque de confiance du monarque envers l'assistant shérif, sans compter que la présence de Gisborne était censée être tenue secrète.

— Robin de Locksley, répondit lentement Branwood en se ressaisissant, est né dans une famille de francs-tenanciers. Il hérita du petit manoir de Locksley, des champs et des droits de pâture. Il participa, dans sa jeunesse, aux campagnes du pays de Galles et acquit une grande dextérité à l'arc.

Corbett savait ce que cela signifiait. Il avait constaté de visu la force et la puissance de cette arme que les Anglais préféraient de plus en plus à l'arbalète. Le grand arc, fait en bois d'if poli, avait la taille d'un homme et un bon archer pouvait, en moins d'une minute, tirer quatre flèches longues de deux coudées, capables de transpercer une cotte de mailles.

— Robin de Locksley est un soldat-né, expliqua Branwood. Il prit part aux troubles à l'époque du père de notre souverain puis revint à Locksley où il se laissa entraîner dans une rixe avec des verdiers royaux qui, dit-on, avaient assassiné son père. Robin en tua trois et alla se réfugier dans la forêt de Sherwood.

Corbett écoutait attentivement. Ce que l'assistant shérif lui racontait concordait avec les renseignements qu'il avait glanés avant son départ de Westminster.

— C'était un excellent archer, poursuivit Branwood, et un bon soldat qui connaissait le moindre sentier comme sa poche. Lady Mary de Lydsford et un franciscain surnommé frère Tuck l'y rejoignirent.

Corbett dévisagea frère Thomas, qui lui sourit en retour.

— Tous les moines ne sont pas de vrais hommes de Dieu, ironisa ce dernier. Le vieux Tuck était un coquin qui vivait dans une cellule d'ermite à Copmanhurst près de Fountaindale. Lorsque le roi amnistia Robin des Bois, Tuck fut envoyé dans une de nos maisons de Cornouailles pour y faire pénitence à l'eau et au pain sec. Il y mourut quelque temps après.

— Qu'advint-il ensuite ? s'enquit Corbett.

— D'autres se rallièrent autour de Robin, intervint Roteboeuf. Un colosse, plus costaud encore que Naylor, du nom de Jean Petit, surnommé Petit Jean, un ancien homme d'armes et une brute féroce. L'autre lieutenant de Robin était Will Scathelock, dit Will l'Écarlate.

— Voyez-vous, intervint Branwood, Robin de Locksley avait une personnalité hors du commun. Il imposait une discipline de fer à sa bande et veillait à ne pas léser les paysans ou ceux qui auraient pu le trahir. Il dévalisait les seigneurs ou les riches ecclésiastiques, et ceux qu'il ne pouvait réduire au silence par la terreur, il les soudoyait.

Branwood soupira :

— Vous connaissez le reste. Il y a six ans, notre souverain est venu dans le Nord. Il accorda son pardon à Robin et à sa troupe et offrit même à ce coupe-jarret, ajouta amèrement Branwood, d'entrer dans sa suite. Robin emmena ses hommes participer à la campagne contre les Écossais.

Corbett leva la main.

— Je l'ai vu un jour, murmura-t-il. Un visage hâlé, une haute stature, des cheveux aile-de-corbeau. Il portait toujours son habit en drap vert de Lincoln sous le tabar⁽¹⁴⁾ royal. Il servait comme capitaine dans la compagnie des archers royaux.

« Ses traits accusés, songea Corbett, rappelaient un faucon pèlerin à l'affût. »

— Cela suffit ! déclara-t-il. Que proposez-vous, Sir Peter ?

— Demain matin, répondit l'assistant shérif, j'ai l'intention de faire une sortie dans la forêt de Sherwood. Puis-je vous suggérer, Messire, de venir avec nous ?

— N'est-ce pas dangereux ?

— Oh, si ! Mais que puis-je faire d'autre ? Me claquemurer dans la forteresse comme une veuve en grand deuil ? Je suis le représentant de notre souverain dans cette région. Je ne peux tolérer que Robin des Bois nargue l'autorité royale.

— Ne devrions-nous pas attendre Gisborne ?

— Gisborne fera ce qui lui chaut ! rétorqua Branwood d'une voix tranchante. Vous désiriez voir la chambre de Vechey, je crois ?

Corbett acquiesça et Branwood, congédiant les gardes autres que Naylor, les précéda dans un escalier à vis qui menait à l'étage. La chambre du défunt était toujours scellée et fermée à clé. Branwood brisa le cachet de cire, ouvrit la porte et s'effaça devant Corbett.

La pièce était dans un état aussi pitoyable que le reste du château. Un grand lit à baldaquin délabré, fermé par d'épaisses courtines de serge, occupait la place d'honneur. Un long coffre avec des barres de fer était placé à son pied. Une table, quelques tabourets, deux autres coffres complétaient l'ameublement avec, dans un coin, un imposant

lavarium en chêne muni d'une vaste cuvette en étain. De l'autre côté de la chambre était dressé un lit de camp garni d'une pailleasse et de couvertures en laine.

— C'est ici que dormait Lecroix ? demanda Corbett.

Sur la réponse affirmative du shérif, Corbett éparpilla, d'un coup de pied, la jonchée sale et s'immobilisa au centre de la pièce. On aurait dit une cellule monastique, tant elle était austère avec ses murs chaulés et ses trois archères pour seules ouvertures. Branwood alluma une lampe à huile de piètre qualité et la tendit au clerc qui s'approcha du lit et ouvrit les courtines. Les signes de négligence et de saleté n'étaient que trop évidents : la couleur de l'oreiller, des couvertures et des draps s'était depuis longtemps effacée sous la crasse. Branwood avait raison. Le manque de soin de Sir Eustace était plus que visible. Corbett passa tout au crible, mais ne remarqua rien à part l'odeur de sueur et de corps mal lavé. Il examina ensuite le gobelet contenant encore un peu de claret, mais le vin paraissait bien inoffensif comme les quelques confiseries qui, restées dans une coupe d'étain au milieu de la table, faisaient le régal des mouches. Corbett fit appel à tout son courage : les yeux clos, il goba une friandise et la mâcha consciencieusement jusqu'à ce que sa douceur trop sucrée et pâteuse le dégoûte. Il alla cracher par l'une des meurtrières et s'essuya la bouche d'un revers de main.

— Ranulf ! Maltote ! Fouillez la jonchée ! ordonna-t-il.

Pendant qu'ils obtempéraient, il goûta l'eau croupie.

— Messire, s'écria Ranulf, il n'y a rien.

Corbett jeta un coup d'oeil découragé à Branwood.

— Vous avez raison, Sir Peter. Aucun objet suspect ici ! Alors comment Vechey a-t-il été empoisonné ?

— Je ne suis pas mire ! Ce devait être une substance fort nocive, d'après Maigret : de la jusquiame, de l'arsenic ou de la digitale.

Corbett prit le linge posé sur le lavarium : il portait des traces de doigts et le clerc retrouva l'odeur sucrée des friandises. Il se rappela les petites plaies aux commissures des lèvres du défunt.

— Que se passe-t-il, Ranulf, si tu t'essuies la bouche avec un linge et que tu as des croûtes ?

— Le linge les écorche la plupart du temps et elles se remettent à saigner.

— C'est indéniablement le cas de ce linge dont s'est servi Vechey. On y distingue des traces de sang.

Corbett eut un geste d'exaspération :

— Il n'y a rien ici, répéta-t-il. Dieu seul sait comment il a été assassiné.

— Allons ! Allons ! le tança Branwood, d'un ton presque jovial. Vous devez tomber de fatigue. Je vais vous faire visiter le reste du

château et vous vous reposerez ensuite.

Corbett faillit refuser, mais il se dit que ces renseignements lui seraient utiles. À la suite de Branwood, ils montèrent les deux étages du donjon pour gagner le chemin de ronde. Là, debout près des créneaux, Branwood leur présenta les autres parties de la forteresse. Corbett ne lui prêtait qu'une oreille distraite : il savourait plutôt la caresse rafraîchissante de la brise vespérale et contemplait les prémices d'un magnifique coucher de soleil. Soudain, une phrase de l'assistant shérif capta son attention. Il suivit la direction qu'indiquait Branwood de son bras tendu et regarda vers le nord : là-bas, au-delà des rues de Nottingham et des maisons pressées les unes contre les autres, s'étendait à perte de vue l'océan vert de la forêt de Sherwood.

— Vous comprenez le problème, Sir Hugh ? Comment traquer un homme dans cette immensité ? Les cavaliers ne sont guère d'une grande utilité et la piétaille est morte de peur. Une armée entière pourrait s'y dissimuler et on ne s'en rendrait compte qu'au moment où l'on tomberait dans un guet-apens.

— Ce brigand a-t-il des chevaux ?

Branwood eut un sourire mauvais :

— Ah, c'est son talon d'Achille ! Il préfère se déplacer à pied, car il est piètre cavalier. Bien sûr, la cavalerie ne sert à rien dans les fourrés !

Il leur fit voir ensuite les trois niveaux du grand donjon : ils longèrent des couloirs mal balayés, franchirent des portes surmontées de frises à la décoration en zigzag⁽¹⁵⁾ et arrivèrent enfin dans les cours envahies de poussière. Dans la haute-cour, on lavait à grande eau l'estrade rudimentaire et on fourrait sans ménagement les corps décapités dans des coffres à flèches, dont on clouait les couvercles en vue de l'enterrement dans l'un des cimetières de la ville. Une femme aux cheveux gris chantait une mélodie funèbre près d'une des bières pendant que les soldats, qui en avaient vu d'autres, plaçaient les têtes sur des pieux, comme des citrouilles, pour les exposer sur la muraille.

Des enfants dépenaillés jouaient dans la poussière, indifférents aux scènes horribles qui les entouraient. Des maréchaux-ferrants ne ménageaient pas leur peine : le feu ronflait vigoureusement dans les forges au milieu du bruit assourdissant des marteaux sur l'enclume. Des poules picoraient les grains de blé qu'elles disputaient à des porcs maigres et sales. Un groupe de servantes lavait des vêtements dans des baquets d'eau grasse tandis qu'une fillette, une baguette à la main, s'efforçait de se faire obéir par un troupeau d'oies qu'effrayaient les grondements d'un mastiff. Dans la basse-cour, des soldats participaient à un exercice, mais le cœur n'y était pas. En voyant apparaître Naylor, cependant, ils mirent plus d'ardeur à courir la quintaine et à frapper les mannequins fixés à des poteaux.

Le château, place forte entourée de remparts, avait pour centre le donjon. Les hommes de la garnison et leurs familles habitaient des bâtiments accotés à l'enceinte. On n'y manquait de rien : Corbett remarqua des poulaillers, un grand pigeonnier à la lisière d'un modeste verger et une petite garenne aux terriers recouverts de filets – le garennier ayant besoin de viande fraîche. Malgré l'air déterminé et affairé des soldats, Corbett eut l'impression que la garnison était en état de siège et ne voulait pas se risquer hors des murs.

— De combien d'hommes disposez-vous ?

Branwood s'arrêta et contempla le ciel d'or rougeoyant.

— De toute une troupe : un chevalier, cinq sergents dont le chef est Naylor, vingt hallebardiers, trente piétons et à peu près autant d'archers.

Corbett scruta les remparts sur lesquels l'étendard en tissu sarrasinois de Branwood – trois tours d'or – claquait orgueilleusement dans la brise du soir.

— Croyez-vous qu'il soit bien avisé d'aller en reconnaissance dans la forêt demain ?

— Je vous l'ai déjà dit, répliqua Branwood, agacé, je n'ai pas le choix : il me faut adopter une attitude de défi envers ce hors-la-loi. Mais venez, je vais vous montrer le cellier.

Ils revinrent dans le donjon, franchirent une porte renforcée de ferrures et pénétrèrent dans les vastes caves sombres qui s'étendaient dans les soubassements. D'une hauteur bien supérieure à la taille d'un homme, elles abritaient maints recoins et renforcements. Deux chats galeux chassaient dans la pénombre. À la suite de Branwood, Corbett et ses compagnons passèrent près de barriques de vin, de tonneaux de bière cerclés de fer, de sacs de grain et d'autres provisions.

— Vous avez mentionné des passages secrets ? rappela Corbett.

Branwood, qui s'était emparé d'une torche murale, leur fit signe d'approcher d'un renforcement : là, il déplaça un sac de grain et leur montra une trappe.

— Comme je vous l'ai expliqué, le château est bâti sur un à-pic rocheux truffé de souterrains. Voici une entrée, mais il doit y en avoir d'autres que nous ignorons.

— Cela ne rend-il pas le château vulnérable ?

— Non. En cas de siège, on murerait ces entrées.

Ils rebroussèrent chemin. Branwood ordonna au sergent de conduire Corbett et ses serviteurs à leurs quartiers : d'autres affaires pressantes l'attendaient.

Corbett ne releva pas l'affront à peine déguisé. Leur chambre, au premier étage du donjon, donnait sur le même couloir que celle de Sir Eustace. Basse de plafond et toute en longueur sous ses poutres noires, elle était d'une propreté de bon aloi. On avait récemment balayé les

dalles et renouvelé la jonchée, comme en témoignaient certains joncs encore verts et souples. Les draps et les couvertures des lits de sangle étaient irréprochables. Une table, une chaise en buis, un banc et des tabourets composaient tout le mobilier, outre des coffres et des cassettes aux serrures intactes pour la plupart. Les murs venaient d'être chaulés – assez hâtivement, à en juger par les mouches engluées dans l'enduit qui dissimulait à peine l'image d'un lion, ébauchée naguère. Il y avait des chevilles où accrocher les vêtements et un grand crucifix noir avec le corps tordu et martyrisé du Christ.

Naylor sorti, un serviteur leur apporta un pichet de bière fraîche et des gobelets sur un plateau en bois. Ils se désaltérèrent avidement et commencèrent à défaire leurs sacoches de selle. Corbett vit Maltote prendre son baudrier pour le jeter sur le lit.

— Non, Maltote, s'écria-t-il.

Le courrier lâcha le baudrier comme s'il lui brûlait les doigts et Ranulf lui murmura avec un sourire narquois :

— Je te l'ai dit cent fois ! Notre vieux « Maître Longue Figure » déteste te voir toucher à des armes !

— Je t'ai entendu, Ranulf ! lui lança Corbett par-dessus l'épaule. Maltote, tu es l'un des meilleurs cavaliers que j'aie jamais rencontrés, mais tu connais mes ordres : ne manipule jamais une épée ou un poignard en ma présence ! Tu es plus dangereux qu'un soudard ivre brandissant sa lame dans une taverne bondée !

Il le gratifia d'un regard soupçonneux :

— Tu ne portes pas de dague, au moins ?

Le courrier, au visage rond et poupin, fixa sur lui des yeux de hibou au regard enfantin, pleins d'appréhension.

— Non, mon maître.

— Bien ! maugréa Corbett. Alors, quand tu auras fini de ranger, descends aux cuisines. Demande à boire et à manger, ou vole de la nourriture, et puis file à bride abattue jusqu'à Southwell. Je t'ai montré la direction quand nous sommes entrés à Nottingham. Va jusqu'au croisement et prends vers le sud, la route de Newark. Tu trouveras Sir Guy de Gisborne logé à l'enseigne du *Serpent*. Dis-lui que nous sommes arrivés à Nottingham et que demain nous effectuerons une sortie dans la forêt. Mais qu'il ne bouge pas avant de m'avoir rencontré. Ramène-le avec toi, pas au château, mais à la taverne au pied de l'à-pic. Qu'il y loge. Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

— Au *Pèlerin de Jérusalem*, avança Ranulf.

Il avait un oeil d'aigle pour repérer le moindre estaminet, que ce soit en vue d'étancher sa soif, de berner aux dés des malheureux sans méfiance ou de vendre ses potions « miraculeuses » à des gens assez niais pour les acheter.

— Conduis-le à cette auberge ! ordonna Corbett.

Maltote s'inclina, puis se lava mains et visage au lavarium avant de s'éclipser.

— Vous êtes trop dur avec lui, Messire ! lui reprocha Ranulf avec une grimace. Sa grande ambition, c'est de devenir fin escrimeur !

— Pas tant que je vivrai ! marmonna Corbett. C'est un danger permanent, je t'assure ! L'as-tu vu au souper de Lady Maeve, avant notre départ de Bread Street ? Il a failli se trancher les doigts en découpant de la viande !

Corbett revint à ses fontes de selle.

— Et qui est-ce, ce « Maître Longue Figure » ?

— Personne, répondit Ranulf, penaud. Quelqu'un que nous connaissons, simplement.

Souriant *in petto*, Corbett finit de ranger ses vêtements dans un des coffres et suspendit ses deux habits à une cheville. Il essaya de ne pas penser à son épouse Maeve qui les avait si soigneusement pliés, en jacassant comme une pie pour cacher son angoisse à voir son mari partir. L'espace d'un instant, il revit son beau visage d'une pâleur d'ivoire, encadré par de longs cheveux d'or et illuminé par des yeux d'un bleu profond.

— C'est à ses côtés que je devrais être, murmura-t-il. En route pour notre manoir de Leighton avec son oncle Morgan et notre petite Aliénor.

Il ouvrit ses fontes et en sortit son écritoire, puis disposa méticuleusement vélin, corne à encre, canif et plume. Il leva la tête vers Ranulf qui regardait par une des archères, la mine longue d'une aune.

— Allons ! dit Corbett d'une voix pressante, en s'asseyant. Attaquons-nous à tous ces mystères, hein !

Ranulf ne bougea pas. Corbett, agacé, prit alors sa plume et la trempa dans l'encre bleu-vert.

— Voyons d'abord l'affaire qui préoccupe notre roi, suggéra-t-il.

Il déroula le parchemin graisseux que son serviteur lui avait rapporté de Paris et l'aplanit délicatement ; ce parchemin, Bardolph l'avait payé de sa vie et Corbett, avec un sentiment de culpabilité, se rappela la visite qu'il avait rendue à la veuve, dans Grubbe Street, près de Cripplegate. Le roi avait promis une rente à la malheureuse, mais elle n'avait fait que hurler et accabler le clerc de malédictions jusqu'à ce qu'il battît en retraite.

— Voyons ce pour quoi Bardolph a péri, décida-t-il à haute voix. Que veut dire ce message énigmatique : « *Les trois rois vont à la tour des deux fous avec deux cavaliers* » ?

Corbett le traduisit, puis, les yeux clos, essaya de se représenter la carte rudimentaire du nord de la France que lui avaient dessinée ses clercs à Westminster. Philippe le Bel y avait massé ses troupes : des

dizaines de milliers de piétons, escadrons après escadrons de chevaliers en lourdes cottes de mailles, des chariots de ravitaillement. Les moissons faites, ses soldats envahiraient la Flandre. Mais à quel endroit ? Ce secret se dissimulait-il dans ce message ?

« Où tombera le coup ? s'interrogea Corbett. L'armée française s'abattra-t-elle sur le comté comme une énorme vague ou adoptera-t-elle une formation en fer de lance pour s'engouffrer sur une seule route et frapper une cité bien précise ? »

Les alliés flamands du roi Édouard l'avaient supplié, à maintes reprises, de leur envoyer ces renseignements. S'ils connaissaient l'itinéraire choisi par Philippe le Bel, ainsi que son plan de campagne, ils pourraient le contrer, mais leurs troupes étaient trop peu nombreuses, trop dispersées pour faire face à toutes les éventualités.

Le roi, à Westminster, avait été blême de rage ; Corbett s'en souvenait encore :

— Nous sommes comme un chat qui surveille un millier de trous de souris ! s'était-il écrié. Où ce damné Français va-t-il bien pouvoir lancer son attaque ?

Corbett avait réagi en exhortant sa myriade d'agents, infiltrés à Paris, à débusquer le secret. Ils étaient en possession du renseignement à présent, mais n'en comprenaient pas le sens.

— Mais quelle est donc sa signification ? avait rugi le roi. Par l'Enfer, quelle est sa signification ?

Corbett lui avait posément expliqué que le code était nouveau, mis au point par l'un des principaux clercs de Philippe. Seuls le monarque, ses plus proches conseillers et ses connétables sur la frontière devaient en posséder la clé.

— Pourquoi êtes-vous incapable de le déchiffrer, Corbett ? avait gémi le souverain.

— Parce que c'est la première fois que nous voyons quelque chose de semblable.

Le roi était entré dans une colère folle et l'avait singé. Corbett, gardant son calme, avait cité une célèbre maxime de logique :

— Sire, tout problème renferme les germes de sa propre solution.

— Alors, que Dieu soit loué ! avait grondé Édouard sans cesser de fixer Corbett de ses yeux injectés de sang, où se lisait presque la folie. Et même si vous déchiffrez le code, Corbett, Philippe sait que nous l'avons. Il pourrait en changer, ce maudit !

Corbett n'avait pas été de cet avis :

— C'est impossible, vous vous en doutez. Le dispositif militaire est déjà en place... un changement de plan entraînerait un chaos terrible. Le temps joue pour lui, il peut envahir le comté n'importe quand en juillet.

— Dans ce cas, avait menacé le roi, vous n'avez que quelques

jours pour agir.

Corbett ferma les yeux. Juste avant son départ de Westminster, ses déductions s'étaient révélées exactes. Les Français avaient pris d'autres précautions en ce qui concernait le code et cela avait eu des conséquences fort néfastes pour lui-même. Il rouvrit les yeux en soupirant et contempla l'énigme. Plus ces messages étaient courts, plus ils étaient difficiles à déchiffrer.

— « Les trois rois vont à la tour des deux fous avec deux cavaliers. » Qu'est-ce que cela signifie, Ranulf ?

Son serviteur regardait toujours au-dehors, l'air abattu.

— Il te tarde d'être à Londres ? demanda Corbett. Ou les oreilles te brûlent-elles encore à la pensée de Lady Mary Neville ?

Ranulf entendit bien son maître, mais il continua à contempler tristement le coucher de soleil, s'efforçant de maîtriser le courroux qu'il sentait monter en lui. Il avait aimé Lady Mary Neville de toutes les fibres de son être, sa somptueuse chevelure aile-de-corbeau et ses lèvres qu'il avait écrasées contre les siennes lorsqu'elle l'avait mené à sa couche et enlacé de ses membres nacrés à la peau douce et fraîche. Mais elle l'avait délaissé comme elle aurait délaissé une de ses broderies. Elle avait papillonné des cils et annoncé qu'elle devait absolument retourner dans le Nord en compagnie d'un certain Ralph Dacre, un prétendu parent éloigné. Ranulf n'en avait rien cru. Dacre était le type même du courtisan : cheveux bouclés et apprêtés, chausses bien serrées, chaussures à boucles et cote bleue ouatinée s'arrêtant juste au-dessus d'une braguette avantageuse. Lady Mary Neville était donc sortie de sa vie d'un pas léger, le laissant à son dépit et à son ressentiment. Il lança un regard torve à son maître. Ses affaires de coeur ne concernaient que lui.

— Il n'y a pas que Lady Mary ! rétorqua-t-il vertement.

— Ah ! Le poste de clerc ?

— En effet, Messire. Grâce à vous, je parle français et espagnol et connais les finesses du protocole, mais le roi refuse encore de m'élever à la position de clerc.

— Il joue avec toi comme le chat avec la souris. Il veut te mettre à l'épreuve.

Ranulf ricana :

— Je vous remercie, Messire, mais je pense que ce poste va me glisser entre les doigts, comme Lady Neville.

Corbett s'approcha de lui et, le saisissant par les épaules, lui fit faire volte-face.

— Est-ce là le fameux Ranulf-atte-Newgate, le séducteur, le mauvais garçon ? Tu te languis comme une vierge explorée alors que j'ai besoin de toi, Ranulf !

Les yeux pers de son serviteur, pareils à ceux d'un chat,

étincelèrent de fureur.

— C'est vrai, je t'assure ! gronda Corbett.

Il alla au crucifix, posa sa main gauche sur le Christ et leva la droite pour prêter serment :

— Moi, Sir Hugh Corbett, garde du Sceau privé, je jure solennellement que si tu m'assistes en cette mission, si tu déchiffres ce maudit message, tu seras nommé clerc, Ranulf-atte-Newgate, et recevras salaire et habit lors de la cérémonie rituelle dans la chapelle de St Stephen.

Ranulf saisit l'occasion par les cheveux. Il grimaça un sourire :

— Alors, mon maître, pourquoi perdre du temps ? Vous n'aviez pas besoin de jurer.

— Oh, que si ! répliqua le clerc.

Il se remit à sa table.

— Mais laissons de côté ce message énigmatique et concentrons-nous sur cette affaire de Nottingham.

Il prit le vélin et se mit à écrire :

— D'abord : Robin de Locksley, Robin de Sherwood, Robin des Bois était – est encore – un hors-la-loi. Excellent archer, soldat aguerri, il a été amnistié par le roi autrefois, mais est retourné à la forêt et a continué de nuire. Selon Willoughby, il y avait une femme et un colosse dans la bande. Donc son compagnon d'antan,

Jean Petit, et Lady Mary de Lydsford doivent l'avoir rejoint.

Ranulf prit place en face de Corbett.

— Ce Robin, remarqua-t-il, est pire que jamais. Il ne se contente plus de dévaliser, mais il tue et mutilé. L'embuscade tendue aux collecteurs d'impôts a été particulièrement meurtrière. Il a trempé dans l'assassinat d'Eustace Vechey et a tenté de supprimer Branwood.

— À quelles fins ? réfléchit tout haut Corbett. Pourquoi ces massacres ? Pourquoi cet esprit de vengeance ?

— Peut-être espérait-il mieux après l'amnistie ?

— Ensuite : les gens du château, continua Corbett. Qu'en penses-tu, Ranulf ?

— Branwood exècre Robin des Bois. Naylor est un ours mal léché. Frère Thomas...

Ranulf haussa les épaules.

— Vous connaissez ce genre d'hommes d'Église. Cela dit, c'est Roteboeuf qui m'intrigue le plus. Avez-vous remarqué, Messire, que deux doigts de sa main droite ont des cals importants et qu'il porte une bande de cuir au poignet gauche ?

— Autrement dit, un maître archer ? Et Lecroix ? enchaîna Corbett.

— Un simple d'esprit, dévoué à Sir Eustace.

— Et la mort de Vechey ?

— Dieu seul sait comment il a été empoisonné. Mais je suis d'avis qu'il y a un traître au château. Il se peut que Branwood en sache plus, comme Naylor, le frère Thomas ou même notre ami Roteboeuf.

Corbett tendit la main pour s'emparer d'une autre plume, mais un hurlement s'éleva sur le chemin de ronde. Au même instant, il sentit l'air vibrer et l'acier d'une flèche frappa le mur du fond. Il resta figé, interloqué. Les cris s'intensifièrent au-dehors et d'autres flèches sifflèrent dans la pièce. Ranulf l'agrippa et l'entraîna au sol. Ils entendirent courir dans le couloir. Ranulf regarda vers la croisée : quelque chose heurta le mur avec un bruit sourd et il vit du sang éclabousser le rebord de la fenêtre. Des hommes se hâtaient sur les remparts et Naylor brailla devant leur porte :

— Sir Hugh Corbett ! On attaque le château, par tous les diables !

CHAPITRE III

Corbett et Ranulf ouvrirent la porte et s'engouffrèrent dans le couloir. Bouclant prestement leurs baudriers, ils dévalèrent bruyamment l'escalier à la suite de Naylor. La haute-cour était en pleine effervescence. Des soldats grimpaient quatre à quatre les marches menant au chemin de ronde, des femmes poussaient des cris de terreur et agrippaient des enfants récalcitrants. Des aboiements s'élevaient du côté des écuries tandis qu'un chien, atteint dans le dos par une flèche, se débattait sur le sol. Branwood sortit en courant, l'épée au poing, revêtu d'une partie de son armure.

— Le gredin ! vociféra-t-il, blême. Ce hors-la-loi de malheur a l'impudence de nous attaquer ici même ! Sir Hugh, pour l'amour de Dieu, restez à l'abri.

Et sans donner à Corbett et Ranulf le temps de protester, il les repoussa quasiment dans le donjon. Ils demeurèrent dans l'obscurité moite, regardant les ombres s'allonger, tandis que Branwood, Naylor et les autres officiers de la garnison s'efforçaient de rétablir un semblant d'ordre. On évacua les cours et on acheva le chien qui hurlait toujours. Deux hommes d'armes passèrent, soutenant un camarade qui avait l'épaule traversée d'une flèche. Il s'écoula une bonne heure avant que Branwood réapparût, le visage maculé de sueur. Il portait un paquet enveloppé d'un linge sale.

— L'attaque est finie, marmonna-t-il avec un sourire sans joie. Un blessé et un chien tué ! C'est surtout notre fierté qui a été atteinte ! Et puis il y a cela.

Les précédant dans la grand-salle, il plaça le linge par terre et le déroula soigneusement. Corbett eut un haut-le-cœur et Ranulf jura à mi-voix. C'était une tête décapitée, couverte d'ecchymoses sur un côté. Les yeux étaient révoltés et les cheveux poisseux de sang. Difficile même de deviner l'âge de l'homme ou l'aspect qu'il avait de son vivant. Des lambeaux de peau et de muscle pendaient autour du cou déchiqueté.

— Christ, ayez pitié de nous ! murmura Corbett. J'en ai vu assez, Sir Peter. Qui est-ce ?

— Hobwell. Mon écuyer.

Il repoussa du pied le paquet ensanglanté, puis se dirigea vers une

petite table et, d'un geste brusque, remplit trois gobelets de larges rasades de claret. Ce faisant, il ordonna à Naylor d'emporter la sinistre dépouille.

— Où donc ? demanda le sergent.

— N'importe où, pour l'amour de Dieu ! rugit Branwood. Enterre-la !

Naylor parti, Branwood servit le vin. Ils prirent place sur un banc de l'estrade.

— Qui était Hobwell ? répéta Corbett. Votre écuyer, certes, mais pourquoi ce crime ?

— Il y a une semaine, expliqua Branwood, Hobwell se fit passer pour un truand cherchant refuge dans la forêt. Il devait se joindre à la bande des brigands.

Le shérif adjoint poursuivit tristement :

— Vous devinez la suite. Il a été trahi et Robin des Bois a fait connaître sa réponse.

Un sergent fit irruption dans la pièce.

— Sir Peter, s'écria-t-il en haletant, on a des nouvelles fraîches en provenance de la ville : ce sont cinq ou six hors-la-loi masqués et encapuchonnés qui ont lancé cette attaque. Ils étaient sur une charrette. Ils avaient caché un petit trébuchet sous des bottes de paille.

— Une catapulte ? s'étonna Branwood.

Le messenger eut un geste d'impuissance :

— La charrette est toujours là, mais eux se sont enfuis.

L'homme ressortit. Branwood resta prostré, le visage dans les mains.

— Résumons la situation ! s'exclama Corbett. Hobwell a été trahi, ces scélérats l'ont décapité et ont expédié sa tête tranchée dans la cour du château ainsi qu'une volée de flèches dont deux ont failli nous atteindre.

Branwood se redressa :

— Bienvenue à Nottingham, Messire ! Robin des Bois salue bien bas les émissaires du roi !

Il jeta un coup d'oeil à la ronde :

— Voyez, souffla-t-il sur un ton désespéré, voyez comme tout s'assombrit !

Corbett suivit son regard et remarqua les derniers rayons de soleil qui filtraient à travers les archères, situées haut dans le mur.

— Je déteste cette forteresse ! enchaîna Branwood. Elle est frappée de malédiction. Elle n'a jamais porté chance à qui que ce soit. Il y a une centaine d'années, le grand-père de notre souverain fit pendre vingt-huit jeunes Gallois, retenus en otage à la suite d'une rébellion au pays de Galles. On laissa leurs corps pourrir sur les

remparts et la rumeur veut que leurs fantômes errent toujours et apportent le malheur sur le château. Guy de Gisborne vous le confirmera. Sir Eustace en a été la victime et maintenant c'est mon tour.

Les paroles sinistres de Branwood furent interrompues par l'arrivée soudaine de Naylor.

— Venez vite, bon Dieu !

— Que se passe-t-il ?

Le sergent s'appuya contre le mur pour reprendre haleine.

— Dans le cellier... Lecroix s'est pendu.

Il les guida jusqu'à la cave, plongée dans la pénombre.

— Je suis descendu pour mettre en perce un tonnelet de bière, expliqua-t-il en désignant une chandelle brûlant dans une niche.

Les tressautements de la flamme rendaient plus atroce encore le spectacle du corps qui, pendu à la charpente, se tordait en une danse macabre. Corbett et Ranulf ne pouvaient détacher leurs regards de l'apparition grotesque : les globes oculaires du malheureux saillaient de leurs orbites, ses dents mordaient sa langue, sa tête était de travers sur son cou disloqué et l'urine avait souillé ses chausses.

— Va chercher le mire et frère Thomas ! lança Branwood à Naylor.

— Oh, par le Christ ! gronda Ranulf. Messire, tenez-le !

Fermant les yeux, Corbett saisit le cadavre par la taille pendant que Ranulf cisailait la corde du tranchant de son épée. Ils le déposaient doucement à même le sol humide, simple terre battue, lorsque survinrent frère Thomas et Maigret. Ce dernier ne jeta qu'un seul coup d'oeil au corps avant de se détourner, le poing crispé sur sa bouche.

— Il est mort et bien mort, déclara-t-il.

— Depuis combien de temps ? demanda Corbett.

Le médecin s'agenouilla et tâta, du revers de la main, la joue et le cou du malheureux Lecroix.

— Une heure à peu près.

— Pendant l'attaque, alors ?

— Apparemment, confirma sèchement Maigret en fronçant le nez avec dédain.

Corbett s'accroupit près de la dépouille et l'examina soigneusement tandis que frère Thomas, de l'autre côté, murmurait l'acte de contrition à l'oreille du défunt et traçait dans l'air un grand signe de croix. Le clerc s'assura que les mains et les chevilles du mort ne portaient aucune marque de corde, puis il défit la ceinture du malheureux. Il renifla les lèvres de Lecroix en essayant de ne pas voir la salive qui achevait de sécher dans sa barbe. Puis, se pinçant le nez, il s'adressa à Branwood :

— Il était ivre quand il s'est tué. Il pue encore le vin. Naylor, qui s'était occupé d'allumer les torchères du mur, s'avança lourdement vers le fond du cellier.

— On a mis en perce un tonnelet de vin.

Corbett distingua dans la pénombre une caisse renversée et, à côté, un gobelet en étain.

— C'était un ivrogne ! commenta Maigret. Corbett fit un geste dubitatif avant d'examiner le bout de corde attachée à la poutre. Puis il reporta son regard sur la caisse et le gobelet.

— Est-ce que l'un d'entre vous l'a vu ce soir ? demanda-t-il.

— Oui, moi ! répondit frère Thomas.

Toute trace d'ironie malicieuse avait déserté son visage potelé.

— Je l'ai croisé dans l'escalier juste avant l'attaque. Il était soûl comme une grive.

Corbett étudia à nouveau le cadavre, avec une attention particulière pour les doigts de Lecroix dont la main gauche était fort calleuse.

— Il était gaucher ?

— Oui, murmura Branwood. Sir Eustace le tançait bien assez, car il servait les plats du mauvais côté.

Corbett se releva et s'essuya les mains sur son habit.

— Dieu seul connaît les raisons de son suicide, énonça-t-il. Peut-être l'attaque l'a-t-elle fait basculer dans la folie. Je suppose qu'il est descendu se cacher ici. Il a ouvert ce tonnelet de vin et, en plein état d'ébriété, a décidé de mettre fin à ses jours. Il est monté sur la caisse, a passé la corde autour de la poutre et le noeud coulant à son cou, puis il a donné un coup de pied dans la caisse et sa vie s'est éteinte comme la flamme d'une bougie.

Corbett regarda le corps. Quelque chose n'allait pas, mais quoi ? Ses paupières se fermèrent. C'était beaucoup pour un seul jour. Son voyage en pleine chaleur, sur l'ancienne voie romaine poussiéreuse, les révélations de Branwood, la mort de Vechey, l'attaque meurtrière contre le château, tout cela l'avait épuisé. Et pour finir, ce pendu !

— Vous avez raison, Sir Peter, soupira-t-il, cette forteresse est maudite !

— Eh bien, demain, rétorqua Branwood, nous renverrons cette malédiction dans la forêt. Je vais capturer ce hors-la-loi et le pendre haut et court sur la place du marché. Naylor, faites enlever le corps !

— Pour le transporter où ?

— Dans le dépositaire, près de la dépouille de Sir Eustace. Frère Thomas, tenez votre langue ! Personne ne regrettera ce pauvre Lecroix, et qui fera remarquer que c'est un suicide ? Qu'il soit enterré aux côtés de son maître !

À la suite du shérif, ils remontèrent du cellier et regagnèrent la

grand-salle où des marmitons préparaient la table d'honneur pour le souper. Des pages leur présentèrent aiguières et linges : chacun se lava les mains et prit place. Frère Thomas récita le *Benedicite* et Branwood donna l'ordre de servir. Corbett et Ranulf ne se sentaient guère en appétit après ce qu'ils avaient vu dans le cellier et, tôt le matin, dans les cuisines. Mais les mets s'avérèrent délicieux : il y eut surtout un cochon de lait à la chair tendre et aromatisée, servi avec une sauce au citron, et tous eurent droit à de généreuses rasades de vin d'Alsace de la part de Branwood qui proclama en souriant :

— Je ne vous garantis pas que mets et vins soient exempts de tout poison, mais j'ai posté des gardes dans la cuisine et j'ai juré que si quelqu'un d'autre mourait, cuisinier et gâte-sauces se balanceraient au bout d'une corde.

— Messire Maigret, reprit Corbett, veuillez me pardonner d'aborder à nouveau ce sujet, mais avez-vous déterminé la nature du poison qui a tué Sir Eustace ?

Le mire darda sur lui ses yeux vifs :

— Non, mais je pencherais pour une plante vénéneuse, séchée et réduite en poudre. La jusquiame ou la belladone.

Corbett but quelques gorgées de vin :

— Et vous n'avez aucune idée de la façon dont on l'a administrée ?

— Je vous l'ai déjà dit, répliqua le médecin. Nous avons passé au crible tout ce qu'a ingurgité Vechey, que ce soit dans la grand-salle ou dans sa chambre. Pourquoi cette question ?

— Je songeais à Lecroix. Aurait-il pu être le coupable ? À la suite, par exemple, d'une querelle entre lui et son maître ? À ce moment-là, il se serait peut-être suicidé par remords.

— C'est une hypothèse que j'ai moi-même envisagée, claironna le mire.

— Mais pour quelles raisons ? intervint frère Thomas. Lecroix était un simplet, tout juste capable de servir à boire. Il ne serait jamais parvenu à acheter du poison et encore moins à l'utiliser d'une façon que personne ne peut élucider.

Tout en sirotant sa boisson, Corbett réfléchissait : que Lecroix fût l'assassin, soit ! Mais il y avait quelque chose d'incongru dans ce cellier, quelque chose qu'il avait vu, lui, Corbett. Et tandis que la conversation portait sur la récente attaque, le clerc s'efforçait de mettre le doigt sur ce qui lui avait échappé.

Les plats se succédaient : poisson à la sauce relevée, rôti de boeuf aux petits oignons accompagnés de pains mollets. Corbett mangeait en silence, écoutant d'une oreille distraite les projets de Branwood pour le lendemain matin. Ses paupières s'alourdissaient. Des images de Maeve lui traversèrent l'esprit, puis ce fut l'oncle Morgan brailant un

chant gallois, le roi Édouard lui reprochant du haut de son trône à Westminster de n'avoir pu déchiffrer ce maudit code, trois rois visitant la tour des deux fous avec deux cavaliers... Sa rêverie fut interrompue par le coup de coude que lui décocha un Ranulf goguenard.

— Messire !

Corbett reprit son gobelet en souriant. Il avait l'estomac lourd. Contrairement à son habitude, il avait trop mangé et bu trop vite. Il desserra sa ceinture pour être plus à l'aise et, soudain, bondit sur ses pieds.

— Mais c'est évident ! chuchota-t-il aux convives stupéfaits. C'est évident !

— Quoi donc ? s'écria Branwood.

— Veuillez me pardonner, Sir Peter, mais je viens de comprendre que Lecroix a bel et bien été assassiné.

— Que voulez-vous dire ? questionna Branwood d'une voix dure.

— Rien, répondit Corbett l'air sombre, si ce n'est que la façon dont un homme met sa ceinture a son importance. Où se trouve le cadavre de Lecroix à présent ?

— Où nous l'avons laissé : toujours dans le cellier, sous un drap. Vous savez ce qu'il en est des soldats, Sir Hugh. Ils sont superstitieux. Ils refusent de toucher au corps d'un suicidé, sauf en plein jour.

— Alors redescendons au cellier ! décida Corbett.

Sur l'ordre du shérif, des gardes apportèrent des torches et les escortèrent jusque dans les caves. Corbett s'accroupit dans le rond de lumière et souleva le linceul improvisé.

— Lecroix était bien gaucher, n'est-ce pas ? redemanda-t-il.

— Tout cela est-il nécessaire ? s'enquit Roteboeuf d'une voix lasse. Par l'Enfer, Messire ! Être forcé de regarder Lecroix de son vivant suffisait déjà à vous couper l'appétit !

Sans se soucier des ricanements, Corbett enchaîna :

— Personne n'a touché à la dépouille ?

— Non, bien sûr !

— Eh bien, examinez donc sa ceinture !

— Oh, pour l'amour de Dieu ! lança Branwood, irrité.

Corbett tapota la ceinture du pendu.

— Veuillez remarquer que l'extrémité est tournée vers la gauche.

— Et alors ?

— Lecroix était gaucher, comme je l'ai constaté en examinant le corps tout à l'heure. Cette ceinture devrait être accrochée en sens inverse, l'extrémité tournée vers la droite, après être passée par la boucle.

— Ce coquin était toujours soûl comme une bourrique, murmura Naylor. À se demander comment il arrivait seulement à la mettre !

— Cette idée m'a effleuré, mais je me suis rappelé un détail.

Voyez comme cette ceinture est attachée.

Corbett la prit soigneusement et la brandit :

— Tous les trous, sauf un, sont intacts et n'ont jamais servi. Une ceinture est un objet très personnel. Nous la ceignons de la même manière chaque jour, à moins de grossir, bien sûr.

Corbett passa son doigt sur la courroie jusqu'à un trou situé près de l'extrémité, loin de celui utilisé par Lecroix :

— Voyez-vous comme ce trou a été agrandi et légèrement déchiré ? À en juger par ce qu'on voit de cuir crème en dessous, cela a été fait il n'y a pas longtemps.

Il posa la ceinture et se redressa :

— Voici mes deux questions : pourquoi Lecroix a-t-il mis sa ceinture à l'envers et pourquoi ce trou, bien éloigné du cran habituel, porte-t-il des traces d'utilisation récente ?

Tous le fixèrent en silence : Branwood bouche bée, Naylor clignant des yeux comme s'il ne pouvait suivre le raisonnement du clerc, frère Thomas dans l'expectative. Quant à Roteboeuf, l'éclair de compréhension qui étincela dans ses yeux n'échappa pas à Corbett.

— Je suis d'avis, conclut ce dernier, que cette ceinture fut arrachée à Lecroix et utilisée pour lier quelque chose qui força le cuir et causa l'agrandissement du second trou. J'irai plus loin. Je pense qu'elle lui fut attachée autour de la taille après sa mort, ou – devrais-je dire – après son assassinat.

Corbett s'agenouilla à nouveau près du cadavre et releva les manches de l'habit élimé :

— Admettons qu'il ait été tué. Soit on l'aura transporté dans ce cellier, soit on l'y aura trouvé déjà fin soûl. N'oubliez pas que le malheureux – Dieu ait son âme ! – n'avait pas toutes ses facultés et que, même sans vin, il semblait souvent dans un sommeil profond. Je doute fort qu'en état d'ébriété il eût pu se rappeler son nom ! Donc, poursuivit Corbett, une fois Lecroix complètement ivre, le meurtrier lui a ôté sa ceinture et l'a ligoté en lui immobilisant les bras.

Le clerc prit la ceinture et la glissa soigneusement autour du cadavre en passant la courroie dans la boucle et en l'attachant de telle façon que les bras du mort se retrouvèrent étroitement serrés le long du corps. En entendant le murmure d'approbation qui suivit, Ranulf sourit dans son for intérieur. Enfin ! son Maître Longue Figure leur avait démontré qu'il n'était pas homme à prendre des vessies pour des lanternes. En effet l'ardillon s'adaptait exactement au trou agrandi.

— Comprenez-vous où je veux en venir ? demanda Corbett en jetant un coup d'oeil à la ronde.

Ils firent signe que oui, les torches éclairant leurs visages tendus et attentifs.

— Comme vous le constatez, la courroie entoure solidement le

corps. Lecroix, ivre mort, ne peut bouger les mains. L'assassin, alors, se saisit du malheureux, le force à se tenir sur cette caisse, lui passe le noeud coulant autour du cou et repousse la caisse. Le pauvre Lecroix gigote et s'étrangle lentement. J'ai envisagé cette hypothèse la première fois que je suis entré dans ce cellier, et j'ai donc examiné ses poignets avec la plus grande attention.

Corbett détacha la ceinture et releva encore davantage les manches de l'habit pour découvrir les ecchymoses marbrant chaque bras, juste sous le coude.

— Ainsi donc, il a été assassiné ! s'exclama Branwood.

— Oui ! Une mort atroce, Messires. Il a peut-être mis de longues minutes pour passer de vie à trépas. Ensuite, le criminel est sorti de son recoin et a défait la ceinture pour l'enrouler rapidement autour de la taille de sa victime. Mais comme il était droitier, il ne l'a pas attachée comme l'aurait fait Lecroix. Qui le remarquerait ? Qui découvrirait ce trou trop grand dans la ceinture ou ces ecchymoses sur les bras ? Et quand bien même, qui établirait un rapport entre tous ces faits ?

Corbett se releva et hocha la tête :

— Ce n'est que lorsque j'ai desserré ma propre ceinture, à table, que cette idée m'a traversé l'esprit.

— Mais pourquoi ? s'étonna Roteboeuf.

Corbett remarqua la pâleur de son visage et les gouttelettes de sueur sur son front.

— Pourquoi assassiner ce pauvre Lecroix ?

— Pour deux raisons, intervint Ranulf, lançant une oeilade à son maître. Et deux raisons évidentes, Messires. D'abord, son suicide serait apparu comme la manifestation de son remords d'avoir tué son maître, et ensuite cette mort aurait aidé à dissimuler la vérité.

— Comment cela ? lança brusquement Branwood.

— Je sais ce que va dire Ranulf, s'interposa Corbett. Lecroix ne cessait de songer à la disparition de son maître. Peut-être avait-il remarqué un détail suspect dans cette chambre et s'en souvenait-il. L'assassin l'a compris. Mais quel détail, hein ?

Corbett regarda ses compagnons :

— Le malheureux s'est-il confié à l'un d'entre vous ?

— Il m'a parlé, répondit Roteboeuf, qui se tenait dans l'ombre. Il n'arrêtait pas de répéter que son maître aimait bien que tout soit en ordre.

— Qu'entendait-il par là ?

— Je l'ignore. C'est ce qu'il marmonnait constamment.

— Mais ce n'était absolument pas le cas ! protesta Ranulf. Je veux dire... ce château a besoin d'être nettoyé, repent...

Il n'acheva pas sa phrase devant les murmures d'indignation qui

s'élevèrent.

— Ce que Ranulf veut souligner, expliqua Corbett avec tact, c'est que les attaques des hors-la-loi avaient dérangé l'esprit de Sir Eustace. Et ce qui est plus important, enchaîna-t-il avec force, c'est que l'on a supprimé Lecroix parce qu'il a vu quelque chose qui aurait pu trahir l'assassin de son maître. Sur ce, Messires, je vous souhaite bonne nuit.

Il quitta le cellier, Ranulf sur ses talons. Ce ne fut qu'une fois la porte de leur chambre refermée qu'il se permit un sourire. Il dégrafa sa ceinture et la jeta sur le lit.

— C'est bien ! se félicita-t-il. Nous avons jeté un pavé dans la mare. Certes, nous ne pouvons rien contre le meurtre de Vechey, mais nous avons marqué un point : l'assassin sait maintenant que nous ne sommes pas aussi bêtes qu'il le pensait.

Il s'assit sur le lit et observa Ranulf :

— Écoute-moi bien, mon fidèle serviteur, toi qui veux devenir clerc, écoute-moi bien, Ranulf-atte-Newgate : si nous découvrons qui a tué Lecroix ou Vechey, nous mettrons la main sur Robin des Bois.

Il s'approcha du coffre, au pied du lit, et en sortit une cassette renforcée de ferrures d'à peine un pied de longueur et fermée par trois serrures. Il les ouvrit avec l'une des clés qui pendaient à sa ceinture.

— Messire ?

— Oui, Ranulf.

— J'admets que ce que vous avancez est vrai, mais considérez un autre aspect de la situation : nous sommes seuls dans cette forteresse et entourés d'assassins. À quoi nous sert-il de le savoir si cela conduit à notre perte ?

Corbett fouilla dans la cassette et choisit un parchemin qu'il lança à son compagnon.

— En effet ! murmura-t-il. Mais n'est-ce pas toujours ainsi, Ranulf ? Je vais même te donner un autre motif d'inquiétude : Robin des Bois, à mon avis, n'est peut-être pas le seul à vouloir notre mort.

— Vous voulez dire que l'assassin du château aussi ?

— Non, il pourrait s'agir d'une troisième personne.

Le sang se retira des joues de Ranulf qui s'affala sur le lit.

— Sainte Vierge, ayez pitié !

Il loucha sur le parchemin que lui avait passé Corbett :

— Cela a-t-il quelque chose à voir avec cette affaire ?

— C'est pire !

Corbett respira profondément.

— Avant notre départ de Westminster, te rappelles-tu que notre souverain, après nous avoir accordé audience, nous a raccompagnés dans la cour et m'a pris à part ?

— Oui. Vous êtes allés, tous deux, dans la roseraie et vous y êtes restés belle lurette. Je me demandais ce qui ne tournait pas rond. Non

seulement le roi n'a fait aucun cas de moi, mais encore il a laissé son grand ami, le comte de Surrey, ronger son frein.

— C'était à propos du message codé, bredouilla Corbett, l'air penaud. J'aurais dû t'en parler avant.

— Quoi ? Le roi sait-il la vérité sur la tour des fous et les trois rois qui prennent les deux cavaliers ? ironisa Ranulf.

— Non. Le mystère reste entier pour lui comme pour moi.

Corbett passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Philippe le Bel et ses deux fripouilles de conseillers, mes vieux amis Amaury de Craon – qu'il pourrisse en Enfer ! — et Guillaume de Nogaret, n'ignorent pas que nous avons ce message. Ils savent que nous sommes conscients que le temps joue pour eux. Les troupes françaises vont bientôt envahir la Flandre. Nous sommes convaincus, poursuivit le clerc d'une voix sarcastique, que les Français sont prêts à tout pour nous empêcher de trouver le code. Or, Ranulf, toi qui es joueur dans l'âme, sache qu'ils ont décidé de sauver leur mise. Ils ont engagé un sicaire, un tueur professionnel, un criminel dont nous ne connaissons que le sobriquet : Achitophel, l'un des démons de Satan.

Corbett regarda son serviteur droit dans les yeux :

— Eh bien, Amaury de Craon et d'autres de son acabit sont persuadés que c'est à moi qu'incombera la tâche de décrypter le message. Un de nos agents au Louvre a fait parvenir au roi une nouvelle qui me fait froid dans le dos : Achitophel a été envoyé en Angleterre avec mission de me faire disparaître. Et de supprimer, le cas échéant, ceux qui travaillent avec moi.

Ranulf resta coi. Il fixait son maître avec stupéfaction. Il ne redoutait pas le danger. C'était un combattant-né qui avait grandi dans les ruelles et les passages fétides de Southwark. Mais si un malheur arrivait à Sir Hugh Corbett, qui protégerait Ranulf ? Qui se soucierait de son ambition de devenir clerc ou de ses possibilités de promotion au service de la Couronne ?

— Qui cela peut-il bien être ? bégaya-t-il.

— N'importe qui. Un comédien ambulant, un prêtre, un mendiant accroupi au coin d'une rue. Pire, Achitophel reste toujours dans l'ombre. Nous savons qu'il est responsable de la mort d'au moins une douzaine de nos agents en France et en Flandre. Je dis « il », mais cela pourrait tout aussi bien être une femme ! Parfois, c'est lui qui porte le coup fatal. D'autres fois, il engage un tueur pour faire la besogne. Si cela se trouve, il est déjà au château ou a soudoyé quelqu'un rubis sur l'ongle, et ce dans un but et un seul : m'abattre.

Ranulf s'étendit sur le lit en poussant un gémissement.

— Achitophel, murmura-t-il, un assassin dans le château, des brigands dans la forêt, le roi qui nous en baille des vertes et des pas mûres pour un message codé que personne ne comprend !

Il haussa la voix :

— Les trois rois vont à la tour des deux fous avec deux cavaliers.

Il ferma les yeux :

— Oh, Seigneur Dieu !

— Laissons cela ! décida Corbett d'une voix résolue, en se levant.

Il prit son écritoire, lissa du vélin et approcha la bougie :

— Un peu de lecture ne te fera pas de mal, Ranulf ! Relis ce que le clerc de Westminster a écrit sur Robin des Bois.

Le serviteur se redressa et déroula le parchemin, l'étudiant scrupuleusement en remuant silencieusement les lèvres. Il s'enorgueillissait de savoir lire et ne perdait jamais l'occasion de faire montre de son talent devant son maître.

— Sir Peter Branwood nous en a déjà raconté la majeure partie, commença-t-il. Ce brigand s'appelle Robin de Locksley. À l'âge de seize ou dix-sept ans, il a combattu contre le roi aux côtés de Simon de Montfort⁽¹⁶⁾.

— Arrête !

Corbett leva la tête et contempla le lambeau de nuit que découpait l'archère. Il se sentait oppressé. Édouard, à Westminster, n'avait pas trop insisté sur ce point. Voulait-il lui cacher quelque chose ? Simon de Montfort, comte de Leicester, avait été à la tête d'une grave rébellion contre la Couronne, quarante ans auparavant. Montfort, qui possédait des terres près de Nottingham, n'avait été vaincu qu'à la bataille sanglante d'Evesham. Robin des Bois aurait-il nourri des idées de vengeance ?

— Quel âge doit avoir Robin des Bois, maintenant ? demanda brusquement Corbett.

Ranulf réfléchit, les sourcils froncés :

— Evesham a eu lieu en 1265, par conséquent il doit avoir la cinquantaine, cinquante-cinq ou cinquante-six ans.

— Hum ! songea Corbett. Pas tout jeune, donc, mais il est vrai que le roi et ses connétables, bien que plus âgés, sont capables de mener des campagnes épuisantes dans les vallées sauvages d'Écosse.

Ranulf prit un air sceptique.

— Ce que je ne peux comprendre, mon maître, c'est que, si l'on en croit les écrits de ce clerc, Robin des Bois était un hors-la-loi qui ne s'attaquait qu'aux riches. Sa générosité était légendaire, surtout envers les pauvres qui le soutenaient ouvertement et le protégeaient. Certes, il livrait bataille dans la forêt, mais il ne commettait jamais de crimes gratuits ou de coups en traître comme l'assassinat des collecteurs d'impôts ou celui du pauvre Vechey. Alors pourquoi maintenant ?

— Peut-être a-t-il perdu l'esprit.

D'un geste las, Ranulf jeta le vélin sur le lit.

— Je suis fatigué, Messire. La journée a été longue.

Il commença à se déshabiller. Sentant ses paupières s'alourdir, Corbett l'imita, puis moucha les chandelles et resta étendu un moment, fixant l'obscurité. Des images l'assaillirent : le message codé, Maeve lui disant adieu, le vieux roi fou de rage, Lecroix pendu à la poutre et la dépouille de Vechey, seule et abandonnée dans le dépositaire. Au-dehors, un chien hurla à la lune et des chauves-souris frôlèrent les murailles. Le hululement lugubre d'un chat-huant s'éleva des taillis proches. Corbett frissonna, se retourna et s'endormit en se demandant ce que lui réservait le lendemain.

Au pied de l'à-pic, Achitophel, le tueur à gages, était attablé au *Pèlerin de Jérusalem*. Le sicaire, qui avait sur la conscience la mort de maints adversaires du roi Philippe, sirotait son vin en observant la taverne bondée par les gardes et les serviteurs du château. Assis dans l'ombre, il ne quittait pas des yeux, par la fenêtre ouverte, la masse sombre de la forteresse et préméditait l'assassinat de Corbett.

CHAPITRE IV

Le lendemain matin, après s'être restaurés de pain frais et de godale dans la cuisine, Corbett et Ranulf gagnèrent la cour. Le ciel était bas et de lourds nuages noirs s'amoncelaient, porteurs de pluie. Branwood les rejoignit, son heaume à visière dans les mains. Il avait déjà revêtu son haubert de mailles et son camail.

— J'espère qu'il ne va pas pleuvoir, grogna-t-il. Sinon, il nous faudra faire demi-tour.

— Cette expédition est-elle bien raisonnable ?

— Oui. Je le répète : nous n'avons pas le choix.

Un soldat dévala l'escalier du donjon en brandissant une petite bannière aux armes de Branwood.

— Si les gens nous voient pénétrer dans la forêt et en ressortir sans dommage, ce sera déjà une belle victoire.

Et, se retournant, il lança des ordres.

Aussitôt la cour se mit à fourmiller d'activité : les palefreniers amenèrent les chevaux et les hommes montèrent en selle pendant que les sergents vérifiaient les équipements. Leurs nourrissons dans les bras, des femmes se pressaient pour saluer la petite troupe qui se composait, estima Corbett, d'une trentaine de cavaliers et d'autant d'archers. Enfin Branwood donna le signal du départ.

Naylor souffla dans un cor. Au son strident, les portes s'ouvrirent et ils quittèrent la forteresse en s'engageant dans le chemin tortueux qui traversait Brewhouse Yard. Puis ils prirent par Castle Street et Friary Lane pour déboucher sur la place du marché. Branwood chevauchait en tête, suivi de Corbett et de Ranulf, tandis que Naylor parcourait constamment la colonne pour y maintenir l'ordre. Quelques passants leur firent grise mine, mais la plupart leur souhaitèrent bonne chance et Corbett en conclut que Branwood avait acquis une certaine popularité, malgré ses fonctions.

Ils atteignirent la Grand-Place en longeant les demeures et les étals de la Guilde des volaillers, lesquels vaquaient aux préparatifs de la journée. Du duvet flottait dans la brise légère tandis que femmes et enfants plumaient les volailles qu'ils tendaient ensuite aux apprentis. Ceux-ci, alors, vidaient les carcasses, les plongeaient dans de vastes chaudrons remplis d'eau bouillante et les suspendaient à l'étal.

Mendiants et chiens se disputaient les abats jetés dans les flaques.

Deux garnements essayaient de chevaucher une truie, en poussant force cris de joie. Un roquet mordit l'un d'eux. L'animal fut immédiatement chassé, glapissant et jappant, jusque dans les pieds des archers où il se fit rosser derechef, avant de déguerpir dans une ruelle. Des saltimbanques, vêtus de guenilles, le visage peint en brun et vert, exécutaient une danse bizarre autour d'un crâne de chèvre fiché sur un bâton. Branwood leur cria de faire place, mais ils n'en eurent cure et ne reculèrent que lorsque Naylor s'avança sur eux, l'épée levée. Le détachement traversa la place pavée pour s'enfoncer dans la rue menant à St Peter's Gâte. La foule devenait plus dense et l'air était chargé de remugles de sueur, car les chalands se pressaient d'un étal à l'autre en marchandant bruyamment avec les apprentis, les artisans et les colporteurs.

Les soldats durent ensuite céder le passage à du bétail que l'on conduisait aux abattoirs et qui beuglait de peur. Puis apparut un homme d'Église que l'on avait surpris avec une prostituée et que l'on traînait dans les rues, pour l'humilier publiquement. Sa maîtresse et lui, dépouillés de presque tous leurs vêtements, étaient attachés dos à dos et escortés par deux dizainiers⁽¹⁷⁾ goguenards. Les soldats eurent tôt fait de se joindre aux rieurs, mais ils se retournèrent brusquement : un fou avait bondi sur l'étal d'un mercier en brandissant un gourdin de frêne. Vêtu d'un habit en lambeaux et de grossières bottes boueuses, il dardait vers les hommes d'armes un regard de bête sauvage et clamait qu'il était l'archange Gabriel, envoyé par Dieu pour les avertir du Jugement imminent. Les gardes ne prêtèrent aucune foi à ses divagations et l'annonce de « l'ange » fut noyée sous un déluge de sarcasmes et d'insultes. Le nasal de son casque de fer lui dissimulant presque le visage, Naylor réclama le silence d'une voix de stentor, avant de se frayer un chemin dans la foule, l'épée au poing.

Ils franchirent enfin les portes de la ville et s'engagèrent sur le sentier blanc de poussière qui serpentait entre les vastes champs. Devant eux apparut la lisière de la forêt de Sherwood dont les sombres frondaisons semblaient toucher les nuages noirs de plus en plus bas. Corbett regarda son serviteur et remarqua ses yeux caves et son visage que l'angoisse rendait blafard.

— As-tu bien dormi, Ranulf ?

Le jeune homme cracha et marmonna :

— Pas vraiment ! Je déteste les forêts, leur obscurité, leurs bruits... Ce que je regrette les coupe-gorge de Southwark !

Corbett s'efforça de le rassurer, mais lorsqu'ils pénétrèrent sous les hautes futaies, il ne fut pas loin de partager ses sentiments. Branwood fit halte dans une clairière et envoya des éclaireurs en reconnaissance, chargés de repérer d'éventuelles embuscades. Puis la

troupe se remit en marche et fut comme avalée par la pénombre verte. Le silence inhabituel leur pesait. Le ciel disparut. Corbett percevait avec acuité le moindre son émis par chevaux et cavaliers, en même temps qu'il prenait conscience de l'opacité environnante. Sa nuque se couvrit de sueur et il se mit à scruter les halliers. L'absence de tout chant d'oiseau, le craquement des fougères brisées et les bruits des petits animaux détalant dans le sous-bois enflammaient encore plus son imagination. Il éperonna son cheval pour revenir à la hauteur de Branwood.

— Combien de temps allons-nous passer ici, Sir Peter ?

— Une heure, peut-être, ou deux. Puis nous ferons demi-tour et rentrerons au bercail. Nous ne sommes à la poursuite de personne, affirma le shérif en observant, lui aussi, les fourrés de chaque côté du sentier. Nous devons démontrer que nous ne sommes pas de simples passants.

Il haussa les épaules.

— Qui sait ? Peut-être aurons-nous la chance de lever un lièvre.

Ils poursuivirent leur chevauchée, les éclaireurs revenant de temps à autre agripper les rênes du shérif et lui rendre compte de leurs observations. Parfois, ils traversaient avec soulagement une clairière où la semi-obscurité se faisait moins oppressante et Corbett se remémorait les histoires que l'on racontait à voix basse sur les petits hommes bruns de la forêt ainsi que les récits cauchemardesques mettant en scène elfes et lutins. Cet univers, il le sentait bien, lui était totalement étranger et les lois de la Couronne ne s'y appliquaient guère. Il sursauta soudain, les entrailles nouées par la peur : un grand dix-cors venait de surgir du couvert. Portant haut ses bois, la bête lança un coup d'oeil hautain aux cavaliers avant de s'enfoncer calmement entre les buissons.

Tout à coup Branwood leva la main. Le détachement s'arrêta et le shérif se retourna :

— Vous comprenez ce que je veux dire, Sir Hugh ?

Il allait continuer lorsque retentit, du coeur enténébré de la forêt, l'appel rythmé et lugubre d'un cor de chasse. Les chevaux s'agitèrent nerveusement. Les soldats dégainèrent en grondant, le sifflement de l'acier résonnant anormalement fort. Les archers retirèrent leurs armes de l'épaule. Le son du cor s'éteignit, mais fut repris, de l'autre côté du sentier, par un autre cor, plus proche et plus puissant. Puis une pluie de flèches s'abattit sur eux. Branwood prit son épée, imité par Corbett. Ranulf fut frappé de panique. Naylor hurla des ordres et les archers ripostèrent. Quant aux cavaliers, ils s'efforçaient de se protéger derrière leurs longs boucliers ovales. Ranulf sauta à terre et, se tenant entre les chevaux affolés, scruta le sous-bois.

— Rien ! s'écria-t-il. Je n'en vois aucun, de ces misérables !

En écho, ils entendirent comme le vrombissement des ailes d'un faucon fondant sur sa proie. Un garde eut la bêtise de baisser son bouclier et le paya d'un long trait en pleine poitrine. La mort empennée et bourdonnante envahit l'air vif et calme. Un cavalier bascula, les paupières tremblotantes, la gorge transpercée au-dessus du gorgerin. Corbett fit faire volte-face à sa monture.

— Sir Peter, s'égosilla-t-il, vite !

Il aperçut des ombres qui se faufilaient entre les arbres. Il brava les volées de flèches pour se dresser sur les étriers et désigner un point, au loin. Branwood, la tête bien protégée par son grand heaume, regarda dans cette direction.

— Ils vont nous encercler ! hurla-t-il.

Il retira son casque et ordonna à Naylor de lancer trois sonneries de cor, le signal de la retraite. Les soldats ne se le firent pas dire deux fois. Ranulf remonta à cheval et suivit Corbett sur le sentier, les flèches tourbillonnant autour de lui, l'une d'elles rebondissant même contre le haut pommeau de sa selle. Les deux hommes avaient vu juste : les hors-la-loi se rapprochaient en une manœuvre d'encercllement. Les archers couraient ou s'agrippaient aux étriers de leurs compagnons. La confusion était indescriptible. Un cheval, fou de terreur, se cabra. Son cavalier désarçonné tomba dans les buissons, puis se releva péniblement. Mais, paralysé par la peur, il se figea sur place jusqu'à ce qu'une flèche l'atteignît en pleine bouche. Enfin, le détachement, en complète débandade, réussit à échapper à l'embuscade. Sur l'ordre de Branwood, tous firent halte à l'exception de Naylor qui revint sur ses pas pour faire presser les traînants.

— Il ne faut pas s'arrêter, Sir Peter ! se récria Corbett d'une voix haletante.

— Nous allons nous retirer en bon ordre ! répliqua le shérif adjoint, en soignant une légère estafilade au dos de sa main.

Naylor revint. Les cavaliers flanquèrent la colonne, protégeant les archers. Branwood chevaucha en tête de la petite troupe meurtrie et désorganisée. Bientôt les arbres s'espacèrent, mais ce ne fut qu'à l'orée qu'ils firent halte, reprenant souffle dans une prairie émaillée de pâquerettes. Ils se comptèrent rapidement tout en pansant leurs blessures et en vérifiant leur équipement. L'air abattu, Branwood s'était assis par terre, les rênes à la main. Il lança un regard amer à Corbett et Ranulf, encore en selle.

— Messire, ne me dites pas que vous m'aviez prévenu !

— Combien de pertes ? riposta Corbett.

— En tout, répondit Naylor, un piéton, deux archers, trois cavaliers. Cela aurait pu être pire.

Branwood étouffa un juron :

— Que les hommes marchent à côté de leur bête ! Nous allons

contourner la ville et rentrer au château par une poterne.

Corbett et Ranulf mirent pied à terre, eux aussi, et se joignirent aux soldats harassés qui se traînaient sur le sentier. Les chevaux essoufflés étaient couverts d'écume et les hommes ne valaient guère mieux. L'un était grièvement blessé, les autres souffraient d'estafilades plus ou moins graves. Le blessé, atteint d'une flèche sous le genou, vacillait sur sa selle, le visage blême. Il aurait vidé les étriers si un de ses compagnons n'avait pas retiré la flèche, lavé la plaie avec du mauvais vin et confectionné un pansement serré avec de la charpie.

Corbett se félicitait de s'en être tiré sans une égratignure. Ranulf semblait soulagé à la simple idée de laisser la forêt derrière lui.

— Vous avez une mine de déterré ! chuchota-t-il à son maître en fixant ses cheveux en bataille et son visage griffé par les branches basses.

— Nous aurions pu tous périr de male mort ! s'exclama Corbett. Quelle idée stupide ! Et en plus ce guet-apens n'était pas le fruit du hasard. Ils nous attendaient.

Corbett haussa la voix :

— Sir Peter !

Le shérif les rejoignit.

— Ce traquenard... suggéra Corbett. Qui a pu les renseigner ?

— Je l'ignore, Sir Hugh. Mais si je découvre ce Judas, je vous le dirai avant de l'envoyer à la potence.

Malgré l'itinéraire choisi par Branwood, leur retour ne passa pas inaperçu, pas plus que leur déconfiture. La nouvelle de leur défaite les avait devancés, on ne sait comment, et les gens accouraient le long de la rue pavée qui menait à la poterne. Corbett le supporta stoïquement, mais en son for intérieur il plaignit le shérif qui ne pouvait pas ne pas entendre les ricanements et les rires étouffés. C'était une complète humiliation pour lui, et il avait plus l'air d'un malheureux conduit au gibet que du représentant de la Couronne.

Au château, le mire et frère Thomas vinrent à leur rencontre. Le premier s'occupa des blessés tandis que le second entourait Sir Peter d'attentions et l'entraînait doucement à l'écart en lui murmurant des paroles de consolation, comme à un écolier fouetté de verges. Corbett confia ses rênes à un palefrenier et resta un moment en compagnie de Ranulf à observer les soldats qui dessellaient leurs montures et rangeaient leurs armes. La nouvelle de leur retour et des pertes encourues s'était propagée. Des lamentations et des cris de femmes s'élevaient de toute part. Écoeuré jusqu'au fond de l'âme, Corbett fit demi-tour.

— Allons, viens, Ranulf ! Ce n'est pas un avant-poste des Marches écossaises, ici, mais une forteresse du comté de Nottingham, un château de la Couronne !

Ils regagnèrent leurs quartiers pour soigner leurs blessures et se laver.

— La discrétion est de mise, aujourd'hui, marmonna Corbett en s'étendant sur le lit. À mon avis, Sir Peter ne doit pas avoir très envie de nous voir.

Ranulf s'assit sur un tabouret et se mordilla les lèvres.

— Messire, qui peut bien être le traître ?

— N'importe qui, soupira Corbett. Tous ceux qui étaient au courant de notre sortie en forêt. Il fallait que Sir Peter fît montre d'autorité, certes, mais cela en valait-il la peine ?

— Comment allons-nous mettre la main sur ce brigand ? demanda Ranulf avant de s'approcher de la fenêtre où il se tint prudemment sur le côté, n'ayant pas oublié l'attaque de la veille.

— Nous ne mettrons certainement pas l'oiseau en cage en courant la forêt, comme nous l'avons fait, commenta sarcastiquement Corbett. Je n'ai aucunement l'intention d'y retourner et d'avancer à l'aveuglette jusqu'à ce qu'une flèche me transperce la gorge. Il faut attirer ce cher Robin des Bois hors de sa tanière, mais quel appât lui tendre ?

— Je pense à un autre moyen, proposa Ranulf. Si vous démasquiez celui qui espionne pour lui, ici, au château...

Corbett se redressa :

— Étrange que tu dises cela ! As-tu remarqué que maître Roteboeuf demeurerait invisible alors que Naylor nous accompagnait dans la forêt et que Maigret et le frère Thomas guettaient notre arrivée ?

— Croyez-vous que ce soit lui le traître ?

— Cela se pourrait bien. Il m'a paru peu chagriné par la mort de Sir Eustace, et, comme tu l'as souligné, il doit savoir se servir d'une arme. Alors, pourquoi n'est-il pas venu avec nous ou ne nous a-t-il pas accueillis à notre retour ?

Corbett se rongea l'ongle du pouce, puis sourit à son serviteur dont la tignasse ébouriffée soulignait la pâleur du visage.

— Ne t'inquiète pas, Ranulf ! Nous n'allons sûrement pas effectuer une autre sortie, mais tu as raison. Si nous capturons le traître, nous supprimerons du même coup le plus puissant allié de Robin des Bois, et surtout, nous enverrons au gibet l'assassin de Sir Eustace et de ce pauvre Lecroix.

Corbett sauta vivement à bas du lit.

— Allons, au travail !

— Qu'allons-nous faire ?

— Eh bien, puisque Lecroix a rendu son âme à Dieu et que nous ne pouvons plus l'interroger, imaginons que nous soyons deux joueurs de pantomime et retraçons les faits et gestes de Vechey la nuit de sa

mort. Et convoquons Roteboeuf.

Le clerc remplit son gobelet et descendit dans la grand-salle. À l'exception d'un serviteur qu'il envoya à la recherche de Roteboeuf, l'endroit était désert. La garnison s'était rassemblée en petits groupes dans la cour pour commenter le désastre et s'occuper des estropiés. Certains, à l'instar de Branwood, pensaient leurs blessures d'amour-propre à l'écart, l'air bougon et abattu.

Corbett monta sur l'estrade, près de la table.

— Bon, d'après ce que nous savons, Sir Eustace Vechey est sorti de cette pièce, suivi de Lecroix et de Maigret.

Le clerc alla à la porte.

— Il tenait à la main un gobelet de claret. Par précaution, il avait fait goûter sa boisson et sa nourriture. Il est monté dans sa chambre. Personne n'a ressenti d'effets nocifs à part Sir Peter qui était descendu chercher son vin et l'avait jeté, tellement il avait mauvais goût.

Corbett gravit l'escalier, Ranulf marchant à la traîne. Ils s'arrêtèrent devant la porte de la chambre :

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Selon notre brave médecin, Vechey lui a fait à nouveau goûter le vin, puis est entré, accompagné de Lecroix, répondit Ranulf. La porte fut verrouillée de l'intérieur et deux hommes montèrent la garde.

— Ce qui signifie, enchaîna Corbett, que Maigret, frère Thomas, Peter Branwood, Roteboeuf, ou en fait n'importe qui, pouvaient se faufiler dans la grand-salle et empoisonner le vin de Branwood.

— Exact.

Corbett pénétra dans la pièce sordide où Vechey avait trouvé la mort. La pénombre y régnait toujours, la jonchée sale s'agglutinait en petits tas, les courtines pendaient, à moitié arrachées, et la literie était en désordre. Le gobelet contenant le reste de claret était resté tel quel, tout comme l'eau croupie dans le bassin du lavarium et les friandises attirant les mouches. Ranulf alla s'asseoir sur le lit de camp de Lecroix tandis que Corbett refaisait les gestes que Vechey avait dû accomplir, sans toutefois toucher au claret, à l'eau ou aux friandises gâtées. Puis il fit mine de se laver et de se sécher mains et visage, tout en dédaignant prudemment le linge taché de sang. Il revint ensuite s'étendre sur les couvertures, indifférent à l'odeur des draps sales.

— Ai-je oublié quelque chose ?

Ranulf fit signe que non.

— Alors, Seigneur Dieu, pourquoi...

Il fut interrompu par l'entrée d'un Roteboeuf dévoré par l'angoisse.

— La mort de Sir Eustace demeure encore un mystère, Sir Hugh ?

— Tout est encore un mystère, répliqua Corbett, agacé, en se

levant. Pourquoi Robin des Bois est-il revenu à Sherwood ? Pourquoi ces tueries ? Comment Sir Eustace et Lecroix ont-ils été assassinés ? Et surtout, qui est le traître qui voulait notre mort dans la forêt ?

Corbett foudroya le secrétaire du regard :

— C'est pour cela que je vous ai convoqué.

Roteboeuf recula.

— Pourquoi ne pas nous avoir accompagnés ? lui demanda brutalement Ranulf en désignant le protège-poignet qui dépassait de la manche de Roteboeuf. Vous êtes pourtant bon archer !

— Je suis clerc.

— Moi aussi ! rétorqua Corbett.

Roteboeuf se gratta la tête et s'assit sur le tabouret en tirant tellement sur ses chausses que Ranulf crut qu'elles allaient se déchirer.

— Pourquoi ne pas nous avoir accompagnés ? répéta Corbett.

— Oh, à quoi bon ? soupira Roteboeuf. En deux mots comme en cent, Sir Hugh, je suis un lâche. Non, ce n'est pas tout à fait vrai. La vérité, c'est que je hais la forêt et ne veux pas y périr.

— Vous êtes né à Nottingham ? demanda Corbett, comme s'il n'avait pas entendu les excuses du clerc.

— Oui, dans la ville même.

— Vous connaissez donc les récits et légendes qui entourent le nom de Robin des Bois ?

— Bien sûr, comme tout le monde.

Roteboeuf se leva et jeta un coup d'oeil anxieux à la ronde. Corbett eut l'impression que sous ses abords enjoués, il était d'une nature soupçonneuse et inquiète.

— Que se passe-t-il ? railla Ranulf. Personne n'aime mourir, surtout pas d'une flèche dans la gorge, au fin fond d'une forêt perdue. Allons, de quoi avez-vous peur, exactement ?

Roteboeuf se força à sourire.

— De rien ! Je compatis à la honte que doit ressentir Sir Peter. Nous admettons tous qu'il y a un traître au château et personne n'échappe aux soupçons.

Il s'approcha de Corbett.

— Mais si vous voulez vraiment en savoir plus long sur Robin des Bois, murmura-t-il, pourquoi m'interroger, moi ? Allez plutôt au couvent des franciscains, situé au pied de l'escarpement rocheux, et obtenez du père prieur l'autorisation de vous entretenir avec Will l'Écarlate qui y est frère lai.

— Will l'Écarlate ? Le lieutenant de Robin des Bois ?

— Lui-même. Voyez-vous, Robin était encore très jeune la première fois qu'il a fui dans la forêt. Will l'Écarlate, lui, était beaucoup plus âgé. Lorsque le roi accorda son pardon aux brigands, Will retourna chez lui. Mais sa femme mourut de la peste. Il y vit le

signe de la colère divine et entra au monastère pour y faire pénitence.

— Pourquoi Sir Peter Branwood ne nous en a-t-il pas parlé ?

La frayeur se lut dans les yeux de Roteboeuf.

— Quelle importance, Sir Hugh ? Will l'Écarlate est rentré dans le rang. Si Vechey ou Branwood avaient été persuadés du contraire, ils l'auraient arraché du cloître et pendu sur les remparts sans autre forme de procès. Je vous raconte tout cela parce que en tant qu'émissaire spécial du roi, vous pouvez le rassurer.

Il les regarda longuement avant de s'éclipser, l'air résigné.

Corbett, les yeux rivés sur la porte entrebâillée, déclara :

— En voilà un qui a martel en tête ! Bon, Ranulf, il faut battre le fer tant qu'il est chaud ! Sortons de ce maudit château et allons dire deux mots à ce Will l'Écarlate.

— Et Achitophel ? rappela Ranulf. S'il est sur vos traces, il se cache certainement dans la ville, prêt à saisir la première occasion.

Corbett eut un petit rire :

— Cela fait des années qu'Amaury de Craon veut ma peau, mais – loué soit Dieu – il ne l'a pas encore eue !

Après avoir franchi la poterne, ils descendirent le chemin qui serpentait le long de l'à-pic rocheux et passait devant des grottes sombres, creusées dans le roc. Corbett s'arrêta devant le *Pèlerin de Jérusalem*.

— Aucun signe de Maltote, constata-t-il après avoir scruté rapidement la cour où voyageurs, rétameurs, colporteurs et marchands avaient laissé leurs montures, avant de se presser dans l'auberge pour y dépenser les gains de la matinée.

Corbett et son serviteur s'enfoncèrent dans une ruelle bordée de maisons dont les pignons se rejoignaient presque au-dessus de leurs têtes. Des gamins pataugeaient jusqu'aux genoux dans le ruisseau, jetant des abats aux chiens ou chassant les pourceaux à l'aide de petites baguettes pointues. Corbett et Ranulf tournèrent le coin, puis s'engagèrent dans un étroit passage qui déboucha devant le couvent.

Un frère lai répondit en bougonnant à leur coup de clochette et les conduisit par des couloirs dallés à la cellule du père prieur. Ce dernier – un homme grand et sévère – ne les accueillit pas chaleureusement, mais au contraire les dévisagea avec une extrême méfiance. Ce n'est qu'une fois lus les mandats et lettres du roi qu'il se radoucit et leur offrit des rafraîchissements que Corbett refusa courtoisement.

Le père Joachim se pencha vers eux en joignant le bout de ses doigts maigres :

— Ainsi vous désirez voir frère William ?

Corbett déploya ses longues jambes.

— Mon père, pourquoi être inquiet ? Je suis l'émissaire de notre

souverain. Frère William n'a rien à craindre de moi.

Son interlocuteur déplaça quelques parchemins sur son bureau.

— Frère William obéit aux lois de la Couronne, à présent, insista Corbett. Il n'a plus rien à redouter.

— Ce n'est pas son avis.

Le prieur redressa brusquement la tête :

— Ces derniers mois, depuis le retour de Robin des Bois à Sherwood, frère William a constamment refusé de rencontrer qui que ce soit ou de recevoir des présents. Vous comprenez, Sir Hugh, frère William est l'un des plus célèbres membres de notre communauté. Ses exploits sont devenus légendaires.

— Mais il ne voit personne, à présent ?

— Personne !

— Pourquoi ?

— Je l'ignore.

Le prieur se mordit les lèvres.

— Nous vivons une époque agitée et dangereuse. Frère William devrait peut-être répondre lui-même à cette question.

Il les emmena dans le jardin, après leur avoir fait traverser le cloître et longer la petite église. Un jardinier à la carrure impressionnante, penché sur des plates-bandes de simples, leur jeta un regard noir avant de leur tourner le dos. Ils s'arrêtèrent ensuite devant une cellule isolée, construite en pierres, à la lisière d'un modeste verger. Leur guide frappa à l'huis.

— Qui est-ce ? demanda une voix aiguë.

Le prieur s'annonça. Corbett entendit un pas traînant et la clé que l'on tournait dans la serrure. Puis la porte s'ouvrit brutalement sur un homme de haute taille en robe de bure : un visage maigre et buriné, un long cou décharné, un regard vigilant et étonnamment vif. Le prieur Joachim fit les présentations à mi-voix avant de déclarer qu'il attendrait à l'extérieur. Frère William fit entrer Corbett et Ranulf dans sa cellule exiguë aux murs chaulés, dépouillée à l'extrême. Un grand crucifix dominait la pièce chichement meublée. Corbett remarqua que le franciscain prenait soin de verrouiller la porte avant de leur désigner un banc et d'aller s'installer sur sa paille, mince comme une pelure d'oignon.

— Je n'ai rien à vous offrir, dit-il, sa main tannée esquissant un geste d'excuse.

— Nous ne sommes pas venus trinquer !

Il toucha ses cheveux blancs en souriant et s'adressa à Ranulf avec un clin d'oeil :

— Savez-vous qu'autrefois j'avais des cheveux aussi roux que les vôtres, ce qui me valut le surnom d'Écarlate !

Son sourire s'éteignit, il fut sur le qui-vive.

— Vous êtes venus m’interroger ?

— Oui, mon frère. Et d’abord, pourquoi êtes-vous ici ?

— Pour expier mes péchés, prier Dieu et la Sainte Vierge et obtenir miséricorde pour les folies de ma jeunesse.

— Quelles folies, mon frère ?

Frère William fit une petite grimace en détournant le regard.

— Oh, celle d’avoir vécu sans entraves, comme une bête sauvage, murmura-t-il avec un brin de nostalgie, et d’avoir été un bandit de grand chemin, vivant au jour le jour, au gré de mes envies sans penser au lendemain. Dieu m’a châtié. Ma femme est morte et je vois la dextre du Seigneur se lever à nouveau. Quand je mourrai, continua-t-il comme pour lui-même, je ne serai pas enterré ici, mais près d’elle sous le vieil if du cimetière.

— Mais pourquoi vous cacher à présent ?

— Parce que, pour parler franc, j’ai terriblement peur. J’ai vécu avec Robin des Bois ; j’ai fui avec lui, j’ai combattu les soldats du roi à ses côtés, j’ai couru la gueuse et fait bombance. Et maintenant...

Il n’acheva pas sa phrase, garda les yeux rivés au sol, caressant son menton rasé. Corbett l’observait en silence.

— D’abord, reprit lentement frère William, nous avons guerroyé sous la bannière de Simon de Montfort, comte de Leicester, qui voulait que les seigneurs rendissent compte de leurs actions. Après la défaite d’Evesham, moi et les autres – Robin des Bois, Jean Petit, frère Tuck récemment ordonné prêtre, Allan-a-Dale – avons vécu, libres, dans la forêt. J’étais le plus âgé, je venais d’avoir trente ans, mais le sang bouillonnait dans mes veines. Nous avons attaqué les collecteurs d’impôts et les abbés un peu trop gras, car Robin avait l’esprit plein des idées de Montfort : Dieu avait créé Adam et Ève nus et égaux.

Le moine haussa ses épaules saillantes :

— Alors nous avons volé les riches pour donner aux pauvres.

Il leva la tête en souriant :

— Pas tout, naturellement. Nous en gardions pour nous, mais le reste, nous l’offrions. Cela nous mettait du baume au coeur, bien sûr, et en plus cela assurait notre protection, car nous graissions la patte aux forestiers et aux verdiers et ainsi, personne ne pipait mot.

Ses lèvres tremblèrent :

— Robin rencontra Lady Mary – ou Marion, comme l’appelaient les petites gens – et le temps passa. Puis le vieux roi mourut et Édouard vint dans le Nord, tel un Alexandre aux cheveux d’or, distribuant or et pardons comme des petits pains. Robin se rallia à lui, fit partie de la Maison du roi et participa à ses campagnes.

Le regard du moine se durcit.

— Moi aussi, j’acceptai l’amnistie, mais je ne me laissai point acheter. Je suis resté à Nottingham pendant que les autres portaient

ici ou là, et à la mort de ma femme, j'ai choisi le cloître.

— Alors de quoi avez-vous peur ?

Frère William s'approcha de la croisée et regarda à l'extérieur.

— Avez-vous jamais été en proie à des hantises, Sir Hugh ? Avez-vous jamais eu l'impression d'être poursuivi par des fantômes ? Des fantômes féroces vomis par l'Enfer ? C'est ce qui m'arrive maintenant.

Il se retourna.

— Oh, oui ! Robin des Bois est bien de retour à Sherwood. Petit Jean, apparemment, l'a rejoint et Lady Mary a peut-être quitté le prieuré de Kirklees.

— Pourquoi y est-elle entrée ? l'interrompit Ranulf avant que Corbett pût l'en empêcher.

— Dieu seul le sait ! répondit son interlocuteur. Robin et elle s'étaient sérieusement disputés. Elle estimait que se rallier au roi était une trahison envers maints des nôtres. Elle avait peut-être raison. Maintenant, je me cache dans ce cloître parce que je redoute un Robin qui tue comme par plaisir les anciens membres de sa bande.

— Vraiment ?

— Oui. Les nouvelles parviennent jusqu'ici parfois. Le fils de Much le Meunier a été retrouvé noyé dans une rivière, Hick le Moissonneur étranglé dans un champ. Qui sait ? ajouta-t-il doucement. Ce pourrait être le tour de Will l'Écarlate bientôt !

— En ce cas, dites-nous comment l'abattre ?

Le vieux moine se retourna, les yeux pleins de larmes.

— Je ne peux pas, chuchota-t-il, car ce Robin-ci m'est inconnu.

CHAPITRE V

Corbett et Ranulf repartirent du couvent peu après, pour regagner la Grand-Place de Nottingham. Le clerc marchait légèrement devant, décontenancé par ce qu'il venait d'apprendre. Pourquoi Robin était-il revenu ? Comment expliquer ce changement d'attitude ? Ils dépassèrent Pethick Lane, fréquentée, en temps normal, par nombre de prostituées, mais à présent barrée de lourdes poutres et de chaînes de fer, à cause de l'épidémie de peste.

Un convoi funèbre emportait vers St Mary trois victimes de la terrible maladie, les cercueils en bois d'orme vacillant sur les épaules des porteurs harassés par la chaleur. En tête de la procession, le prêtre de la paroisse, un cierge à la main, récitait la prière des morts, mais on l'entendait à peine à cause des bouffonneries d'un saltimbanque, qui, vêtu de noir de la tête aux pieds avec un vague squelette peint sur son accoutrement, précédait le cortège en dansant et en agitant frénétiquement une clochette.

Corbett et son serviteur arrivèrent au marché où l'on continuait d'acheter et de vendre en se souciant comme d'une guigne de la mort omniprésente. Le bruit était assourdissant. Des tas d'immondices, amoncelés entre les étals ou obstruant les larges rigoles entre les pavés, exhalaient leur puanteur sous la canicule. L'odeur était si suffocante que tous se bouchaient le nez en passant. Des apprentis s'égosillaient : «Drap de Lincoln ! », « OEufs frais ! »... Quelques curieux entouraient deux poissonnières qui roulaient dans la poussière en se tirant les cheveux et en s'arrachant les vêtements, comme de vrais piliers de taverne. L'altercation cessa instantanément à l'apparition de deux dizainiers qui conduisaient une charrette, à laquelle était lié un boulanger. Le malheureux trébuchait dans ses chausses rabattues sur ses chevilles et un garde couvert de sueur frappait de verges son ample postérieur. Un écriteau, brandi à contrecœur par ses apprentis, annonçait en lettres rouges hâtivement tracées qu'il avait farci ses tourtes de chair de rat. On procéda à l'application d'autres peines : deux mégères, bridées de fer, furent emmenées vers les eaux sales de la rivière pour y subir une sorte d'estrapade.

À un moment donné, le brouhaha des marchandages s'atténua :

les badauds s'étaient agglutinés autour du pilori pour voir essoriller cruellement deux truands qui hurlèrent sans discontinuer. À leur côté, un tanneur qui avait versé du pissat de cheval dans la bière de son rival fut condamné à rester assis au pilori, cul nu.

— Pourquoi regarder tout cela ? murmura Ranulf.

— Quand il y a des châtiments, la racaille sort de son trou, proféra Corbett à mi-voix.

Il ne se trompait pas : on vit apparaître la lie de Nottingham, les larrons, coupe-bourses, tire-laine, cambrioleurs, tueurs et filles de joie aux perruques tarabiscotées et aux museaux emplâtrés de fards. Ce beau monde ne perdait pas une miette du spectacle tout en guettant le chaland sans méfiance. La bouche molle, pris de boisson, les serviteurs d'un riche marchand, vêtus de livrées maculées, se frayèrent brutalement un passage dans la cohue en braillant des refrains. Un vendeur d'indulgences criait à tue-tête qu'il possédait une des pierres ayant servi à lapider saint Étienne, tandis qu'un harpiste bossu sortait des parchemins de son surcot en proclamant qu'il avait des chansons à vendre.

— Les truands se rassemblent ! avertit Ranulf.

— Essaie de repérer ceux qui portent des protège-poignets ou qui semblent avoir un oeil d'aigle.

— Vous croyez que les brigands de Sherwood oseraient s'aventurer jusqu'ici ?

— C'est possible. Rappelle-toi l'attaque contre le château.

Ranulf se targuait de pouvoir reconnaître un voleur même dans une rue bondée ; aussi observa-t-il attentivement la populace, mais personne ne répondait à la description de Corbett. Dès que les châtiments eurent pris fin, la foule se dispersa et revint aux étalages. Mais soudain s'éleva, derrière eux, une voix haute et claire :

— Je vous lance un défi à tous ! Moi, Rahere de Lincoln, maître devin et gardien des secrets au nord et au sud de la Trent, moi qui peux percer le plus profond des mystères, je vous lance un défi !

Corbett et Ranulf se retournèrent. Un jeune homme, portant une longue tunique fauve doublée de peau de rat sur une chemise rouge sang et des chausses vertes, s'était juché sur une barrique et jetait son défi à la cantonade. Sa chevelure blond-roux encadrait un visage ouvert au regard impertinent et au nez pointu. Sa voix portait loin, comme celle d'un prédicateur, et il répéta son défi en faisant tourner une pièce d'argent entre ses doigts. Cela amusa Ranulf. Il connaissait ce genre de saltimbanques : des artistes ambulants capables de résoudre n'importe quelle devinette et d'en poser d'autres qui forçaient les plus grands érudits à se triturer l'esprit *ad vitam aeternam*.

Puis Ranulf remarqua une jeune femme près de la barrique. Sa robe brune s'ornait de fine laine blanche au col et aux poignets. Son

capuchon dissimulait son visage, mais lorsqu'elle se découvrit tout à coup, Ranulf sentit son coeur bondir dans sa poitrine. Il en oublia sur-le-champ son chagrin d'amour pour Lady Mary Neville, tellement la dame était d'une beauté à couper le souffle. Elle avait un visage ovale à la transparence d'ivoire, un nez parfait au-dessus de lèvres charnues, une chevelure châtain enserrée dans un voile de lin et des yeux superbes, d'un bleu de glacier et ardents comme du feu. Sa robe, très ajustée, soulignait le contour d'une poitrine généreuse, ce qui n'échappa pas à Ranulf. Sa taille fine, que le jeune homme aurait pu entourer de ses mains, était ceinte d'une cordelette argentée et le bord de sa robe relevée découvrait des bottes de cuir rouge. Elle arrangea une mèche de cheveux en un geste qui évoquait la grâce fragile du papillon.

— Vous, Messire !

Ranulf s'arracha à sa contemplation pour faire face au maître devin :

— Posez-moi une devinette et j'y répondrai en moins de temps qu'il ne faut pour réciter trois Ave ! Sinon, cette pièce d'argent est à vous !

— Et si deux solutions sont possibles ? riposta Ranulf en donnant un vif coup de coude à Corbett.

— Si j'ai ne serait-ce qu'une réponse juste, je garde la pièce !

— « Qui a deux jambes, puis trois, puis finalement aucune ? » s'écria Ranulf, conscient que l'on s'attroupait autour de lui.

— Un homme, bien sûr ! répliqua immédiatement le maître devin. Nous naissons avec deux jambes, puis, dans notre vieil âge, quand nous nous appuyons sur un bâton, nous en avons trois et finalement aucune, sur notre lit de mort.

Ranulf reconnut de bonne grâce sa défaite.

— Dites-m'en une autre !

— « Je suis nef, ronde comme aigle,
Humide en mon milieu, teintée et belle,
J'abrite parfois, en moi... du sel », déclama Ranulf.

— Belle devinette, en vérité ! C'est l'oeil humain !

Ranulf opina, puis Rahere se fit plus sérieux.

— Je vous offre une chope de bière, Messire.

Il lança un regard méfiant à Corbett.

— À vous, mais pas à votre compagnon et sa mine à tâter vinaigre. Rahere, le maître devin de Lincoln, ne boit pas avec un homme qui ne se déride jamais !

Corbett, gêné, ne savait sur quel pied danser. Il tira son serviteur par la manche.

— Allez, viens ! murmura-t-il tandis que des devinettes fusaient autour d'eux. Rentrons au château.

Ils s'éloignèrent en jouant des coudes.

— Hé ! Messire le Rouquin !

Ranulf se retourna.

— N'oubliez pas, vociféra le maître devin, ma soeur Amisia et moi-même, nous vous devons une chope de bière. Retrouvons-nous au *Coq sur la Barrique* ! D'accord ?

Ranulf allait refuser lorsqu'il vit la jeune femme lui sourire. Il suivit son maître à contrecœur pour regagner Friary Lane. Ils étaient presque arrivés au pied de l'escarpement rocheux, dominé par la haute masse de la forteresse, quand Corbett s'arrêta.

— Il vaudrait mieux que tu y ailles.

— Où, mon maître ?

— Au *Coq sur la Barrique*. Ranulf, Ranulf, chuchota-t-il, narquois, il y a trois choses auxquelles tu n'as jamais pu résister : un gobelet de vin, une partie de dés et un joli minois.

Ranulf ne se le fit pas dire deux fois. Il dévala la ruelle sous le regard attentif de Corbett.

— Cela te fera du bien ! cria ce dernier, mais son serviteur était déjà hors de portée de voix et demandait à des passants la direction du *Coq sur la Barrique*.

Il finit par dénicher l'auberge en face du cimetière St Peter et s'y engouffra. Indifférent à l'odeur de renfermé, il ordonna au tavernier de le servir immédiatement et lui glissa un penny pour s'asseoir près de l'unique fenêtre. Puis il commanda de la godale dont il apprécia fraîcheur et piquant tout en essayant de maîtriser l'excitation qu'il sentait monter en lui. Ses paupières s'alourdissaient, et il était fourbu et énervé à cause de l'embuscade.

— Je déteste cette foutue forêt ! marmonna-t-il entre ses dents.

Adossé au mur, il observait un peaussier qui, assis en tailleur près de l'entrée, cousait méticuleusement des peaux de taupe. Ranulf ferma les yeux. Il pouvait se promener dans les ruelles obscures de Southwark sans broncher, mais cette étendue de verdure sinistre et les bruits furtifs du sous-bois lui faisaient froid dans le dos. Il repensa machinalement aux assassinats et à l'énigme du message codé : « Les trois rois vont à la tour des deux fous avec deux cavaliers. »

« Si seulement je pouvais le décrypter ! » soupira-t-il en lui-même.

Puis il songea au maître devin et une idée fort plaisante germa tout à coup dans son esprit. Il ouvrit les yeux.

— Je vois que vous n'avez pas oublié la chope promise !

Rahere s'installait en face de lui et Amisia, discrète, prenait place près de son frère.

— Quel pas de loup ! Je ne vous ai pas entendu approcher ! remarqua Ranulf en tendant la main au saltimbanque.

— Bien obligé, parfois ! Votre nom, Messire ?

— Ranulf-atte-Newgate, serviteur de Sir Hugh Corbett.

— Connais pas !

Amisia pouffsa soudain et une lueur de moquerie indulgente passa dans son regard. Ranulf osait à peine poser les yeux sur elle, tant sa beauté était éblouissante ! Rahere claqua des doigts.

— Deux chopes de ta meilleure bière, tavernier, et un verre de blanc frais et pas de la piquette !

L'aubergiste essuya sa face luisante de sueur et fit mille courbettes à Rahere comme si ce dernier était un noble seigneur.

— Vous semblez être dans ses bonnes grâces ! remarqua Ranulf.

— Et pour cause ! Nous louons ses meilleures chambres et il nous les fait payer à prix d'or.

— Cela rapporte tellement de résoudre des énigmes ?

Rahere eut un geste vague et Ranulf s'avisait soudain qu'il avait les yeux vairons, l'un vert, l'autre brun, louchant légèrement, ce qui lui conférait un air assez inquiétant.

— Tout homme aime le mystère, les énigmes, les devinettes.

Le tavernier revint avec la godale et le vin.

— Dites-moi, reprit Rahere en tapotant le genou de Ranulf, qui vous a appris la devinette de l'oeil ?

— Ma mère.

Rahere se détendit et se mit à boire à petites gorgées.

— Tu ne l'avais jamais entendue auparavant, hein, Amisia ?

— Non, mon frère.

Elle avait une douce voix mélodieuse et Ranulf la dévora des yeux lorsqu'elle sirota délicatement son vin. Tout en elle n'était que finesse et séduction. Cela lui rappelait une belle statue d'ivoire qu'il avait aperçue, un jour, dans les appartements du roi. Et ces prunelles... Il n'avait jamais vu tant de flamme mêlée au bleuté de la glace. Il détourna la tête et se ressaisit.

— Avez-vous d'autres énigmes ? demanda Rahere. Voyez-vous, Ranulf, nous offrons toujours une chope de bière à celui qui nous propose de nouvelles devinettes. Et la dernière fois remonte à trois ans. J'emporterai la vôtre dans le Nord, car nous espérons passer la Saint-Michel au palais épiscopal d'Anthony de Bec, évêque de Durham.

— J'ai bien une énigme, avança Ranulf avec hésitation, une phrase mystérieuse...

Rahere entourait sa chope de ses mains et se pencha vers lui, yeux brillants d'impatience :

— Allez-y !

— C'est une phrase, en fait, qui dissimule un secret.

Ranulf ferma les yeux :

— « Les trois rois vont à la tour des deux fous avec deux

cavaliers. »

Rahere fit la grimace :

— Par l'Enfer ! Est-ce là tout ?

— Tout ce que je sais.

— Qui l'a inventé ?

— Je l'ignore ! mentit Ranulf. Mais si vous pouviez résoudre ce mystère ou seulement donner une indication...

Il desserra son aumônière et mit deux pièces sur la table.

— ... Alors, cet argent serait à vous !

Le maître devin lui tendit la main :

— Marché conclu !

Ranulf la lui serra avec chaleur, reprit les pièces et beugla au tavernier d'apporter encore à boire. Confortablement installé et content de lui, il s'efforçait de cacher sa joie : si Rahere les aidait, Ranulf gagnerait gros ; dans le cas contraire, il tirerait également son épingle du jeu car il aurait une bonne excuse pour échapper à son vieux Maître Longue Figure et courtoiser la ravissante Amisia.

Le lendemain, Corbett se leva dès potron-minet et regarda avec suspicion son serviteur endormi. Ranulf était revenu la veille, légèrement éméché, et avait parcouru les couloirs de la forteresse en titubant et en braillant les couplets les plus salaces que Corbett eût jamais entendus. Celui-ci avait eu toutes les peines du monde à l'arracher à une partie de dés qu'il disputait avec des gardes bourrus dont la méfiance grandissait proportionnellement à sa chance au jeu. Il gisait à présent sur sa couche, à moitié déshabillé, cuvant au moins cinq pintes de bière avec force ronflements. Corbett s'habilla, puis sortit de la pièce sur la pointe des pieds et descendit à la grand-salle pour y déjeuner.

Branwood, Naylor, Roteboeuf, frère Thomas et le mire Maigret étaient déjà là. Le shérif adjoint tirait une mine longue d'une aune en avalant des bouchées de pain qu'il arrosait de bière. Le salut que lança Corbett se heurta à des grommellements et des regards noirs : de toute évidence, le guet-apens de la veille avait laissé un souvenir cuisant. Le clerc prit place sur le banc, à côté de Maigret, et se coupa des tranches dans une miche juste sortie du four. Il avait repris du poil de la bête et se mit à réfléchir sur l'attaque dirigée contre le château.

— Étrange ! laissa-t-il échapper tout haut.

— Quoi ? demanda Naylor d'un ton hargneux.

Ses yeux porcins étaient rougis par la fatigue.

— Ces brigands, hier, auraient pu nous massacrer jusqu'au dernier, et pourtant nous avons sauvé notre peau. C'est presque comme si...

— Comme s'ils nous envoyaient un avertissement ? acheva Roteboeuf.

— Oui !

Corbett mordit dans son pain. « Il y a anguille sous roche, songea-t-il. On a l'impression de regarder dans de l'eau trouble et d'y voir scintiller quelque joyau. »

Il s'adressa à Branwood :

— Sir Peter, désirez-vous que le roi vous confirme comme shérif ?

— Sir Hugh, répondit calmement Branwood, c'est sa prérogative. C'est lui qui m'a nommé shérif adjoint.

Il eut un sourire amer :

— Peut-être exigera-t-il que j'hérite du poste de ce pauvre Vechey.

Corbett approuva avec tact et allait lui répondre lorsque Maigret toussa pour s'éclaircir la gorge.

— Sir Hugh, j'ai réfléchi à vos questions sur la mort de Sir Eustace.

Son regard acéré se posait tour à tour sur chacun des convives comme pour les défier de soulever une quelconque objection.

— Le poison utilisé peut avoir été de la belladone, ou une concoction fabriquée à partir de champignons vénéneux, tels ceux qui poussent sous les chênes et les ormes et qui sont particulièrement dangereux, surtout quand on les ramasse par une nuit de pleine lune.

— La mort serait-elle instantanée ?

— Si le poison était assez fort, oui !

— Sir Peter ! Sir Peter !

Les conversations s'éteignirent : un jeune soldat, âgé tout au plus de seize printemps, était entré en courant dans la grand-salle, les cheveux en bataille, les yeux écarquillés d'horreur.

— Qu'y a-t-il, mon garçon ?

— Je viens de les voir ! Les deux hommes qui ont disparu dans la forêt hier.

Sa voix se brisa :

— On les a pendus !

Branwood bondit de son siège. Ses invités l'imitèrent. Il ordonna à Roteboeuf et à Maigret de rester dans la forteresse et aux autres de le suivre.

Ils se ruèrent dans la cour où des palefreniers sellaient déjà leurs chevaux. La malédiction à la bouche, le shérif cria au jeune soldat de prendre n'importe quelle haridelle et de leur montrer le chemin : le soleil ne s'était pas encore levé, mais des traînées pourpres incendiaient le gris bleuté du ciel. Une fois la porte du château franchie à bride abattue, ils dévalèrent le sentier tortueux et firent irruption dans la ville encore endormie. Branwood galopait comme un possédé et Corbett avait peine à se maintenir à sa hauteur. Le clerc eut le temps, pourtant, de remarquer avec un amusement cynique que le

frère Thomas était meilleur cavalier que Naylor qui glissait constamment de sa selle.

« Je me demande quand reviendra Maltote », pensa-t-il soudain en passant en trombe devant le *Pèlerin de Jérusalem* pour gagner Friary Lane. Mais il cessa vite de se poser des questions, occupé qu'il était à éviter eaux sales, enseignes de taverniers et pancartes dorées de pelletiers, drapiers et autres orfèvres. Par chance, il n'y avait guère de monde dans les rues. Les rares passants s'aplatirent contre les murs pour laisser passer leur petite troupe dans un bruit de tonnerre. Les apprentis qui préparaient les étals pour la journée virent ou entendirent les cavaliers. Ils se précipitèrent dans les échoppes et en refermèrent violemment la porte. Deux hommes chargés de ramasser les ordures bloquaient le chemin avec leur charrette à moitié pleine. Branwood dut les contraindre, du plat de l'épée, à dégager la voie.

On leur ouvrit rapidement les portes de la ville. Précédés du shérif, ils traversèrent des champs humides de rosée et suivirent la même sente que la veille, celle qui se dirigeait, droit comme une flèche, vers la lisière sombre et hostile de la forêt. Corbett eut l'estomac noué par la peur. « Ce n'est pas possible, protesta-t-il *in petto*, nous n'allons pas recommencer ! »

— Sir Peter, s'écria-t-il, à quoi tout cela rime-t-il ?

Branwood ne l'entendit pas, mais piqua des deux.

Corbett, les dents serrées, ne se laissa pas distancer. Tout à coup, le shérif tira sauvagement sur ses rênes et fit halte, leur intimant l'ordre d'en faire autant.

— Eh bien, par où faut-il aller ? beugla-t-il au soldat qui semblait avoir les os rompus par la chevauchée.

Le jeune homme contempla la forêt en clignant des yeux. Il fit virevolter sa monture et longea la lisière au galop, suivi du reste de la compagnie. Il s'arrêta brusquement et tendit un doigt crasseux et potelé.

— Je ne m'étais pas trompé, haleta-t-il. Je les avais bien vus en revenant de chez ma mère, au village.

Corbett scruta les alentours. Il ne vit rien tout d'abord, mais Branwood s'approcha de lui et lui agrippa le poignet.

— Là-bas ! proféra-t-il d'une voix rauque. Cet arbre, cet orme gigantesque !

Corbett suivit la direction de son regard. La tache blanche et floue qu'il avait distinguée vaguement se précisa : deux pendus, leur peau blafarde et souillée comme le ventre d'un brochet mort, se balançaient à une maîtresse branche. Frère Thomas avança, imité par Branwood et Corbett, tandis que le jeune soldat se penchait par-dessus l'encolure de son cheval pour rendre tripes et boyaux. Les cadavres, nus à l'exception d'un linge autour des reins, avaient un aspect grotesque :

yeux vitreux, regard vide et fixe, visage marbré de coups, ils se mordaient la langue qui dépassait des lèvres tuméfiées.

— Deux des hommes portés disparus hier, murmura Branwood.

Les chevaux, affolés par l'odeur de la mort, se mirent à hennir et à s'agiter nerveusement. Corbett, écoeuré, détourna la tête tandis que le shérif hurlait à Naylor de couper les cordes et de faire venir du château une charrette pour transporter les corps.

— Rentrons ! décida-t-il ensuite, la mine sombre.

— Pas moi ! lança frère Thomas. Je dois me rendre à mon église. M'accompagnez-vous, Sir Hugh ?

Corbett s'empessa d'accepter. Branwood n'avait rien d'un joyeux luron en temps normal, mais là, il ressemblait à un condamné à mort. Frère Thomas récita une prière à mi-voix et fit un signe de croix vers les suppliciés avant de se diriger vers sa modeste église paroissiale, Corbett à ses côtés. Elle se trouvait à environ deux miles à l'ouest de Nottingham, sur la route de Newark, et autour d'elle se blottissaient les maisons en pierre et en bois des paysans entourées de leurs minuscules potagers.

— La plupart sont des vilains , déclara fièrement frère Thomas, ou presque. Ils ont leur propre lopin de terre et ne doivent que deux journées de corvée sur le domaine seigneurial.

Corbett s'en félicita. Le franciscain semblait très aimé des villageois : il fut fêté à l'entrée du bourg par une horde de gamins dépenaillés, aux côtes saillantes, qui l'entourèrent en bondissant comme des diabolins et l'accablèrent de questions. Ils ne cessaient de le héler de leurs voix de crécelle, de jacasser et de montrer le clerc du doigt. Leurs parents, le visage hâlé et maculé de boue, revenaient des champs pour assister à la messe et déjeuner, avant de repartir travailler. Eux aussi accueillirent chaleureusement leur prêtre qui les salua avec affabilité. De fait, lorsqu'ils arrivèrent à l'église, une petite procession s'était formée derrière le franciscain. Corbett et lui mirent pied à terre devant le cimetière et deux jeunes garçons emmenèrent leurs chevaux pendant qu'ils entraient dans l'église. Sombre, sentant l'humidité, elle était dépourvue de colonnes et de vitraux. Sur le sol en terre battue se dressait l'autel, simple dalle de pierre. Corbett s'agenouilla avec les paysans devant la clôture en bois grossier tandis que frère Thomas revêtait ses habits liturgiques dans la sacristie. Puis le prêtre célébra la messe la plus rapide qu'eût jamais entendue Corbett, non pas parce qu'il avalait les mots, mais parce qu'il les prononçait extrêmement vite. Il parcourut ainsi l'Épître et l'Évangile avant de célébrer l'Offertoire et l'Eucharistie et de donner hâtivement la bénédiction finale à ses fidèles.

— Voilà une messe promptement expédiée, mon frère ! fit remarquer Corbett en le regardant enlever sa chasuble dans la

sacristie.

Frère Thomas sourit avec malice.

— C'est la foi qui compte, pas un rituel trop compliqué.

Il désigna la porte :

— Mes paroissiens ont des champs à cultiver, des récoltes à moissonner, du bétail à soigner, des enfants à nourrir. S'ils ne travaillent pas, ils meurent de faim. Et qu'arrive-t-il alors, d'après vous ?

— Robin des Bois accourt les aider ?

Un large sourire éclaira la face replète du franciscain.

— Bien trouvé ! murmura-t-il.

— Vous approuvez ce brigand ? s'étonna Corbett.

Frère Thomas replia méticuleusement ses vêtements liturgiques et les rangea dans un coffre dont il verrouilla le couvercle.

— Je n'ai pas dit cela, répliqua-t-il en se redressant. Mais les gens d'ici sont pauvres. Une fille se marie à douze ans. À seize ans, elle a déjà eu quatre enfants, dont trois sont morts. Son mari et elle m'apportent les petits cadavres dans un pauvre linceul pour que je les enterre dans le cimetière. Je récite une prière, essuie les larmes de leurs yeux et maudis silencieusement leur malheur.

« Ces villageois sont le sel de la terre. Ils se lèvent avant l'aube et se couchent à la nuit tombée. Ils labourent dans les frimas de l'automne, laissant leur nourrisson sous un buisson, avec un chiffon humide à sucer, en espérant qu'il n'attrapera pas froid dans le morceau de cuir dont ils l'ont enveloppé. Le peu qu'ils gagnent est pris par les collecteurs d'impôts. Ils emplissent leur grange, mais les fourriers de la Couronne passent par là. Les seigneurs ne leur laissent aucun répit. En cas de guerre, leurs maisons sont incendiées et eux fauchés comme l'herbe.

Frère Thomas passa ses gros pouces dans la cordelette d'un blanc terne de son habit.

— Si le roi veut des soldats, poursuivit-il, leurs fils s'en vont par les sentiers, tout farauds, l'air résonnant de leurs chansons et de leurs billevesées.

Il leva vivement ses yeux noirs où Corbett vit briller des larmes.

— Puis tombe la nouvelle d'une grande victoire ou d'une grande défaite, accompagnée de la liste des tués. Les femmes viennent dans l'église – les épouses, les mères, les soeurs – et elles se prosternent dans la poussière, tandis que moi, ajouta-t-il amèrement, me réfugie dans la sacristie, comme un capon, et écoute leurs sanglots.

Il soupira :

— Les blessés rentrent au village au bout d'un an, l'un a perdu une jambe, l'autre est mutilé à jamais. Et tout cela, pourquoi ?

— Est-ce pour me raconter cela que vous m'avez fait venir ici,

mon frère ?

— Oui, Messire l'émissaire du roi ! Quand vous retournerez à Westminster, décrivez au roi ce que vous avez vu. Robin des Bois est chéri par tous ces gens.

— Je le sais, admit Corbett. Mes parents vivaient de la terre, comme les vôtres, mon frère, et comme vous, j'ai trouvé le moyen d'y échapper.

Il s'approcha du moine :

— Mais il y a autre chose, n'est-ce pas ? C'est ici, et non au château, que vous exercez votre ministère. Vous êtes de tout coeur avec ces paysans. Je parierais que Robin des Bois, ce brigand, ce fameux hors-la-loi s'est mis en rapport avec vous. Ai-je raison ?

Frère Thomas lui tourna le dos, comme s'il était trop absorbé à ranger les burettes dans un coffret à ferrures.

— Je vous ai posé une question, mon frère !

Le franciscain pivota, une lueur de défi dans le regard.

— Si Robin entrait dans mon église, je n'enverrais pas chercher le shérif, mais...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Mais quoi ?

— Bon !

Le prêtre s'adossa au mur et serra ses mains potelées sur son ventre bedonnant.

— C'est vrai, je vous ai amené ici pour que vous rapportiez votre témoignage à notre souverain. Mais j'ai l'impression, en outre, qu'il se trame quelque chose.

Il se lava rapidement les doigts dans un bassin de toilette et les essuya soigneusement sur un linge.

— Autrefois, lorsque Robin courait avec sa bande, il ne s'attaquait jamais aux villageois et il leur donnait souvent une partie du butin.

— Et aujourd'hui ?

— Oh, les paysans n'ont toujours rien à craindre de lui, et il leur distribue argent et or, mais c'est pour acheter leur silence.

Le franciscain se dirigea vers la porte :

— Il est temps de repartir.

Corbett ne bougea pas :

— Mon frère, je vous ai posé une question à laquelle vous n'avez pas répondu.

Son interlocuteur lui fit face :

— Je sais, Sir Hugh. En effet, j'ai rencontré ce brigand, poursuivit-il d'une voix lasse. Il est venu ici, un soir, tard. Il a remonté la nef d'un pas nonchalant, orgueilleux comme un paon. Moi, j'étais agenouillé à la clôture de l'autel. Je me suis retourné et il était devant moi, tout vêtu de vert, le capuchon rabattu et les traits dissimulés sous

un masque de tissu noir.

— Que voulait-il ?

— Il m’a prié de l’aider, de lui faire passer des renseignements sur ce que je voyais au village et à Nottingham : qui se déplaçait ? Pour aller où ? Quels transports d’argent effectuait-on ? Accepterais-je de fournir à ses hommes le soutien de la religion ?

— Et qu’avez-vous répondu ?

— Que je préférerais être pendu d’abord !

— Pourtant vous affirmez le comprendre.

— Non, Sir Hugh. Ce que je comprends, c’est la pauvreté de mes paroissiens.

Le prêtre haussa ses épaules grassouillettes :

— C’était avant les assassinats au château et les meurtres des collecteurs d’impôts. Je ne sais pas... cet homme ne m’a pas plu, un point c’est tout. Son arrogance, sa froideur, la façon dont il s’appuyait sur son arc. J’ai senti une certaine méchanceté en lui, une volonté de faire le mal.

— Quelle fut sa réaction ?

— Il est reparti, tout simplement, en riant par-dessus son épaule. Il a disparu dans la nuit.

— Avez-vous averti le shérif ?

— Sir Eustace ou Sir Peter ? Pas question !

— Je vous remercie, mon frère. Allez-vous rentrer au château ?

— Oui, tout à l’heure. Ne m’attendez pas ! Corbett revint dans l’église, prit de l’eau bénite et se signa, puis brûla un cierge devant la statue en bois grossièrement taillée de la Sainte Vierge. Les yeux clos, il pria pour Maeve et leur petite Aliénor, sans se douter que, dans l’ombre, au fond de l’église, une silhouette l’observait, le cœur rempli de haine.

CHAPITRE VI

Perdu dans ses pensées, Corbett laissa son cheval aller l'amble jusqu'à Nottingham. La lassitude le gagnait. Il n'était qu'un étranger peu habitué à chasser le Mal qui se terrait dans l'obscurité de la forêt. Il ne pouvait s'empêcher de songer également à la mission urgente qui l'attendait à Londres : le roi devait fulminer en exigeant que le message fût décrypté immédiatement.

Il serra les rênes plus fort et, paupières mi-closes, écouta le bourdonnement des abeilles sur les talus herbeux et le gazouillis énervé des petits passereaux que dominait le chant doux-amer et lancinant de la grive.

« Concentre-toi ! se sermonna-t-il. L'assassinat de Sir Eustace Vechey est la clé de l'affaire. » Il se souvint des paroles du mire à propos des potions empoisonnées.

— Et si la solution était là ? s'exclama-t-il tout haut en ouvrant les yeux.

Il observa des papillons blancs qui voletaient dans la brise du matin comme des anges miniatures, leurs ailes miroitant sous la lumière. Bien décidé à vérifier l'hypothèse entrevue, il lança sa monture au galop et arriva à Nottingham.

Lorsqu'il pénétra dans la cour de la forteresse, on déposait les corps des soldats sur des tables pour procéder à leur toilette mortuaire. Non loin, des femmes agenouillées se répandaient en lamentations. Sur ces entrefaites, Naylor, aidé par des gardes suant et jurant, apporta deux cercueils en pin contenant les restes de Sir Eustace et de son serviteur Lecroix. Corbett parcourut la cour du regard. Aucune trace de Branwood. Il se demanda où était Ranulf. Il aperçut Maigret assis sur un banc, près du donjon, réchauffant son long visage au soleil matinal, un gobelet de claret à la main, une gamelle de pain trempé dans du lait sur les genoux.

— Cela ne vous fait ni chaud ni froid, semble-t-il, lança Corbett en se dirigeant nonchalamment vers le médecin.

Celui-ci ouvrit les yeux et jeta un coup d'oeil aux dépouilles : on était en train de procéder à la mise en bière, après la toilette mortuaire.

— Au milieu de la vie, nous marchons dans l'ombre de la mort,

Sir Hugh. En outre, que peut faire un médecin pour les morts ? Serez-vous sur les remparts ce soir ? s'enquit-il brusquement.

— Pourquoi ? s'étonna Corbett, s'asseyant près de lui.

— Parce que aujourd'hui nous sommes le 13. Depuis quelque temps, tous les 13 du mois, à minuit, l'heure du sabbat, trois flèches enflammées sont tirées dans l'enceinte du château.

— Comment cela ?

— Je croyais que Branwood vous l'avait expliqué. Le 13 du mois, à minuit, trois flèches enflammées illuminent la nuit. Personne, poursuivit Maigret avec un geste las, personne ne sait qui les lance ni pourquoi.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ?

— Oh, six mois au moins !

Le regard du médecin se durcit. Il scruta le visage sombre et fermé du clerc et remarqua les gouttelettes de sueur sur son front.

— Que voulez-vous vraiment, Corbett ? Vous êtes quelqu'un de taciturne et pourtant vous êtes venu me parler.

Corbett lui sourit. « Il me faut être plus circonspect », songea-t-il. Maigret lui était apparu, au premier abord, comme le médecin typique, prétentieux et imbu de lui-même, mais en fait le personnage ne manquait ni de finesse d'esprit ni de perspicacité. « Pourrait-il être l'assassin ? » se demanda le clerc.

— Avant que vous me posiez la question, murmura Maigret, je précise que je n'ai rien à voir dans cette affaire. Je suis veuf et j'exerce mon métier au château et dans la ville. Je vais à la messe tous les dimanches et fais don de trois livres de cire par mois à l'église de ma paroisse afin qu'après ma mort soient célébrées, pour mon âme, dix mille messes chantées. Je connais les propriétés des différents remèdes, mais ne possède aucun poison. Vous êtes libre de fouiller mes quartiers ou ma maison.

— Je vous remercie de votre franchise, Messire, et n'irai pas par quatre chemins, moi non plus. Si je désirais tuer quelqu'un, où devrais-je m'adresser à Nottingham ?

Maigret eut l'air surpris et plissa les paupières.

— Vous êtes malin comme un renard, Corbett. Trop malin pour votre bien. Je n'y avais pas pensé. Mais c'est pourtant logique.

Il se pencha pour poser le reste de pain par terre pour les chiens.

— La réponse est simple. Si je voulais me procurer du poison ou s'il fallait aider une jeune fille à se débarrasser de l'enfant qu'elle porte, alors j'irais chez cette vieille sorcière de Hecate. Elle tient boutique dans une bâtisse à deux étages dans Mandrick Alley, derrière St Peter, près de Bridesmith Gate. C'est facile à trouver : juste en face de la taverne *Au Cochon en Gloire* où, si vous êtes prêt à payer rubis sur l'ongle, vous pouvez acheter tout ce qui vous fait plaisir.

Corbett se leva.

— Vous y allez de ce pas ?

— Oui ! Si vous voyez Ranulf, mon serviteur...

— Cela m'étonnerait. Il est parti, il y a au moins une heure, rasé de près, les cheveux frisés et parfaitement peignés, aussi élégant que Maître Chanteclerc au milieu de ses poules !

Corbett fronça les sourcils. Il aurait deux mots à dire au jeune homme, mais cela attendrait. Il ordonna à un palefrenier bougon de seller à nouveau son cheval. Puis il repartit vers la ville, après avoir bu une gorgée d'eau, puisée à la louche dans une des barriques, près des cuisines. Sur la place du marché, il demanda à un gamin au visage barbouillé et aux cheveux hirsutes de le conduire au *Cochon en Gloire*. L'enfant accepta avec un large sourire qui dévoila quelques dents déjà noires. Corbett lui offrit une piécette, mais dut rapidement doubler la somme pour l'empêcher de clamer haut et fort que le clerc morose qu'il guidait voulait aller au *Cochon en Gloire* pour y « rompre une lance ». Corbett était presque convaincu que le drôle comprenait parfaitement le sens de l'expression, mais il préféra ne pas s'en assurer.

Le quartier derrière St Peter était aussi sinistre et repoussant que le dédale des ruelles de Southwark. De vastes demeures à poutres apparentes qui avaient connu des jours meilleurs se serraient les unes contre les autres, empêchant le soleil d'atteindre les venelles encombrées d'immondices. Toutes sortes de truands infestaient ce labyrinthe. Certains vinrent dévisager Corbett sous le nez, mais reculèrent vite à la vue de son épée et de son poignard. Quant au garnement, il se révéla aussi bon protecteur que guide assuré. Ils arrivèrent à Mandrick Alley, où les colombages se rejoignaient presque au-dessus de leurs têtes. Des colporteurs et artisans vendaient des colifichets, des pigeons ou des peaux de lapin sur de pauvres étales. Le *Cochon en Gloire*, sis au milieu de la rue, arborait une enseigne d'un bleu et or criard qui se balançait à une large poutre dépassant du toit. Une foule de bons à rien se pressait devant l'entrée. Des ribaudes, pitoyablement vêtues et coiffées de perruques rousses, échangeaient des plaisanteries avec deux soldats de la garnison.

Corbett paya son dû au gamin en lui promettant d'autres piécettes s'il lui gardait son cheval. Puis il frappa à la porte de la sorcière avant de s'apercevoir que les fenêtres des étages étaient fermées et que la petite niche au-dessus de la porte luisait de crasse et regorgeait de mouches mortes. Il tambourina derechef, jurant à voix basse, car ses coups commençaient à attirer l'attention des clients du *Cochon en Gloire*.

— Vous cherchez Hecate ? lui demanda d'une voix de fausset une fille aux dents trop écartées.

Elle tenait sa perruque aux couleurs voyantes d'une main et de l'autre grattait son crâne chauve.

Corbett lui fit face, en rejetant sa cape sur l'épaule pour montrer qu'il était armé.

— Oui, je veux voir Hecate.

Il lui lança une pièce qu'elle attrapa de sa main crasseuse.

Certains des clients la bousculèrent.

— Vous ne la trouverez pas ici ! cria quelqu'un.

Corbett s'adossa à la porte. La foule commençait à avancer lentement vers lui. Même son jeune guide qui tenait la bride de sa monture paraissait effrayé. Le clerc dégaina son épée rapidement, regrettant que Ranulf ne fût pas à ses côtés.

— Je m'appelle Sir Hugh Corbett ! lança-t-il. Émissaire spécial du roi.

Il aperçut les soldats qui se faisaient tout petits à l'arrière de la populace.

— Et vous, mes gaillards, vous appartenez à la garnison du château. Venez ici !

Les autres reculèrent. Les deux gardes, l'air penaud, fendirent la foule et fixèrent Corbett sans grand enthousiasme.

— Suis-je bien qui j'ai dit ?

Les deux hommes inclinèrent la tête.

— Alors vous êtes sous mes ordres. Prenez un banc dans cette taverne et enfoncez cette porte... Vous êtes sourds ?

Il fit un pas en avant. Les deux soldats entrèrent en vitesse dans l'auberge et réapparurent, portant un banc grossièrement taillé. Le tavernier aux cheveux gras sortit pour protester. Mais Corbett le somma de se taire et dispersa les badauds en jetant une poignée de pièces sur les pavés boueux. Leur animosité à son égard fondit comme neige au soleil. Il s'écarta un peu. Le banc fit office de bélier et bientôt la porte céda avec force craquements et sauta de ses gonds de cuir.

— N'entrez pas ! commanda le clerc.

Il pénétra dans un couloir mal éclairé et humide. La première porte à droite donnait sur l'échoppe : l'odeur qui y régnait le prit à la gorge et ce qu'il y vit lui arracha un juron. Ce n'était guère qu'une pièce, apparemment bien rangée, où les étagères croulaient sous les pots de toute taille, les sachets et les boîtes fermées à clé. Mais Hecate s'occupait également d'empailler les animaux, extrayant les viscères et bourrant les dépouilles d'herbes médicinales pour les transformer en effigies momifiées. Un renard au pelage roux, par terre, levait sur lui des yeux vitreux. Un lapin, les oreilles couchées, était tapi, à jamais immobile. L'odeur pestilentielle provenait du cadavre d'un écureuil qui gisait sur la table. Ses entrailles sortaient par l'incision pratiquée dans son ventre et une nuée de grosses mouches noires bourdonnaient

tout autour.

Corbett quitta l'échoppe et revint dans le couloir. Il ouvrit la porte étroite d'une chambre et resta pantois devant le luxe qui se déployait sous ses yeux. On aurait dit la chambre d'une dame de la noblesse. D'épaisses tapisseries aux teintes variées pendaient aux murs chaulés et des chenets polis luisaient dans la petite cheminée sculptée. Le sol était recouvert de tapis en laine, des candélabres d'argent ornaient la table de bois sombre et un buffet entrebâillé renfermait de l'argenterie et des coupes de métal précieux. Les fenêtres étaient garnies de verre teinté et la pièce embaumait comme une prairie sous le soleil d'été. Corbett aperçut deux verres à fine tige sur la table, puis, sur un dernier regard, il se dirigea vers la cuisine exigüe, située à l'arrière de la maison. C'était là que l'odeur de putréfaction était la plus forte. Il se boucha le nez. La cuisine, d'une propreté immaculée, était parfaitement en ordre – son épouse Maeve n'aurait pu mieux faire – et pourtant il y régnait une puanteur abominable.

— Seigneur Dieu ! souffla-t-il.

Il ouvrit un buffet et ne put retenir un juron lorsqu'en jaillit le cadavre d'une femme dont les bras fendirent l'air comme si, même morte, elle voulait le rosser. Il recula et contempla l'empaillageuse étendue sur le sol, ses cheveux gris acier épars sous elle. Il ne vit aucune trace de violence, ni de sang. Il s'accroupit et retourna le corps. Il mordit un coin de sa cape pour ne pas crier : le visage de la vieille aux traits taillés à la serpe était devenu gris et tout gonflé. Ses yeux saillaient des orbites et sa langue pendait. Elle s'était débattue jusqu'à son dernier souffle contre la corde d'arc qui lui enserrait étroitement le cou. Corbett bondit sur ses pieds et regagna Mandrick Alley à grands pas, aspirant de longues goulées d'air, un air si pur par comparaison avec celui qu'il venait de respirer !

— Quelque chose ne va pas ? marmonna l'un des soldats en remarquant la pâleur du clerc.

— Oui ! murmura-t-il. Hecate est morte.

Le garde désigna du menton la taverne où, à en juger par le tintamarre, les gens dépensaient la manne distribuée par Corbett.

— Ils disaient qu'elle était partie. Elle avait une chaumière près de Southwell.

— Pour être partie, elle est partie ! Et elle n'est pas près de revenir ! jeta Corbett d'un ton acerbe. Toi, surveille cette maison ! Et toi, ordonna-t-il à l'autre garde, va au château et répète ceci à Sir Peter Branwood : « Hecate était une sorcière. Elle est morte et à présent ses biens appartiennent à la Couronne. »

Après le départ du soldat, il paya le gamin, reprit son cheval et repartit à travers l'enchevêtrement des ruelles en s'enquérant de l'emplacement du *Coq sur la Barrique*.

Il trouva Ranulf dans le petit jardin, sous une tonnelle fleurie, faisant la cour à la belle jeune femme que Corbett avait aperçue au marché. Ranulf se leva, l'air embarrassé, et fit les présentations. Corbett posa ses lèvres sur la main douce et fraîche que lui tendit la demoiselle. Puis il la dévisagea attentivement.

« Elle est ravissante », songea-t-il. Un seul regard à Ranulf lui apprit que son serviteur était tombé sous le charme. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de contempler la donzelle avec des yeux de merlan frit. Corbett ne savait s'il fallait en rire ou en pleurer. « Si l'on m'avait donné une pièce d'or à chaque fois que tu es tombé amoureux, Ranulf, je serais l'homme le plus riche du royaume », ironisa-t-il *in petto*.

— Sir Hugh ?

Corbett se tourna aimablement vers la jeune femme.

— Demoiselle Amisia, veuillez me pardonner ! J'avais l'esprit ailleurs. Je crains que Maître Ranulf et moi-même n'ayons une tâche urgente qui nous attende.

— Je comprends. Un clerc de la Chancellerie doit avoir tellement de travail !

Ranulf lança un coup d'oeil d'avertissement à Corbett.

— En effet, répondit celui-ci d'une voix suave. Maître Ranulf est l'un des clercs qui jouissent le plus de la confiance de notre souverain. S'il oeuvre avec acharnement, il va, sans aucun doute, avoir de l'avancement.

Un sourire contraint aux lèvres, Ranulf chuchota :

— En ce cas, mon maître, je vais d'abord finir mon vin.

— Comme tu veux, pourvu que tu vides ton verre sur-le-champ ! murmura Corbett entre ses dents. Demoiselle Amisia, où est votre frère, Rahere ?

— Il conte des histoires sur la place du marché, Sir Hugh. Il y est fort habile, remarqua-t-elle avec fierté. Maître Ranulf m'a promis qu'il userait de son influence auprès du roi pour nous obtenir l'autorisation de présenter un spectacle à la cour, à la Noël.

Corbett étouffa un ricanement :

— Demoiselle Amisia, c'est justement une affaire de ce genre qui requiert notre présence ailleurs.

Sur ce il salua la saltimbanque, saisit Ranulf par la manche et l'entraîna sans ménagement hors de la taverne.

— Vous n'étiez pas obligé d'agir ainsi, Messire !

— Si ! J'ai besoin de toi.

Ranulf allait expliquer qu'il ne recherchait pas la compagnie de Rahere et d'Amisia dans le seul but de passer le temps, mais il vit l'expression farouche de son « Maître Longue Figure » et jugea que prudence était mère de sûreté. Corbett lui raconta tout : les soldats

pendus, sa conversation avec frère Thomas, les flèches enflammées et la découverte du cadavre d'Hecate. Ranulf siffla entre ses dents.

— Donc notre franciscain, qui a un pied dans chaque camp, nourrit certaines doutes et la mort d'Hecate prouve que c'est chez elle que l'assassin de Vechey s'est procuré le poison. Quoi d'autre ?

— Je ne sais pas, bougonna Corbett. Ce qui m'intrigue, c'est le changement d'attitude de Robin. C'est un criminel, à présent, un hors-la-loi qui se soucie comme d'une guigne ou presque du petit peuple. Et puis il y a ces trois flèches tirées à minuit le 13 de chaque mois.

— Où allons-nous maintenant ?

— Avant de te retrouver au *Coq sur la Barrique*, j'ai demandé au tavernier quelle était l'auberge la plus prospère sur les routes partant de Nottingham. Il m'a cité le *Sanglier Bleu* sur le chemin de Newark. Nous sommes passés devant en allant vers le nord.

— Quel rapport avec Robin des Bois ?

— Tu connais Elias Lamprey ?

— Le morveux chargé des archives à la Cour du Banc du roi ⁽¹⁸⁾ ?

— Lui-même. Je doute qu'il approuverait ta description, Ranulf. Quoi qu'il en soit, la loi, le travail des émissaires de la Couronne et des juges de paix ainsi que le problème du brigandage sont le pain quotidien de ce cher Elias. Plus d'une fois, j'ai failli m'assoupir à ses récits, dans les tavernes de Cheapside, ajouta malicieusement Corbett. Toujours est-il qu'il tenait pour parole d'Évangile l'alliance funeste entre hors-la-loi et tavernes, ces établissements étant à la fois source de renseignements et lieux de prédilection où dépenser l'argent mal acquis.

Ils s'arrêtèrent à l'angle d'une rue : des hommes chargés de tuer les porcs errants s'étaient saisis d'une truie qui vagabondait, au mépris des édits municipaux. Ils la renversèrent et la saignèrent. Les montures de Corbett et de Ranulf hennirent, surprises par l'odeur du sang. Ranulf invectiva les gaillards en les sommant de dégager le passage, mais les autres répliquèrent par des gestes obscènes et traînèrent la carcasse vers une charrette. Ranulf cracha et regarda Corbett.

— Vous disiez, mon maître ?

— Oui, deux faits m'intriguent à propos du *Sanglier Bleu*. D'abord, c'est là que Willoughby s'est arrêté juste après avoir quitté Nottingham. Ensuite, cette taverne semble prospérer alors que les temps sont durs. A mon avis, elle mérite une petite visite.

Ils quittèrent la ville et longèrent les remparts jusqu'à la route de Newark, au sud. Ranulf se détendit un peu car toute une foule se pressait sur le chemin : des paysans dans leur charrette, deux prêtres poussant un léger chariot contenant leurs pauvres biens, des pèlerins se rendant à Cantorbéry et des familles de vilains cherchant à louer leurs bras. Après avoir chevauché un quart d'heure, Corbett et Ranulf

pénétrèrent dans la cour fermée du *Sanglier Bleu*. L'auberge grouillait de monde. Voyageurs et paysans des champs voisins y venaient étancher leur soif de quelques bonnes chopines. Des villageois, assis sur les pavés de la cour et adossés aux communs, se réchauffaient au soleil, tandis que leurs enfants, vêtus de haillons et nu-pieds, jouaient à chat perché sur un grand tas de fumier. Près de la porte, des paysannes en robe de futaine, leur chevelure abondante retenue par des coiffes d'un blanc douteux, entouraient un vendeur de reliques. C'était un petit homme râblé, à la face de dogue et à la voix de basse, qui portait au cou un plateau accroché par une cordelette. Il exhibait fièrement des doigts, des orteils et autres ossements tombant en poussière ainsi que des lambeaux de tissu ou de vêtements de saints dont Corbett n'avait jamais entendu parler.

A l'intérieur de la vaste taverne, la compagnie se voulait un peu plus choisie : des pèlerins, des étudiants allant d'université en université et quelques marchands s'étaient attablés devant des pichets en étain et déjeunaient de bière et de pains mollets trempés dans de la soupe de poisson. Le tavernier jaugea Corbett au premier coup d'oeil et accourut, l'air affairé. C'était un grand flandrin chauve dont les traits grossiers se tordaient en un sourire fielleux et dont le regard trahissait rouerie et arrogance. Le genre de grippe-sou, pensa Ranulf, qui reniflait les bénéfices à cent lieues à la ronde. Corbett passa commande ; Ranulf détaillait la taverne, notant la jonchée propre, l'épaisse couche de chaux sur les murs, les énormes tonneaux de lèvequin de godale, de malvoisie dans un coin et les chopes et gobelets du plus bel étain sur les étagères en bois poli.

— Belle auberge que vous avez là, maître... ?

— Robert Fletcher, pour vous servir, Messire.

Il salua Ranulf d'une courbette comme si le jeune homme avait été un empereur ou le Grand Khan.

— Mais j'ai mieux à offrir à leurs seigneuries que cette modeste salle.

Il les conduisit dans un étroit couloir et les fit entrer dans une chambre élégamment meublée où tables et tabourets entouraient un lit garni d'oreillers et de draps de lin immaculés.

— C'est ici que j'emmène mes invités de marque, souligna le bonhomme.

« Je vois, se dit Ranulf en lorgnant le lit. N'importe quel jeune seigneur accompagné d'une catin. »

— Et que désirez-vous, Messires ? demanda l'aubergiste.

— J'ai déjà commandé du vin coupé d'eau, répondit Corbett. Avec du pain et du fromage.

— Tout à votre service, Messire ! Ma propre fille va venir s'occuper de vous.

Il ressortit avec force courbettes et raclements de pied. Corbett et Ranulf échangèrent des sourires entendus. Peu après, une blonde élancée, au visage et aux yeux d'ange capricieux, leur apporta de quoi se restaurer. Ranulf s'empessa de l'aider, lui glissant compliment sur compliment dans le creux de l'oreille. Elle arrondit ses yeux bleus, feignant une innocence que démentaient ses manières effrontées et ses rires impudiques.

— Nous avons entendu parler de vous, déclara-t-elle en se reculant et en s'essuyant les mains sur un corselet bien rempli. Frère Thomas dit que vous posez des tas de questions.

— Et toi, tu fais trop ton impertinente !

Un vieil homme était entré en claudiquant. Son visage ridé semblait s'effacer devant un nez énorme. Ses petits yeux étaient chassieux, et un pansement, taché de sang coagulé, recouvrait l'emplacement de son oreille droite. Il donna une tape malicieuse sur le postérieur de la donzelle.

— Allez, Isolda ! Ne joue pas à la Dame de Sherwood avec ces seigneurs, dit-il en saluant Corbett et Ranulf.

— Silence, grand-père !

Sa bouche eut un pli amer.

— Tu devrais avoir honte. Je n'ai même pas le droit de me rendre seule à Nottingham, et encore moins dans la forêt !

Elle lança un regard furtif à Corbett, mais ce dernier semblait ne s'intéresser qu'à son verre. Le vieillard avait commis une erreur et mis les pieds dans le plat. C'était la première fausse note que surprenait Corbett depuis son arrivée à Nottingham. Le vieillard repartit en boitant aussi vite qu'il le put tandis que la jeune fille s'enfuyait dans la grand-salle.

— Ils se sont trahis ! déclara Ranulf à mi-voix. Vous devriez peut-être l'arrêter, elle ?

Corbett écarta cette idée.

— La plupart des paysans et des taverniers autour de Sherwood doivent en savoir long sur Robin des Bois. Comme le répétait Elias, aucun hors-la-loi digne de ce nom ne peut voyager, ni même se déplacer, sans la complicité des aubergistes ou, le cas échéant, celle de leurs filles. Mais c'est le gros poisson qui m'intéresse, pas le menu fretin.

Ranulf allait soulever quelques objections lorsque des cris et des appels retentirent dans la cour. Les clients se turent un moment avant de s'exclamer de plus belle. Ranulf et Corbett sortirent de la chambre et jouèrent des coudes pour voir un groupe de gardes à cheval arborant les couleurs azur et argent du shérif. Ils avaient ôté leurs lourds casques à cause de la canicule. Corbett reconnut Naylor qui, à cor et à cri, réclamait à boire de l'eau, de la bière, n'importe quoi pour

son gosier en feu. Néanmoins, tous les regards convergeaient vers deux hommes vêtus d'oripeaux délavés et déchirés. Accroupis, le visage et les cheveux recouverts d'une épaisse poussière grise, ils suppliaient d'une voix haletante qu'on les délivre des cordes cruelles attachant solidement leurs poignets aux pommeaux des selles des soldats. Corbett s'avança à grands pas.

— Que se passe-t-il, Naylor ?

Le visage du sergent s'éclaira d'un large sourire à la vue du clerc.

— Deux hors-la-loi ! beugla-t-il triomphalement. Je les ai pris sur le fait avec arc et carquois, à l'orée de la forêt.

— Une capture inespérée, ironisa Ranulf. Ils se sont rendus bien gentiment ?

Le sergent le foudroya du regard :

— Que non ! éructa-t-il. Ils sont tombés dans un piège.

Du pouce, il désigna l'un de ses gardes :

— Lui s'est fait passer pour un voyageur. Ces deux misérables l'ont arrêté sur la grand-route, arcs bandés. Le reste fut simple. Ils étaient si occupés à le dépouiller que nous leur sommes tombés dessus avant qu'ils s'en aperçoivent.

Il se retourna et cracha vers les prisonniers :

— Des hommes de la bande de Robin des Bois ! railla-t-il.

L'un des captifs voulut nier. Mais Naylor tira d'un coup sec sur la corde et le malheureux alla heurter de la tête les pavés tranchants.

Isolda accourut, un pichet de godale écumante dans chaque main. Naylor vida les deux bruyamment, se souciant peu que la bière lui dégouline sur le menton et inonde sa broigne. On alla chercher d'autres cruchons pour ses compagnons et on abreuva les chevaux. Sur l'ordre de Corbett, Ranulf apporta des chopes de bière aux deux larrons qui lapèrent la boisson goulûment, comme des chiens battant du flanc. Naylor les observa, la mine renfrognée, puis remit son casque et claqua des doigts. Le détachement quitta l'auberge, les prisonniers fermant la marche, trébuchant et blasphémant.

— Nous ferions mieux de les suivre, chuchota Corbett. Je veux assister à leur interrogatoire.

Ils remontèrent en selle et regagnèrent le château à la suite de Naylor. Le sergent n'eut pas le triomphe modeste : il ne cessa de s'arrêter tout au long du trajet – dans les ruelles, sur la place du marché, sur le chemin menant à la forteresse – pour proclamer haut et fort qu'il avait capturé deux fripons qui se balanceraient au bout d'une corde avant la fin du jour.

La garnison les attendait dans la cour. Sir Peter Branwood était tout sourires. Roteboeuf et Maigret, à ses côtés, s'efforçaient d'apercevoir les deux voleurs, à présent couverts de poussière et de sang.

— Dieu vous bénisse, Naylor ! s'écria Branwood en applaudissant. Il aida le sergent à mettre pied à terre, tout en réclamant du vin.

— Et vous, Sir Hugh, vous pouvez annoncer à notre souverain que nous remportons quelques victoires contre ces fripouilles ! Ainsi que contre les empoisonneurs, ajouta-t-il en baissant la voix. Croyez-moi ! La ville a tout à gagner à la mort de Hecate !

— Dommage ! rétorqua Corbett en lançant les rênes de sa monture à un palefrenier et en ôtant ses gants de cuir.

— Pourquoi ?

— Je pense que l'assassin de Sir Eustace a réduit Hecate au silence pour l'empêcher de parler.

— Qu'importe ! répliqua durement Branwood. C'est ce Robin qui est responsable de la mort de Sir Eustace. La sorcière est morte et je vais avoir un peu plus d'argent à envoyer à l'Échiquier.

Il s'empara d'un gobelet apporté par un serviteur, but une gorgée et le passa à un Naylor radieux.

Puis il se dirigea vers les prisonniers qui, affalés dans la fange et les immondices, évoquaient deux tas de haillons. Il les tira cruellement par les cheveux et leur cracha au visage. Ensuite il se releva et toisa, d'un air courroucé, les serviteurs du château – palefreniers, garçons d'écurie, tourne-broches, filles de cuisine – qui se rassemblaient dans la cour.

— Aujourd'hui, claironna-t-il, son visage au teint mat rougissant sous l'émotion, nous avons capturé deux brigands !

Il adressa un sourire grimaçant à Corbett.

— Ils seront jugés en toute justice, selon nos lois coutumières. Et ensuite...

Il eut un geste explicite, ce qui fit ricaner un valet.

Puis il tourna les talons et remonta quatre à quatre dans le donjon. On remit brutalement les captifs debout. Puis on trancha leurs liens et on les poussa sans ménagement dans l'escalier, flanqués d'une escorte. Lorsque Corbett et Ranulf pénétrèrent dans la salle, le procès allait s'ouvrir. Roteboeuf, assis sur un tabouret, les épaules recroquevillées, tenait son écritoire sur les genoux. Branwood siégeait sur une cathèdre et ses yeux flambaient d'une joie mauvaise. Derrière lui, on apercevait Naylor et le mire. Les voleurs tremblaient de peur devant le shérif comme des chiens battus. Quant à Corbett, il demeura dans l'ombre, témoin forcé de cette parodie de procès, sommaire et violente.

Naylor fit le récit de l'arrestation et en décrivit chaque fait et geste. Corbett l'écoutait distraitement, concentrant plutôt son attention sur les hors-la-loi. Leur accoutrement, avant leur capture déjà, était bon à jeter aux orties : des hardes cousues ensemble. Quant à leurs armes que Naylor sortit d'un sac de cuir et laissa tomber par

terre, elles s'avérèrent tout aussi pitoyables : vieux arcs au bois fendu, épées et poignards de mauvaise qualité au tranchant et à la pointe émoussés. Bien que hâlés par le soleil et le vent, ils étaient émaciés et ne faisaient guère figure de brigands s'engraissant des meilleurs morceaux des chasses gardées du roi.

— Vous avez certainement des renseignements à nous donner sur le dénommé Robin des Bois, n'est-ce pas ? hurla Branwood.

Les malheureux nièrent d'un signe de tête.

— Nous n'avions pas de terre à nous, expliqua l'un d'eux. Nous crevions de faim.

Il humecta ses lèvres fendillées.

— Alors nous sommes partis vivre dans la forêt de Sherwood. Nous ne savons rien du hors-la-loi.

Naylor soupira. Se frottant la joue, il descendit de l'estrade et s'avança vers les prisonniers qui se tassèrent sur eux-mêmes. Il se dressa devant eux, jambes écartées.

— Messire le shérif, déclara-t-il d'un ton neutre, vous a posé une question. Ne racontez pas de balivernes, mais dites la vérité.

— Ce ne sont pas des mensonges, avança l'un des captifs, fixant le sergent entre ses paupières tuméfiées et à moitié fermées. C'est la pure...

Il n'acheva pas, le poing de Naylor s'était abattu sur ses lèvres. Puis le sergent se retourna vers le shérif :

— Messire, un petit séjour dans nos geôles pourrait leur délier la langue ?

Branwood donna son assentiment :

— Enfermez-les.

On les emmena brutalement. Naylor sortit à leur suite. Branwood se leva et rejoignit Corbett.

— Nous avons fait du bon travail, Sir Hugh, hein ?

Le clerc scruta le fin visage sombre et lut, dans les yeux vifs, une cruauté implacable. « C'est de l'obsession, pensa-t-il, de la haine pure et simple envers Robin des Bois. »

— La torture, Sir Peter, est interdite.

— Ce sont des bandits, pris sur le fait. Ils sont jugés *ut legatum*, en dehors de la procédure normale.

— Oh ! Je crois aussi que ce sont des hors-la-loi, mais ils n'ont rien à voir avec Robin des Bois.

Corbett fut surpris de la vitesse avec laquelle la colère remplaça l'éclair de triomphe dans le regard de son interlocuteur.

— Que voulez-vous dire ? bafouilla le shérif. Quelles preuves avancez-vous ?

— Aucune, à proprement parler, répondit lentement Corbett en observant un des chats de la forteresse qui bondissait sur la grande

table et enfouissait son museau dans le gobelet de Branwood. Aucune preuve, juste une impression.

Il ajouta, l'air songeur :

— Ces benêts ont agi seuls. Ils se sont quasiment laissé prendre par Naylor.

— Ils font partie de la bande de Robin.

Branwood sourit méchamment :

— Je vous le prouverai !

Et il sortit en coup de vent. Corbett fit une grimace et tira Ranulf par la manche :

— Observons la suite des événements !

CHAPITRE VII

Ils suivirent Branwood dans les soubassements du donjon. Une rangée de cachots, plongés dans la pénombre, s'ouvraient sur des couloirs tellement sales que leurs bottes furent toutes crottées. La puanteur était insoutenable. Les portes de chêne, de chaque côté, étaient surmontées de judas d'où les fixaient des regards fous.

Après maints détours, ils parvinrent à une vaste salle, noire comme un four, malgré les torches murales et les énormes braseros rougeoyants, remplis de charbon de bois. Naylor et d'autres gardes, torse nu, luisaient déjà de sueur. Les prisonniers se tenaient adossés au mur du fond.

Des cordes, passées dans des anneaux fixés à la paroi, entouraient leurs poignets et leurs chevilles. À l'entrée de Corbett, l'un des bourreaux, à moitié nu, grogna un ordre. Ses compères tirèrent vigoureusement sur les cordes et les captifs hurlèrent en sentant leurs bras prêts à se disloquer. Les gardes se dirigèrent vers les braseros et saisirent des charbons ardents dans leurs tenailles. Puis ils revinrent pesamment vers leurs victimes et appliquèrent les charbons sur leur ventre, leur poitrine et leurs aisselles. Les malheureux se tordirent de douleur et leurs corps tressautèrent contre le mur jusqu'à ce qu'ils perdent connaissance.

Ranulf jura entre ses dents. Corbett eut envie de vomir. Branwood, quant à lui, fit demi-tour et sortit, pendant que Naylor réclamait des seaux d'eau qu'il lança à la figure des suppliciés. Ceux-ci revinrent à eux et la séance de torture recommença. Les bourreaux reprirent leurs sinistres allées et venues, le bruit de leurs pas traînants parfois couvert par Naylor qui s'approchait des prisonniers, et, la bouche près de leurs tempes dégoulinantes de sueur, les pressait de questions.

— Arrêtez ! cria Corbett.

Naylor fit volte-face.

— Je vous ordonne de cesser ! répéta Corbett d'une voix tranchante, écoeuré par l'éclair de plaisir qu'il lut dans les yeux du gaillard.

— Je ne reçois mes instructions que du shérif !

— Vous ferez ce que je vous dirai de faire, par la male mort !

rugit Corbett. Je représente le roi dans cette affaire.

— Tu as entendu ce qu'on te dit, l'ami, ajouta Ranulf, doucereux, en dégainant son poignard. Soit tu t'exécutes, soit tu es passible de haute trahison.

Naylor s'apprêtait à riposter, mais Ranulf s'avança d'un pas. Le sergent se ravisa et lança un ordre : on détacha les prisonniers qui s'effondrèrent sur le sol comme des poupées de chiffons.

— Qu'ils soient enfermés au cachot ! commanda Corbett. L'un des moins sales de cette porcherie ! Et qu'on m'apporte une gourde de vin, deux gobelets et un seau d'eau froide !

Naylor répéta ses ordres avant de sortir en hâte.

— Tu vas voir ! murmura Corbett.

Ils n'eurent guère à attendre : des pas furieux résonnèrent dans le couloir et Branwood entra en coup de vent.

— Que faites-vous, Sir Hugh ? Ces hommes doivent subir la question et être pendus après avoir reçu l'absolution des mains de frère Thomas !

— Sir Peter, fit remarquer Corbett avec tact, vous êtes le shérif adjoint de la Couronne, mais moi j'en suis l'émissaire. Il y a plus d'une façon de prendre le lièvre au collet. Naylor a essayé la sienne et s'il continue, ces malheureux vont bientôt mourir. Moi, je vais les renvoyer au cachot où je leur ferai subir un sévère interrogatoire. Quand j'en aurai fini avec eux, s'ils débitent encore des mensonges, vous pourrez les pendre haut et court. Peu m'importe ! Mais s'ils disent la vérité, je les relâcherai.

Branwood se détendit.

— Comme vous voulez ! murmura-t-il.

Corbett revint dans la cour respirer un peu d'air frais. Il remarqua l'agitation de Ranulf :

— Quelle mouche te pique, mon garçon ? Ta bien-aimée te manque-t-elle à ce point-là ?

Ranulf, yeux baissés, se dandina d'un pied sur l'autre :

— Il veut vous rencontrer.

— Qui ?

— Rahere, le maître devin.

— Ranulf, que lui as-tu promis ?

— Rien, Messire. C'est simplement que...

— Qu'il aimerait assister à la cérémonie de présentation de la Couronne qui aura lieu à Noël ?

— Oui.

Corbett se détourna :

— Pour l'amour du Ciel, Ranulf ! Nous avons d'autres chats à fouetter. Dis-lui que je le verrai bientôt. Pour partager un pichet de bon vin. Mais en attendant...

Ranulf savait quand prendre la poudre d'escampette. Aussi son maître avait-il à peine fini de parler que le jeune homme se précipitait dans sa chambre pour s'oindre le visage d'huiles odoriférantes et rechercher un flacon de parfum qu'il avait acheté à une courtisane réputée de Londres avec l'intention de le revendre.

— C'est un mélange de lait d'ânesse, de balsamine et d'un parfum rare, avait prétendu la catin. Je l'ai eu d'une Égyptienne qui m'a juré que Cléopâtre elle-même s'en enduisait le corps.

Ranulf fouilla dans son capharnaüm jusqu'à ce qu'il le trouve, surexcité à la pensée de voir la belle Amisia en mettre quelques gouttes entre ses seins fermes et généreux.

Tandis que Ranulf se pomponnait, Corbett redescendait aux cachots. Naylor, la mine hostile, le conduisit à la cellule où les deux prisonniers, pieds et poings liés, restaient prostrés côte à côte sur une paillasse crasseuse recouverte d'une couverture élimée. Corbett se fit apporter un tabouret et ordonna à Naylor de les laisser seuls. Il poussa le seau d'eau près des malheureux. Ils avaient recouvré leurs esprits, mais souffraient atrocement et gémissaient à chaque mouvement. Corbett les aspergea d'un peu d'eau. Puis il remplit de vin deux gobelets d'étain et les mit de force dans leurs mains contusionnées et avides.

— Buvez ! Cela endormira la douleur !

Ils vidèrent leurs gobelets. Corbett leur reversa du vin.

— Vous allez être pendus, reprit-il d'une voix douce. Même si vous survivez à la torture, Branwood vous passera la corde au cou, accrochera le bout et vous enverra vous balancer par-dessus les remparts. Voulez-vous crever comme des chiens galeux ?

Il leur montra sa bague frappée des armoiries de la Couronne.

— Je m'appelle Sir Hugh Corbett et suis le garde du Sceau privé de notre souverain. J'ai droit de vie et de mort sur vous. Si vous dites la vérité, je vous gracierai et ferai relâcher, mais si vous mentez, vous périrez avant le coucher du soleil.

Il remplit à nouveau leurs gobelets tandis que les deux hommes échangeaient des regards embarrassés.

— Bien. Appartenez-vous à la bande de Robin des Bois ?

Ils firent signe que oui.

— Où se trouve votre repaire ?

L'un d'eux passa la langue sur ses lèvres ensanglantées :

— En fait, d'un côté on est bien des hommes de Robin des Bois, mais d'un autre, non.

— Comment cela ?

— Si vous vous enfoncez dans la forêt, Messire, Sherwood est une vraie ville : il y a les vilains, les charbonniers, les porchers, les braconniers, ceux qui respectent la loi et les autres. Nous, on a d'abord

été braconniers, vivant seuls, dormant dans des grottes et des clairières.

— Alors vous ne faisiez pas partie d'une bande ?

Son compagnon s'esclaffa à moitié et but une longue rasade.

— Oh, Seigneur ! Je connais les ballades, moi aussi. Croyez-moi : les hors-la-loi qui formeraient toute une troupe seraient vite anéantis. Leurs feux de camp se verraient jusqu'à Nottingham ! Non ! Robin des Bois se tient généralement près des essarts et des chênaies d'Edmundstowe. C'est là que l'on nous convoquait, quelquefois.

— Comment ?

— Par des messages ou des appels de cor. Ou encore par des mots cloués aux troncs de certains chênes.

— Et alors ?

— On se réunissait dans une clairière. Puis Robin et Petit Jean arrivaient.

— Décrivez-les.

— Ils sont vêtus de marron et de vert, pour se confondre avec les arbres, et des masques leur couvrent la moitié du visage.

— Qui les accompagne ?

— D'autres membres de la bande.

— Une femme ?

— Oui, Maîtresse Marion !

Le prisonnier renifla :

— Elle n'a pas froid aux yeux, la garce, et elle a de gros seins ! Robin, Petit Jean et elle agissent comme s'ils ne faisaient qu'un. C'est eux qui donnent les ordres.

Il se tut brusquement. Corbett songea à la dévergondée du *Sanglier Bleu*, mais décida de ne pas révéler ce qu'il savait.

— Avez-vous participé à l'embuscade tendue aux collecteurs d'impôts ?

Une grande agitation s'empara des deux hommes.

— Vous y étiez, n'est-ce pas ?

— On n'a massacré personne, nous autres, Messire, mais Robin des Bois ne fait pas de quartier. Les gens de l'escorte ont été pendus à cause de ce qu'ils avaient vu et Willoughby a été laissé en vie en guise d'avertissement.

— Et le butin ?

— On n'a pas eu grand-chose, Messire : quelques pièces ! Chacun recevait selon la part prise à l'attaque. Nym et moi, ajouta-t-il en désignant son compagnon d'un signe de tête, on est, comme qui dirait, des nouveaux dans la bande. Alors on n'a eu que quelques sous ! Et puis tout le monde s'est dispersé en attendant le guet-apens suivant.

— Comment avez-vous été capturés ce matin ?

— On crevait de faim, Messire. Le gibier se méfie et devient plus

difficile à attraper. Robin n'est pas sorti de sa tanière et la forêt grouille de soldats. On n'ose pas aller dans les villages à cause des récompenses offertes pour notre capture.

— Est-ce là tout ? s'enquit Corbett en se levant.

— On vous a dit toute la vérité, soutint Nym d'une voix éraillée. Robin des Bois est quelqu'un de mystérieux. Un vrai feu follet. Il y en a qui disent que les elfes et les lutins sont ses conseillers et qu'il sait parler aux arbres.

Nym eut un geste d'impuissance.

— Messire, on n'est que du menu fretin, nous autres, et on vous a raconté tout ce qu'on savait.

Corbett les rassura d'un signe de tête avant d'ouvrir la porte et d'appeler Naylor.

— Donnez-leur des vêtements, une miche de pain et une gourde de vin.

Il fouilla dans son escarcelle et en sortit deux pièces :

— Qu'ils soient relâchés sans aucune brutalité !

Il s'éloigna à grandes enjambées avant que Naylor pût protester ou les prisonniers finir leur pitoyable litanie de remerciements. Il retourna dans la cour. Branwood n'y était pas. Corbett le trouva dans la grand-salle, attablé devant un échiquier dont les cases blanches et noires disparaissaient sous des piles de pièces.

— Je prépare les comptes du trimestre, murmura-t-il sans daigner lever la tête. Les prisonniers vous ont révélé quelque chose d'intéressant ?

Corbett lui résuma l'interrogatoire. Branwood opina du chef.

— Nous les relâcherons sans brutalité, déclara-t-il avant de se pencher en arrière en faisant tinter les pièces dans sa main, les yeux rivés sur Roteboeuf qui, assis au bord de la table, inscrivait méticuleusement des chiffres.

— Combien de temps leur donnez-vous à vivre, Roteboeuf ? lui demanda ironiquement Branwood.

Le scribe se redressa et haussa les épaules.

— Qu'insinuez-vous ? se récria Corbett, outré.

— J'insinue, Messire l'émissaire du roi à Nottingham, enchaîna Branwood sans chercher à dissimuler son hostilité, que ces deux canailles passeront de vie à trépas avant la fin de la semaine. Ils ont été capturés, puis libérés. À votre avis, que vont en penser leurs compagnons ? Qu'ils ont parlé en échange de leur remise en liberté, bien sûr ! Ce sont des hommes morts !

— Cela, nous n'en sommes pas responsables, affirma Corbett. Qu'avez-vous l'intention de faire à présent, Sir Peter ?

Branwood le fixa, un sourire faux barrant son visage sévère.

— Nous allons patienter jusqu'à l'arrivée de Sir Guy de Gisborne

et voir s'il peut faire mieux que nous. Vous attendez toujours le retour de votre messager ?

Corbett acquiesça.

— Alors je vais poursuivre mes calculs et Roteboeuf ses comptes. Quant à vous, vous allez continuer à tourner en rond pendant que votre serviteur, s'il faut en croire les on-dit, passe le plus clair de son temps à entrer et à sortir en douce du château.

— Il y a une chose que je veux absolument faire, répliqua Corbett.

— Ah ?

— Oui, Sir Peter. Nous sommes aujourd'hui le 13 juin.

Branwood plissa les paupières et Roteboeuf releva brusquement la tête.

— Vous voulez parler des flèches enflammées ?

Branwood eut un geste évasif.

— Dieu seul sait ce qu'elles signifient. Une plaisanterie, probablement. Vous joindrez-vous à nous pour souper ?

Le clerc accepta et retourna à sa chambre. Il se sentait nerveux : tantôt il faisait les cent pas et regardait par la fenêtre, tantôt il se jetait sur son lit et fixait les poutres au-dessus de sa tête.

— Le 13 juin ! Si je ne décrypte pas ce maudit message bientôt, s'exclama-t-il, le roi exigera que je rentre à Londres et ce sera à d'autres de pourchasser ce feu follet de Sherwood.

Il se redressa et tira sur un fil lâche de la couverture en se demandant quand reviendrait Maltote.

— Les trois rois, murmura-t-il, vont à la tour des deux fous avec deux cavaliers.

Qui donc avait concocté cette énigme ? Amaury de Craon, Nogaret ou le roi Philippe lui-même ? Quel pouvait en être le sens ? Était-ce le nom de villes flamandes ? Les troupes françaises allaient-elles franchir la frontière et frapper certains points vitaux comme l'avait fait Édouard en Écosse ? Corbett sentit le cœur lui manquer. La plupart des codes utilisés par la Chancellerie française finissaient toujours par être décryptés, grâce à la longueur des messages, tout simplement. Plus les messages codés étaient consistants, plus il était facile de les déchiffrer.

Mais cette courte phrase ? Ses pensées se tournèrent vers un autre sujet : la chambre où Vechey avait trouvé la mort. Comment pouvait-on empoisonner un homme dans une pièce fermée à clé et gardée par deux soldats, sans compter un serviteur à l'intérieur ? Et pourquoi ne décelait-on nulle trace de ce poison ?

— Tu devrais user de logique, mon pauvre Corbett, se morigéna-t-il à haute voix.

Il songea à la missive qu'il avait récemment reçue du chancelier d'Oxford l'invitant à discourir à l'université sur la logique d'Aristote et

ses conséquences sur l'étude du quadrivium. Corbett sourit. Que de taquineries de la part de Maeve ! Comment s'en tirait-elle dans leur manoir de Leighton ? Pouvait-elle vérifier le travail de leurs régisseurs ? Les récoltes s'annonçaient bonnes, mais il se méfiait comme de la peste des marchands de grain de Cornhill. Il faudrait absolument qu'il assistât à la vente des produits de l'année. La pensée que l'on pût essayer de rouler Maeve l'amusa fort : elle était femme à rendre coup pour coup ! Puis ses paupières s'alourdirent. Il sommeilla un peu jusqu'à ce que l'entrée en fanfare de Ranulf le réveille en sursaut.

— Pour l'amour de Dieu, mon garçon, que se passe-t-il ? dit-il d'une voix rogue. Une autre attaque ?

— Non, Messire, répondit Ranulf, l'esprit tout revigoré et échauffé par sa conversation avec Rahere. Mais j'ai une idée pour le message codé.

— Laquelle ?

— Est-ce que cela pourrait être un poème ou un chant ?

Corbett fronça les sourcils :

— À quoi penses-tu ?

— Une idée en l'air, mentit Ranulf. Une chanson française, peut-être, ou un poème flamand.

Corbett, l'air dubitatif, murmura :

— C'est une hypothèse à envisager. Mais pour l'instant, parons au plus pressé !

Et il décrivit son entrevue avec les prisonniers. Ranulf l'écouta attentivement en dissimulant sa déception devant le manque d'enthousiasme de son maître pour sa suggestion.

— Ils vous ont probablement dit la vérité, conclut-il. C'est la même chose pour la racaille de Southwark. Ces rats écument les rues en solitaires, mais lorsqu'un chef de la Grande Truanderie prépare une action d'envergure, telle l'attaque d'une maison de marchand ou celle d'un convoi mal escorté, alors ils agissent de concert.

— Le problème, reprit Corbett, c'est de savoir à quoi s'emploient Robin et sa bande entre deux méfaits. Où se terre-t-il ? Où va-t-il ? Est-il bien protégé ?

Il revint à la table pour trier des documents. Il prit, ensuite, une plume qu'il aiguisa et trempa dans son encrier en corne, puis il se mit à résumer ses conclusions.

« D'abord, le roi accorde une amnistie à Robin des Bois en 1297, il y a cinq ans. » Corbett parcourut du doigt le récapitulatif établi par un clerc de Westminster. « Ensuite, le 27 novembre 1301, alors que Robin sert dans l'armée royale en Écosse, il reçoit une lettre de la Chancellerie, le libérant du service armé et lui procurant, à lui et à ses deux compagnons, un sauf-conduit pour rejoindre le sud du pays. Le

même jour, les clercs de Westminster envoient une missive à Sir Eustace Vechey, l'informant que Robin revient à Nottingham, qu'il bénéficie d'une amnistie royale et qu'à ce titre il doit être laissé en paix et autorisé à tirer des revenus de ses terres de Locksley. »

— Bon !

Corbett croisa le regard de Ranulf.

— Notre ami a dû revenir à Nottingham vers la mi-décembre, et de toute évidence, il n'a pas regagné Locksley, mais la forêt de Sherwood où il a repris sa vie de hors-la-loi. D'abord, il s'est contenté de braconner et de dévaliser des voyageurs isolés, mais dès le printemps dernier, il organise des attaques contre des marchands et des convois, atteignant au summum avec le guet-apens sanglant dont sont victimes Willoughby et son escorte.

Corbett se gratta le menton :

— Il a gardé les mêmes compagnons : un colosse – Petit Jean d'après Willoughby – et une femme, Lady Mary, plus connue sous le nom de Marion. Il est, apparemment, vêtu exactement comme avant, de brun et de vert, avec un capuchon et un masque qui lui dissimule la moitié du visage. Néanmoins je constate deux différences : premièrement, selon frère William, il a sur la conscience la mort de certains membres de la bande ; deuxièmement, il vole les riches, mais il ne semble pas qu'il distribue, pour autant, son butin aux pauvres.

Corbett leva les yeux :

— Ai-je oublié un détail, Ranulf ?

— Non ! La seule chose inexplicable est son changement d'attitude. Il est devenu plus impitoyable, cruel même.

— Hum !

Corbett rongea le bout de sa plume.

— ... L'âge, peut-être, un plus grand cynisme, la fin de ses illusions sur le roi – Dieu sait qu'il y aurait de quoi ! – ou encore la volonté de renforcer son autorité sur les hors-la-loi de Sherwood.

— Deux autres points sont à souligner, Messire, enchaîna Ranulf. D'abord, il a un complice au château et ensuite il y a tout lieu de soupçonner des liens entre lui et la taverne du *Sanglier Bleu*. Nous pourrions arrêter l'aubergiste et le soumettre à la question.

Corbett signifia son désaccord d'un mouvement de tête.

— Je doute fort qu'il nous en dise long et nous perdrons notre temps avec ce menu fretin.

Il étudia le parchemin, s'arrêtant plus longuement sur les dates :

— Pensons au moment où Robin a quitté l'armée d'Écosse. Où s'est-il rendu en premier, d'après toi ?

— Chez lui, à Locksley.

— Et ensuite ?

— Frère William nous a confié que Lady Mary était entrée au

couvent de Kirklees.

Corbett reposa sa plume :

— En ce cas, il y sera passé. Quoi qu'il en soit, Ranulf, j'attends Maltote un jour de plus et après, je vais faire un tour à Kirklees et Locksley voir ce que je peux y découvrir.

Ils discutèrent encore un peu. À un moment donné, des cris dans la cour attirèrent l'attention du clerc : les deux bandits franchissaient les portes du château clopin-cloplant, sous les quolibets de la garnison. Le soleil descendait à l'horizon, telle une boule de feu. Ranulf trouva un prétexte pour s'éclipser, la ravissante Amisia occupant toutes ses pensées. Corbett, quant à lui, prit son courage à deux mains et rédigea, pour le roi, un compte rendu bref et sans ambages, dans lequel il avouait franchement n'avoir rien découvert de nouveau.

Il venait d'y apposer son sceau lorsqu'un serviteur frappa à la porte en annonçant, d'un ton revêché, que le souper était prêt. Corbett se lava les mains et se dirigea vers la grand-salle. Mais il s'arrêta soudain au milieu de l'escalier : ce qu'il venait de faire lui avait rappelé un détail. Il sourit en se jurant bien de poursuivre ce fil conducteur à un moment plus approprié.

Le souper fut plutôt gai. Branwood considérait la capture des brigands comme une petite victoire remportée sur Robin des Bois. Maigret s'interrogeait toujours sur la substance utilisée pour occire Vechey et évoquait une longue liste de poisons possibles. Corbett l'écoutait avec intérêt, mais ne pipait mot, convaincu que le traître, l'assassin de Vechey, siégeait à leur table. Il jeta un coup d'oeil à frère Thomas, de retour de son église paroissiale, et à Roteboeuf, en se demandant quand le félon commettrait une erreur.

La nuit tomba, on alluma d'autres torches. Ranulf apparut, complètement éméché, et s'attira des regards noirs. Corbett, alors, prit congé de l'assemblée et, aidé du mire qui continuait à déclamer sa théorie sur les poisons, il sortit en soutenant son serviteur, mal assuré sur ses jambes. Ils montèrent au sommet du donjon où la brise nocturne les rafraîchit et cingla leurs cheveux. Corbett, craignant le vertige, s'assit sur un banc et contempla la voûte céleste piquetée d'étoiles. Ranulf sommeillait à ses côtés.

— Je sais pourquoi vous êtes là ! déclara tout à trac Maigret en changeant de sujet de conversation. Tout le monde, au château, guette les flèches enflammées.

— Pourquoi, demanda Corbett, rêveur, pourquoi les lance-t-on ?

— Dieu seul le sait ! Mais j'ai appris que vous aviez suivi mon conseil, Sir Hugh.

— Oui. J'ai trouvé la vieille sorcière morte.

— Trop de morts, marmonna Ranulf. Messire, quand verrez-vous Rahere ?

— À mon retour, répondit Corbett avec agacement.

Il s'approcha des créneaux et coula un regard en contrebas. À la lumière des torches, il distingua Branwood, Naylor et des gardes, sur le chemin de ronde, ainsi que des cavaliers piétinant près de la poterne.

— À chaque fois, Sir Peter envoie des hommes fouiller la ville, mais ils reviennent toujours bredouilles, bougonna Maigret en se postant derrière Corbett.

La cloche d'une église sonna minuit au loin. Le tintement s'était à peine tu qu'ils entendirent un cri. Ils scrutèrent l'obscurité : une flèche enflammée déchira le velours des ténèbres, bientôt suivie d'une deuxième, puis d'une troisième. Elles brûlèrent, un bref moment, d'un feu vif dans la nuit noire. Branwood lança des ordres, on ouvrit violemment la poterne et les cavaliers éperonnèrent leurs montures, mais Corbett comprit immédiatement la futilité de leur mission. L'archer mystérieux pouvait avoir tiré de n'importe quel toit, de n'importe quel jardin, de n'importe quelle rue sombre.

« Pourquoi trois ? se demanda-t-il en aidant Ranulf à regagner leurs quartiers. Pourquoi trois flèches le 13 du mois ? »

Après avoir installé son serviteur le plus confortablement possible, il alla s'étendre sur son lit. Il essaya de réciter trois *Ave*, mais son esprit était en ébullition. Il subodorait, à présent, la façon dont Vechey avait été empoisonné, mais il devait agir avec la prudence du serpent. Il réfléchissait encore lorsqu'il s'endormit au milieu du troisième *Ave*.

Les deux prisonniers relâchés par Corbett s'étaient cachés dans les champs, une fois hors de la ville. Ils souffraient le martyre à chaque pas, mais étaient décidés à mettre le plus de distance possible entre Nottingham et eux. Ils mangèrent leur peu de nourriture et se désaltérèrent à un ruisseau. Eux aussi avaient aperçu les flèches enflammées bien avant de rejoindre en clopinant le sentier, baigné par la lune, qui menait à la route de Newark. Leur joie d'avoir recouvré leur liberté s'éteignit lorsqu'ils passèrent devant le gibet et s'enfoncèrent sous les hautes futaies oppressantes. Ils s'arrêtaient parfois, le coeur battant, en entendant le hululement d'une hulotte ou le frémissement soudain des fougères au passage d'un renard traquant sa proie.

— On aurait mieux fait d'pas quitter la ville, gémit Nym.

— Sûrement pas ! marmonna son compagnon. Cette fripouille de shérif aurait pu changer d'avis et puis Robin y a beaucoup d'amis.

— Faut pas aller du côté du *Sanglier Bleu*, c'est tout ! répliqua Nym.

Ils marchaient l'un derrière l'autre. Nym distingua la trouée où la sente rejoignait le chemin de Newark. Mais son soupir de soulagement se mua en cri de terreur à la vue de six silhouettes furtives qui

surgirent du couvert, arcs bandés.

— On n'est que des pauvres manants ! s'écria Nym d'un ton geignard.

— Vous êtes de sales traîtres, oui ! lança une voix derrière les halliers. Maître Robin vous salue bien et vous trouve coupables des délits suivants : d'abord celui d'avoir volé sans son autorisation, ensuite celui de vous être laissé capturer et enfin celui de vous enfuir en pleine nuit, comme des rats. Qu'avez-vous raconté au shérif et à ses amis ?

Nym et son compagnon étaient terrassés par une peur panique.

— On leur a rien dit !

— Ah, bien ! Dans ce cas, continuez votre route !

Les archers s'écartèrent. Les deux misérables firent un pas, puis un autre, avant d'oublier leurs souffrances et de fuir en boitillant vers le croisement.

Derrière eux, les cordes des arcs vibrèrent et la mort à pointe d'acier – huit flèches en tout – les frappa dans le dos. Ils hoquetèrent et battirent des bras. Puis, s'étouffant dans leur propre sang, ils s'écroulèrent dans l'herbe sèche, brûlée par le soleil. La bande disparut dans les taillis en abandonnant les cadavres ensanglantés sous le clair de lune.

CHAPITRE VIII

Corbett se réveilla aux aurores, le corps trempé de sueur. Il avait fait un cauchemar : sous des cieux noirs balayés par les vents hurlants, il avançait dans la poussière rougeâtre d'une plaine enserrée d'épaisses forêts vertes. À la lisière se dressait un gigantesque manoir, entièrement en fer. Corbett s'en était approché, remarquant le volet qui battait. Celui-ci s'était ouvert violemment. Une silhouette s'était penchée à la fenêtre et avait ôté son capuchon. Corbett, alors, s'était retrouvé face à un visage étroit, orné d'une barbe rousse : celui de son vieil adversaire Amaury de Craon.

— Bienvenue en Enfer ! s'était écrié le Français. Vous avez été bien long à venir !

Une fois réveillé, Corbett resta un peu au lit, s'interrogeant sur la signification de ce rêve. Il était troublé et légèrement anxieux. Il pensa à Maeve et espéra qu'aucun problème n'avait surgi dans leur manoir de Leighton. Puis il revit les flèches enflammées de la veille et se rappela la date. Il se dit que le temps filait pendant que son enquête piétinait. Au fond de la chambre, Ranulf dormait du sommeil du juste, les bras en croix. Corbett se leva en grommelant, fit ses ablutions et se rasa, puis s'habilla. Il se souvint du Craon de son cauchemar et se demanda si Achitophel, le sicaire, se trouvait à Nottingham. Il boucla son baudrier. Au loin, une cloche se mit à sonner l'office de prime, aussi descendit-il à la petite chapelle austère de la forteresse. Frère Thomas, revêtu d'une chasuble or et noir, le salua d'un sourire, du haut des marches de l'autel.

— Je célèbre cette messe des morts pour les âmes de Sir Eustace et de Lecroix. Que Dieu les accueille dans Sa sainte Lumière !

Quelques soldats de la garnison se joignirent à eux. Frère Thomas fit le signe de la croix et commença la messe. L'office fut des plus simples et, comme il était de coutume à une messe de requiem, frère Thomas récita le *Dona Eis* trois fois, après la bénédiction finale. Corbett écouta les paroles avec émotion : « Accorde-leur le repos éternel, ô Seigneur, qu'ils reposent dans Ta paix et Ta lumière ! Amen ! »

Il se rappela la remarque de frère Thomas au début de la cérémonie, à propos de Dieu accueillant les âmes des deux morts dans

la lumière, et pensa aux trois flèches enflammées qui avaient rayé le velours de la nuit. Ces flèches étaient-elles une prière ? Un hommage ? — Ou une menace ?

Il quitta la chapelle et monta à la chambre de Vechey. Ranulf y avait apposé des scellés aux armoiries de son maître. Corbett les brisa et entra dans la pièce mal aérée. Il prit un drap du lit, rassembla certains objets ayant appartenu à Vechey et, refermant la porte derrière lui, regagna ses quartiers. À sa grande surprise, Ranulf, déjà levé et habillé, était assis près de Maltote qui faisait une mine d'enterrement.

— Ainsi, notre messenger est de retour ! s'exclama Corbett, dissimulant sous son lit les objets pris précédemment dans la chambre de Vechey.

Maltote s'avança vers lui en boitillant.

— Seigneur Dieu, mon garçon ! s'écria le clerc. Que t'arrive-t-il ?

— Je me suis rendu à Southwell selon vos instructions, Messire.

— Et alors ?

— Guy de Gisborne m'y a retenu.

— Pour quelle raison ?

Corbett regardait, interloqué, le bandage entourant le genou du jeune homme.

— Installe-toi confortablement et raconte-nous ce qui s'est passé.

— Je vais vous le dire, moi, intervint Ranulf. Gisborne est entré dans Sherwood.

Corbett poussa un gémissement en fermant les yeux.

— Ses troupes sont arrivées hier soir, poursuivit Ranulf. Elles ont commencé à fouiller la forêt au point du jour. Maltote a chevauché toute la nuit pour nous apporter cette nouvelle. Les portes du château étant barrées, il est descendu au *Pèlerin de Jérusalem*.

— Pourquoi Gisborne ne t'a-t-il pas laissé partir immédiatement ?

— Parce qu'il savait que vous essaieriez de le détourner de ce projet, répondit Ranulf à la place de Maltote. C'est pour cette raison qu'il l'a retenu.

Corbett alla regarder par la fenêtre. Il revoyait la face rubiconde de Gisborne, ses traits burinés et son nez camus que surmontaient des yeux d'une dureté de pierre. Excellent soldat, combattant-né, Gisborne avait accompli maintes prouesses sur les Marches écossaises et, à en croire les clercs de Westminster, éprouvait une haine viscérale pour Robin des Bois. Il n'avait jamais admis que le roi accordât une amnistie au hors-la-loi. Mais, selon certaines rumeurs de la Chancellerie, Édouard lui avait fait jurer sur des reliques, lors de la campagne écossaise, qu'il n'attenterait jamais à la vie de Robin. Lorsque Robin était retourné à ses brigandages, Gisborne, qui possédait des terres dans la région et connaissait parfaitement la forêt

de Sherwood, avait immédiatement mis son épée au service de la Couronne et offert de le pourchasser. Le roi avait refusé, préférant, après l'attaque contre Willoughby, confier la mission à Corbett. Le monarque avait également envoyé à Gisborne des mandats lui permettant de lever des troupes. Celles-ci, néanmoins, ne devaient être déployées qu'avec l'assentiment de Corbett. Mais Gisborne s'était montré fin renard : l'arrivée de Maltote ne signifiait-elle pas que Corbett approuvait tacitement ses mouvements de troupes ? Il avait donc retenu le messenger, s'assurant ainsi que le clerc ne pouvait soulever aucune objection.

— Qui d'autre est au courant ? lança Corbett d'une voix rauque.

— Sir Peter Branwood, bafouilla Maltote. Les gardes l'ont prévenu tout de suite.

Corbett appuya sa joue contre la croisée pour se rafraîchir.

— Et, naturellement, marmonna-t-il, Sir Peter ne décolère pas devant cette façon d'agir !

— Pire ! rectifia Ranulf. Naylor et lui ont emmené une compagnie vers l'orée ; pour aider Gisborne ou pour l'arrêter, je ne saurais le dire.

Corbett se retourna d'un bloc, l'air excédé, et s'approcha de son messenger au visage de chérubin.

— Et toi, pourquoi n'es-tu pas revenu plus tôt ? Et comment t'es-tu blessé ?

Maltote baissa les yeux.

— Pour deux raisons, répondit gaiement Ranulf. D'abord, il s'est laissé entraîner dans une partie de dés où il a tout perdu. Ensuite, continua-t-il en donnant une bourrade amicale à Maltote et en adressant un sourire de connivence à Corbett, il a essayé de se refaire en relevant le défi d'un archer.

Corbett étouffa une exclamation.

— Voyez-vous, mon maître, poursuivit Ranulf, intarissable, notre brave courrier a tiré d'abord une flèche, puis en a sorti une autre du carquois ; mais à ce moment-là, il s'est pris les pieds dans son arc⁽¹⁹⁾ et le résultat, conclut Ranulf, lèvres pincées pour ne pas éclater de rire, c'est qu'il s'est retrouvé les quatre fers en l'air et blessé au genou.

Corbett n'en croyait pas ses oreilles. Il aurait bien sermonné Maltote sur le danger que représentait pour lui le maniement des armes, mais le jeune homme avait déjà l'air bien marri : sa pâleur faisait ressortir les marques de brûlures autour des yeux, séquelles de l'attaque à la chaux qu'ils avaient subie quelques mois auparavant, lors d'une enquête sur les assassinats atroces de prostituées londoniennes⁽²⁰⁾. Corbett lui tapa sur l'épaule.

— Oublions tout cela ! Écoutez plutôt : je vais profiter de l'absence de Branwood pour aller à Kirklees. Ne me posez pas de questions ! Observez ce qui se passe ici ! Et Ranulf, tant que j'y pense,

je verrai ton ami Rahere à mon retour.

Le clerc quitta la forteresse dans l'heure qui suivit, accompagné jusqu'à la porte principale par ses deux serviteurs. Le capuchon rabattu pour ne pas être reconnu, il guida sa monture dans les rues grouillantes de monde, où les affaires allaient bon train. Sur la place du marché, il lui fallut se frayer un chemin dans la foule qui se pressait pour voir une meute hargneuse de mâtins faire mine d'attaquer un grand ours noir. Dressé sur ses pattes arrière en une attitude de défi, l'énorme animal grondait et retroussait des babines qui découvraient des crocs d'ivoire, tout en lançant de redoutables coups de griffe, ce qui ravissait la populace et excitait les chiens. Corbett descendit une ruelle près de St Mary à la recherche d'un écrivain public. Un porteur d'eau lui en signala un, de l'autre côté de l'église. En arrivant sur le parvis, il s'arrêta net et poussa un juron : les corps nus des deux prisonniers s'étaient étalés sur les marches de l'église. Comme l'exigeaient les édits municipaux, on les avait dépouillés de leurs vêtements et exposés à la vue de tous, pour que quelqu'un pût les identifier. Les cadavres étaient couchés sur le côté dans des cercueils rudimentaires, ce qui permit à Corbett de voir les plaies pourpres et hideuses causées par les flèches tirées dans le dos. Le clerc récita une prière à voix basse et continua son chemin.

À l'un des étals, près de l'entrée du cimetière St Mary, il dénicha un écrivain public qui lui fit un croquis de la région en lui indiquant l'itinéraire conduisant au prieuré de Kirklees. Le scribe prit tout son temps en jacassant comme une pie : certains avaient vu des lutins qui, assis sur une tombe, se repaissaient de chair humaine et les routes partant de Nottingham étaient toutes infestées d'esprits malins. Corbett piétinait d'énervement, mais l'homme acheva la carte. Corbett s'en saisit, le paya et quitta le cimetière.

Il avait perdu une bonne heure avec ce bavard. Lorsqu'il franchit les portes de la salle et se joignit à la longue file des paysans sur le chemin tortueux, il sentit que sa sérénité s'était envolée. Corbett était, par nature, un homme solitaire, accoutumé aux subtiles intrigues de cour tout comme aux traquenards des bas-fonds londoniens. Cela lui avait donné un sens aigu du danger. Il était taraudé par l'inquiétude à présent, sûr d'être observé et suivi. Au début, il bénéficiait de la présence des autres voyageurs, mais ceux-ci quittèrent bientôt la grand-route pour regagner leurs fermes ou des hameaux isolés. Il se retrouva seul, dans le silence que rompaient seulement les disputes des petits passereaux dans les haies, le chant soudain d'un pinson ou le grésillement régulier des grillons. Il fit glisser son épée dans son fourreau et laissa son cheval aller l'amble, tandis que, l'oreille aux aguets, il s'obligeait à respirer profondément.

Son anxiété s'accrut à l'approche de la forêt. Qui le suivait ? se

demandait-il. Était-ce le traître du château ou Achitophel ? Le sicaire était-il arrivé à Nottingham et allait-il frapper ici, dans ce coin perdu ? La lisière était toute proche.

Soudain il s'arrêta et parcourut les alentours du regard. Jusqu'ici, il n'avait traversé qu'une rase campagne où un assaillant éventuel aurait été forcé de se dissimuler derrière une haie ou un taillis. Il pressa les flancs de sa monture et s'enfonça sous les arbres. Le soleil pâlit et le clerc fut, une fois de plus, pénétré du sentiment que la forêt était une entité vivante, de par les craquements de son sous-bois, les envolées de ses oiseaux, son obscurité grandissante et son extrême solitude. Tout d'un coup il entendit, en avant de lui, du brouhaha et des bribes de conversation, mais il résista à la tentation de lancer son cheval au grand galop. Il jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule, mais ne distingua aucun poursuivant. Devant lui, en revanche, il aperçut des gens qui se retournaient, effrayés, en entendant le bruit des sabots. Corbett vit l'un d'eux détacher son arc, aussi retint-il sa monture et leva-t-il la main en signe de paix.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme.

— Un honnête chrétien, désireux de voyager en votre compagnie.

— Vous êtes seul ?

— Oui.

— Alors avancez, mais doucement !

Corbett éperonna sa bête et s'approcha. C'était un groupe hétérogène : escortées de leurs serviteurs, des familles – hommes, femmes, enfants – se rendaient en pèlerinage sur la tombe du bienheureux saint Thurstan à York. Corbett les accompagna jusqu'à une hostellerie, à la croisée des chemins, où ils firent halte pour le repas de midi.

L'auberge était une vraie ruche : serfs, vilains et voyageurs de tout poil se bousculaient dans la cour tandis que la grand-salle était pleine à craquer. Des palefreniers s'occupèrent des chevaux. Corbett entra et s'assit près de la fenêtre, à côté d'un tonneau de bière renversé. L'estomac dans les talons, il commanda un pichet de godale, un brouet de pois et d'oignons aux croûtons et un petit pain au miel à base de farine et d'oeufs. Tout en se restaurant, il observa ses compagnons qui s'installaient et se détendaient. Un vendeur d'indulgences fit son entrée. Il avait beau feindre de parler latin, il n'en régala pas moins les pèlerins d'anecdotes grivoises. On n'aurait pas entendu Dieu tonner dans cette salle, tant étaient assourdissants les cris des enfants, le tintement des pichets et des bassins, la voix claironnante du vendeur d'indulgences et le brouhaha des conversations des colporteurs, rétameurs et marchands qui s'échangeaient des renseignements sur les routes et les foires.

Corbett scruta les visages autour de lui : il ne vit personne

susceptible de représenter une menace, il ne reconnut aucun habitant de la ville ou du château. L'une des pérégrines, une jeune femme à la voix limpide, entonna une chanson qui parlait de chants d'oiseaux, l'été. Corbett l'écoula, yeux clos, bien calé sur son banc.

« Mélodies d'été partout roucoulent », fredonnait-elle.

Soudain un fracas épouvantable, venu de la cour, couvrit la chanson tandis que les convives bondissaient sur leurs pieds en entendant crier : « Au feu ! Au feu ! »

Corbett se précipita dans la cour comme les autres. Des palefreniers sortaient rapidement les chevaux des écuries et une odeur âcre de paille brûlée se répandait dans l'air. Corbett aperçut une mince volute de fumée qui s'élevait de l'écurie la plus éloignée, mais les serviteurs éteignirent vite ce début d'incendie en y jetant des seaux d'eau. L'atmosphère se détendit, des rires fusèrent et tous regagnèrent la grand-salle. Corbett se rassit, leva sa chope... et s'immobilisa. Il lui avait fallu étendre le bras, assez loin sur sa gauche. Il était sûr de ne pas avoir laissé sa chope à cet endroit. Maeve raillait assez sa manie de poser gobelets et pichets tout au bord de la table.

— Quel paresseux vous faites, Hugh ! le morigénait-elle souvent. Vous aimez prendre votre gobelet en faisant le minimum d'efforts. Notre petite Aliénor aussi !

Il fixa la chope. Quelqu'un l'avait déplacée, mais qui ? Un serviteur frôlant le tonneau pour sortir plus vite ? Ou quelqu'un nourrissant des intentions plus sinistres ? Il entoura la chope de ses mains. Son regard perçant fit brièvement le tour de la salle : il ne vit aucun étranger et fut convaincu que personne ne l'observait. Il leva la chope et en renifla le contenu. Sous l'odeur de malt, il décela un arôme plus subtil, plus amer, plus piquant. Il la reposa et respira profondément en s'efforçant de maîtriser sa panique. Sa bière avait-elle été empoisonnée ou perdait-il la tête ? Il se rappela le tueur de rats, entraperçu à l'extérieur, qui chauffait ses vieux os au soleil, adossé au mur de l'estaminet et vautre sur les pavés. Il alla le voir. Le bonhomme au visage sillonné de rides et au teint cireux leva les yeux :

— Voulez me causer, Messire ?

Corbett lui montra une pièce d'argent en désignant des cages vides et rouillées :

— Tu peux m'attraper un rat ?

L'autre vit l'éclat du métal précieux et sa bouche s'élargit en un rictus édenté.

— Les oiseaux peuvent-ils voler ?

S'emparant d'une petite cage, il se dirigea d'un pas traînant vers un bâtiment, mi-grange, mi-fenil. Corbett s'assit et attendit un quart d'heure. Le compère revint enfin. Un gros rat à longue queue et aux yeux rouge sang, luisant de fureur, se débattait dans la cage. Il

poussait agressivement contre les barreaux son museau aux incisives saillantes et jaunâtres.

— C'est le roi des rats ! déclara l'homme. Vous l'vouliez vivant, hein ?

Il tendit une paume crasseuse. Corbett y mit l'argent.

— Il y a une autre pièce pour toi si tu trouves du fromage et restes bouche cousue sur ce que tu vas voir.

Le tueur de rats ne répondit rien mais fouilla dans une bourse graisseuse et donna à Corbett un morceau de fromage mou, si avarié qu'il puait.

Corbett plaça la cage sur le sol et le fromage à côté. Le rat plaqua son museau contre les barreaux, alléché par l'odeur. Corbett versa alors le contenu de sa chope sur le fromage et poussa le morceau dans la cage à l'aide d'un bout de bois ; le rat s'y attaqua avec voracité, arrachant des bribes à la façon d'un homme croquant une pomme. Le fromage disparut, le rat leva la tête, humant l'air, puis soudain fit un mouvement de côté. Il roula sur le dos, griffant le vide et montrant son ventre sale. Une substance verdâtre apparut entre ses mâchoires pendant qu'il était agité des derniers soubresauts.

— J'en mangerai plus d'ce foutu fromage !

Le tueur de rats dévisagea Corbett de ses yeux de fouine.

— Ou plutôt, vous feriez mieux d'faire attention à ce que vous buvez, Messire !

Corbett rentra dans l'auberge et appela le tavernier. Il essayait de calmer sa peur rétrospective. Il lui tendit la chope et de l'argent.

— C'est le repas le plus cher de toute mon existence !

L'aubergiste eut l'air intrigué.

— Détruis cette chope ! lui ordonna Corbett. Et apporte-moi un verre de ton meilleur claret. Mais c'est moi qui vais choisir le gobelet et tirer le vin.

Guy de Gisborne fit halte et scruta la pénombre sous les hautes futaies. Sa face rougeaude était baignée de sueur sous le heaume pesant et le camail. Il eut un sourire satisfait en voyant la longue ligne des forestiers et verdiers.

— Je vais montrer au roi, ainsi qu'à son clerc de malheur et à ce bâtard de Branwood, comment on se débarrasse d'un hors-la-loi !

Son coeur bondit dans sa poitrine en pensant au sort qu'il réservait à Robin des Bois. Il haïssait le brigand pour la compassion – trop souvent glorifiée ! — qu'il professait envers les petites gens, pour son remarquable talent d'archer, sa connaissance de la forêt et surtout la façon dont, à plusieurs reprises, il avait roulé et piégé Gisborne en personne, avant d'entrer dans les bonnes grâces du souverain et d'être amnistié.

Gisborne grinça des dents et grimaça de douleur, à cause d'un

abcès à la gencive. Il avait vu, la rage au ventre, Robin des Bois devenir membre de la Maison du roi et se pavaner comme un grand seigneur dans les rues de Nottingham ou parmi les pavillons de soie des généraux d'Édouard en Écosse. Il avait été le témoin forcé des faveurs dont le monarque avait comblé le hors-la-loi et des privilèges qu'il lui avait accordés tout en se servant de son adresse à l'arc pour pourchasser Wallace, le chef des rebelles écossais, dans les vallées et les forêts sauvages. Mais maintenant, Robin était de retour à Sherwood. Gisborne en oublia son mal aux dents, car cette fois-ci le brigand était allé trop loin, en dérobant l'argent de la Couronne et en exécutant des officiers comme s'ils avaient été de vulgaires truands ! Aujourd'hui, tout allait changer. Gisborne harcèlerait le bandit jusque dans ses derniers retranchements, mais pas avec des chevaliers piétinant les fourrés à grand fracas. Non, ses verdiers et forestiers le forlanceraient⁽²¹⁾ comme une biche ou un sanglier. Gisborne le capturerait, lui infligerait son châtiment, puis l'attacherait au pommeau de sa selle et le traînerait, nu, dans les rues de Nottingham pour que tous soient témoins de sa gloire à lui et de la déchéance du voleur.

— Sir Guy ? Messire de Gisborne ?

Il jeta un regard en biais à Mordred, le chef de ses rabatteurs, au visage sombre et fin, comme celui d'un elfe.

— Êtes-vous satisfait, Messire ?

— Je suis satisfait.

Il fixa l'obscurité vert foncé devant lui. Il ne pouvait apercevoir le soleil, mais estima qu'il était midi passé. Ils avaient déjà obligé des bandes de hors-la-loi à s'enfoncer plus avant dans le sous-bois. Ses chasseurs, bien armés, formaient une ligne d'un mile de long, à sa droite et à sa gauche, et s'apprêtaient à refermer le piège suivant. Il les avait déployés en formation de « cornes de taureau » pour repousser devant eux tout ce que la forêt comptait de malandrins. Tôt ou tard, ils débusqueraient Robin des Bois et l'acculeraient à des marécages ou à un escarpement rocheux. Ou mieux encore : ils le traqueraient en rase campagne et les cavaliers refermeraient la nasse. Gisborne se balançait d'un pied sur l'autre en observant les halliers. Il avait dépensé jusqu'à son dernier penny dans cette aventure, mais le roi le dédommagerait de ses pertes et Branwood devrait faire amende honorable.

— Messire ?

Gisborne perçut l'angoisse dans la voix de Mordred.

— Messire, nos lignes avancent trop vite.

— Fort bien, comme cela les brigands n'auront pas le temps de se regrouper.

— Sir Guy, de grâce ! Ils s'enfuient, certes, mais c'est peut-être

pour nous faire tomber dans une embuscade.

— Ridicule ! s'énerva Gisborne.

Il affermit sa prise sur son épée :

— Donne l'ordre d'avancer.

— Messire...

Il n'acheva pas sa phrase. Gisborne, furieux, venait de brandir un cor et de lancer trois coups stridents avant de s'élancer en avant, plié en deux.

Ils parvinrent au bord d'une clairière. Mordred toucha le bras de Gisborne, mais ce dernier se dégagea d'un mouvement d'épaules. Le chevalier sentait le sang lui battre les tempes. Il parcourut à vive allure l'herbe mouchetée de soleil, Mordred et ses hommes bondissant à ses côtés. Soudain, une sonnerie de trompe éclata dans les profondeurs vertes de la forêt, tel un salut. Mordred et les forestiers s'arrêtèrent net. Pas Gisborne, qui continua. Une seconde sonnerie de trompe retentit, lugubre, et la mort fulgurante déferla sur la clairière en une pluie funeste et silencieuse de flèches grises, empennées de plumes d'oie. Mordred vit, sur sa droite et sa gauche, des hommes s'effondrer en se débattant et en crachant du sang, la poitrine et la gorge transpercées.

— Sir Guy ! s'égosilla-t-il.

Mais Gisborne menait toujours la charge. Une autre volée de flèches s'abattit sur la clairière qui résonnait de hurlements à présent. Des malheureux, agonisant, gisaient sur le sol, agités de soubresauts. De sombres taches rouges luisaient dans l'herbe verte. Mordred prit son cor et lança un signal strident. Ses troupes refluèrent pour se mettre à couvert. Mais Gisborne courait toujours sus à l'ennemi, écrasant les fougères de l'autre côté de la clairière, son épée tendue à bout de bras. Aucune flèche ne l'atteignit. Il y vit une preuve manifeste de la protection et de la bienveillance divines. Une silhouette masquée, coiffée d'un capuchon, surgit de derrière un arbre.

— Bienvenue à Sherwood, Sir Guy !

Gisborne se retourna, fou de colère. Il se précipita, l'épée à moitié levée, en couvrant d'injures celui qui le défiait depuis tant d'années. Mais il trébucha sur une racine et tomba de tout son long, lâchant son arme qui alla voltiger au loin. Il regarda la silhouette qui se penchait vers lui. Ses lèvres se retroussèrent en un rictus :

— Vous !

Ce fut sa dernière parole. La silhouette terrifiante leva son épée et l'abattit violemment sur la chair exposée, entre camail et haubert.

CHAPITRE IX

Corbett arriva à Locksley dans la soirée. Le hameau, outre quelques bâtiments à l'allure de granges enserrant le chemin poudreux, comptait un pré communal, un puits et une église des plus pauvres consistant en une simple nef à toit de chaume accotée à une tour bâtie en grosses pierres. Le clerc s'arrêta à la taverne, identifiable à sa perche à houblon qui dépassait du toit. La propriétaire, souillon aux yeux fuyants et au surcot maculé, lui servit ce qu'elle nomma pompeusement « de la godale fraîchement brassée ». Les autres buveurs, attablés devant leurs chopes, regardèrent l'étranger comme une bête curieuse avant de prêter à nouveau l'oreille à l'un des leurs qui disait avoir aperçu, en lisière de forêt, un spectre au visage de fer rougeoyant.

Corbett, assis sur son banc, écouta distraitement ces balivernes tout en surveillant la porte d'entrée. Après avoir quitté les pèlerins au sud de Haversage, il s'était, peu ou prou, convaincu que le mystérieux tueur à gages lancé à sa poursuite avait cessé de le suivre, mais il voulait en être sûr. Il venait de parcourir trente miles et son cheval était fourbu. Quant à lui, rompu de courbatures, il n'envisageait pas de gaieté de coeur de dormir à la belle étoile. Ses paupières s'alourdirent et il s'assoupit. Mais pas pour longtemps : on le secoua soudain par l'épaule. Il sursauta et porta vivement la main à son poignard. Mais devant lui se tenait un digne vieillard aux manières affables et aux yeux souriants qui démentaient la sévérité de son visage maigre d'ascète.

— Vous n'êtes pas d'ici, hein ? s'enquit le vieil homme d'une voix douce où dominait un fort accent du Nord.

Corbett vit la tonsure, le froc poussiéreux et les sandales.

— Vous êtes prêtre ?

— Oui, je suis le père Edmund. C'est ici ma paroisse, en expiation de mes péchés, sans doute ! J'officie à l'église St Oswald depuis fort longtemps. On m'a signalé qu'un étranger était de passage, aussi suis-je venu vous voir. J'ai pensé que vous seriez peut-être...

Corbett, bien réveillé à présent, l'invita à s'asseoir près de lui.

— Voulez-vous boire quelque chose, mon père ?

— Non, non, merci !

Il tapota son ventre.

— Jamais l'estomac vide !

— Qui croyiez-vous que j'étais, mon père ? Un membre de la bande de Robin des Bois ?

Le père Edmund lui agrippa le poignet :

— Chut !

Il lui lança un coup d'oeil d'avertissement et parcourut rapidement la salle du regard pour voir si quelqu'un avait surpris ses paroles.

— Qui êtes-vous ? chuchota le prêtre.

— Je m'appelle Sir Hugh Corbett, garde du Sceau privé de notre souverain.

Le père Edmund écarquilla les yeux :

— Ainsi, c'en est arrivé là ! murmura-t-il.

— Comment cela ?

— Accompagnez-moi !

Le vieil homme se mit debout.

— Vous n'avez pas dîné et je suppose que vous ne savez où coucher ce soir. Je peux vous proposer du bouillon, du pain tendre, un lit assez dur et du vin qui a peut-être connu des jours meilleurs.

Corbett apprécia l'humour du prêtre et se leva, lui aussi.

— Vu les circonstances, mon père, votre offre généreuse est princière !

Le crépuscule tombait lorsqu'ils sortirent de la taverne. Corbett détacha son cheval et suivit le vieillard voûté vers St Oswald. Le presbytère, en briques jaunâtres et tuiles rouges, se dressait derrière l'église et en était séparé par le cimetière. Le père Edmund aida Corbett à mettre son cheval à l'écurie après avoir envoyé sa haridelle, une rosse à l'échiné basse, paître l'herbe entre les tombes. Puis il apporta de l'eau, de l'avoine et une litière fraîche.

Ensuite, il fit entrer le clerc dans son modeste logis dont l'austérité allait de pair avec une propreté irréprochable. Des joncs souples et verts, fraîchement coupés près de la rivière, embaumaient la pièce au sol de terre battue. Un jambon, mis à sécher dans la cheminée, dégageait une odeur salée et un peu âcre. L'endroit était chichement meublé : une grande armoire, quelques coffres, et dans le coin, derrière une cloison, un lit de camp surmonté d'un immense crucifix en bois.

Le prêtre avança un tabouret devant l'âtre où pendait la marmite, et en remua délicatement le contenu jusqu'à ce qu'il se mît à bouillir sur le feu. Puis il servit à Corbett de grands bols d'un délicieux bouillon de viande aux légumes, accompagné d'un pain de seigle grossier et d'un vin rouge au goût fort et corsé. Corbett sirota sa boisson en attendant que le potage refroidît un peu.

— J'ai bu bien pire dans les tavernes londoniennes, commenta-t-il avec une mimique appréciative. En fait, il serait difficile de trouver mieux.

Le père Edmund le remercia d'un sourire.

— C'est mon péché mignon, murmura-t-il. Non ! Ne croyez pas que je sois un ivrogne, loin de là, mais j'ai un petit faible pour le vin rouge. Savez-vous que saint Thomas Becket, lorsqu'il devint archevêque, renonça à tous les plaisirs d'ici-bas, hormis à son claret ?

Le prêtre reprit son sérieux :

— Celui-ci vient d'un tonnelet que m'a donné Robin des Bois, ou plutôt Robin de Locksley, car c'est sous ce nom qu'il fut baptisé dans cette église. Pourquoi êtes-vous venu ici, Sir Hugh ? Pour le capturer et l'envoyer au gibet ?

Le prêtre s'agita nerveusement.

— On nous a raconté ce qui s'est passé.

— C'est-à-dire, mon père ?

— L'embuscade et le massacre atroce des collecteurs d'impôts.

Le père Edmund serra plus fort son gobelet en contemplant le feu.

— Dieu sait pourquoi, confia-t-il dans un souffle, mais Robin est revenu de guerre le coeur rempli d'amertume.

— Vous l'avez rencontré ?

— Oui, à la fin novembre. Il est passé me rendre visite.

— Comment était-il ?

— Très fatigué. N'oubliez pas, Sir Hugh, qu'il a la cinquantaine bien sonnée et qu'il était las des horreurs vues lors de la campagne d'Écosse. Il a dit qu'il en avait assez du roi et de la cour et qu'il allait à Kirklees où s'était réfugiée Lady Mary.

— Était-il seul ?

— Oui. Il est arrivé un jour à pied, tout simplement, son grand arc en bandoulière. Je lui ai demandé où était Petit Jean, ou plus exactement Jean Petit. Il m'a répondu qu'il avait déserté et qu'ils étaient convenus de se retrouver à Kirklees.

— Vous a-t-il révélé ce qu'il comptait faire ?

— Faire sortir Lady Mary du couvent, l'épouser dans mon église et « demeurer à bourdon planté » dans son manoir.

Corbett rompit le pain, l'émietta dans son potage. Puis il prit sa cuillère en corne et commença à manger lentement.

— Mais il n'a jamais regagné le village, n'est-ce pas ? suggéra-t-il entre deux cuillerées.

— Non, soupira le père Edmund. Il est parti le lendemain matin. Quelque chose s'est passé à Kirklees, quelque chose qui a changé la nature de Robin. Il n'est jamais revenu et le manoir de Locksley, gardé par un vieil intendant, tombe en ruine.

Le prêtre hocha la tête :

— Je n'y comprends rien. Robin s'en est allé par ce chemin et a disparu.

Le vieillard but un peu de vin.

— Je n'ai eu de ses nouvelles que lorsque les rumeurs commencèrent à circuler. Alors je me suis rendu à Kirklees. La mère prieure, Dame Elizabeth Stainham, est une de ses parentes éloignées et elle avait accordé sa protection à Lady Mary.

Le prêtre haussa ses maigres épaules.

— Elle ne put rien m'apprendre. Robin était venu au prieuré. Petit Jean l'y attendait. Lady Mary les rejoignit et au lieu d'aller à Locksley, ils gagnèrent la forêt de Sherwood. Elle aussi était surprise et bouleversée par les récits qu'on racontait.

Le père Edmund, l'air anxieux, dévisagea son hôte :

— Que va-t-il arriver à Robin, Sir Hugh ?

Corbett reposa son bol en grès.

— Je ne vous le cèlerai pas, mon père : ils vont le traquer sans trêve ni répit. Si Sir Peter Branwood ne le capture pas, si Sir Guy de Gisborne échoue, si moi-même ne le débusque pas, le roi enverra d'autres chiens de chasse à Nottingham. Ils doubleront, tripleront, la mise à prix et, un jour, ils trouveront un traître qui le livrera.

Le prêtre détourna la tête, mais pas assez vite : Corbett aperçut des larmes dans les yeux tristes du vieillard.

— Pourquoi, mon père ? Pourquoi un tel revirement dans son attitude ?

— Je vais vous montrer quelque chose, Sir Hugh !

Le prêtre se dirigea d'un pas hésitant vers l'armoire dont il ouvrit les trois cadenas. Il y fouilla en marmonnant, puis, la chandelle levée, au bout d'un moment émit un murmure de satisfaction. Il revint en brandissant un petit rouleau de parchemin qu'il déroula sur son genou et se mit à lire en s'éclairant de la bougie et en suivant les mots du doigt :

— Un jour, un pauvre vilain mourut, mais nul ange ou démon ne vint recueillir son âme. Le paysan, néanmoins, était décidé à entrer aux Cieux. Il finit par arriver aux portes du Paradis et se heurta à saint Pierre qui lui cria :

— Ouste ! Les paysans n'ont pas le droit d'entrer au Paradis !

— Et pourquoi ? protesta le vilain. Toi, Pierre, tu as renié le Christ. Pas moi ! Toi, Paul, tu as persécuté les chrétiens. Pas moi ! Vous, princes de l'Église, vous êtes parfois restés indifférents envers autrui. Pas moi !

« Saint Pierre, poursuivit le père Edmund, savourant visiblement le récit, en appela finalement au Christ qui vint aux portes du Paradis, dans toute Sa gloire. »

— Rends-moi justice, ô Seigneur ! s'écria le paysan. Tu m'as fait

naître dans la pauvreté et j'ai supporté tous mes malheurs sans me plaindre. On m'a dit de croire aux saintes Écritures et j'ai obéi. On m'a dit de partager le pain et l'eau avec les miséreux et j'ai obéi. Lorsque je suis tombé malade, je me suis confessé et ai reçu les saints sacrements. J'ai observé tous Tes commandements. Je me suis efforcé, selon Ta loi, de gagner le Paradis. Alors j'y suis, j'y reste !

« Le Christ sourit au vilain et réprimanda saint Pierre :

— Que cet homme entre aux Cieux et qu'il siège à ma droite. Il sera parmi les premiers d'entre les premiers !

Le père Edmund s'arrêta de lire et contempla le parchemin qu'il replia en un fin rouleau avec le plus grand respect.

— Vous vous demandez, Sir Hugh, qui a écrit cela. Moi. Mais j'ai recopié mot pour mot un discours que Robin de Locksley prononça devant les gens du hameau, la Noël qui précéda son départ pour l'armée d'Écosse. C'est la raison pour laquelle je vous ai fait quitter la taverne. Si l'un des villageois – homme, femme ou enfant – avait cru que vous vouliez la perte de Robin de Locksley, vous auriez été un homme mort !

Et avant que Corbett ne pût s'interposer, il jeta le parchemin au feu.

— Mais maintenant, tout est fini ! murmura-t-il. L'âme de celui qui proféra ces paroles est morte.

Il refoula ses larmes en s'efforçant de sourire :

— Et moi, je suis un vieux radoteur qui a bu du vin corsé un peu trop vite. C'est tout ce que je sais de Robin !

Ils achevèrent leur souper, puis Corbett aida le père Edmund à laver bols et gobelets. Ensuite le prêtre insista pour offrir son lit au clerc.

— Cela ne me dérange en aucune façon, déclara-t-il. Je suis vieux. J'ai entendu le chat-huant du cimetière crier mon nom. Ma fin est proche ; c'est pourquoi je passe mes nuits en prières devant l'autel. J'avoue, d'ailleurs, ajouta-t-il, mi-penaud mi-malicieux, que je sommeille parfois.

Sur ce, il éteignit le feu et s'assura que son hôte avait tout le confort nécessaire avant de sortir discrètement.

Étendu sur la dure paillasse, Corbett réfléchit à ce que le prêtre lui avait appris, avant de s'endormir au bout de quelques minutes. Il se réveilla le lendemain, frais et dispos. Le père Edmund s'activait déjà à la cuisine. Le soleil n'avait pas encore dissipé la brume épaisse qui recouvrait, tel un linceul, église et cimetière. Il faisait encore froid et Corbett frissonna en s'enveloppant dans sa cape pour traverser l'enclos funèbre à la suite du père Edmund et aller célébrer la messe du matin.

Ils déjeunèrent ensuite dans la cuisine. Le prêtre, d'humeur un peu plus gaie, refusa tout paiement et écouta avidement les anecdotes

sur le monde extérieur que lui narra Corbett. Mais il fallut bien finalement que le clerc se levât.

— Je dois m'en aller, mon père. Je vous sais gré de votre accueil et de votre générosité. Vous ne voulez vraiment pas que je vous paie ?

Le vieillard fit signe que non.

— Je ne vous demanderai qu'une faveur, qu'un bienfait. Si Robin est capturé vivant – je dis bien « si » —, j'aimerais le voir avant qu'il ne subisse son châtiment. Maintenant, écoutez-moi !

Voulant cacher sa détresse, il fouilla avec ostentation dans une vieille aumônière en cuir et en sortit un insigne⁽²²⁾ d'étain de Saint-Jacques-de-Compostelle, représentant la tête du saint. Il le tendit au clerc en souriant.

— Du temps de ma folle jeunesse, quand j'étais moins perclus de douleurs, je suis allé en pèlerinage jusqu'à Compostelle et en ai rapporté de nombreuses enseignes comme celles-là pour le prouver. Montrez-la à Naismith, le vieil intendant de Locksley. Il saura que vous venez de ma part. Que Dieu vous protège !

Corbett le remercia chaleureusement en l'assurant qu'il ferait tout pour que son souhait fût réalisé. Puis il remonta en selle et, se rappelant les indications du prêtre, il traversa le village silencieux avant de suivre la route pavée qui serpentait entre les champs jusqu'à la colline où s'élevait le manoir de Locksley. La brume se levait et le soleil s'enhardissait. Locksley lui apparut, néanmoins, comme un manoir sinistre et fantomatique. Les portes en bois, sorties de leurs gonds, pendaient de travers, le mur d'enceinte s'écroulait, ronces et mauvaises herbes envahissaient les cours, les jardins et l'allée principale. Le toit avait en partie perdu ses tuiles. Les fenêtres s'ornaient de solides battants, mais la peinture et le bois commençaient à se craqueler.

Corbett laissa son cheval brouter le peu d'herbe qui entourait une fontaine abandonnée et tambourina à la porte en criant le nom de Naismith. Son appel résonna étrangement dans la demeure vide. Il crut un moment qu'il n'y avait personne, mais il entendit bientôt un pas traînant et un cliquetis de clés. Les verrous furent tirés et la porte s'ouvrit violemment sur un petit homme chauve et râblé qui le foudroya du regard.

— On peut pas dormir ou quoi ? vociféra le bonhomme en grattant son crâne poli comme un oeuf. J'm'en vais pour dormir et j'suis réveillé par un de ces tintamarres, à croire que c'est l'ange Gabriel qui arrive ! Qu'est-ce qui se passe ? C'est la trompette du Jugement dernier, ou quoi ?

Corbett dissimula un sourire et se présenta courtoisement en montrant sa bague et surtout l'insigne du père Edmund. Naismith le dévisagea de ses yeux larmoyants de myope :

— Non, vous êtes pas un ange, murmura-t-il, mais peut-être un démon ! Entrez, je vous prie ! Entrez !

Corbett pénétra dans le couloir décrépi, froid et humide. Le plâtre des murs s'écaillait, les dalles du sol se fendillaient et si certaines portes étaient verrouillées, d'autres brinquebalaient. On avait dépouillé le manoir : il ne restait ni meuble ni tenture, même en piteux état. Les murs étaient complètement nus. Naismith conduisit son visiteur dans une arrière-cuisine. Corbett comprit, au premier coup d'oeil, que c'est dans cette pièce que l'intendant vivait, dormait et mangeait. En effet, un lit de camp, un coffre, une table et des tabourets voisinaient – assez incongrûment – avec une chaire^{23} superbement sculptée, garnie d'un haut dossier de cuir, d'un dorsal^{24} et d'un coussin tapissés. Naismith y prit place avec la majesté d'un prince.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il avec circonspection.

Corbett le lui expliqua et fut soulagé de voir les traits durs de Naismith s'adoucir.

— Le père Edmund a raison, déclara l'intendant. Dieu seul sait c'qui est arrivé à mon maître. Il est r'venu d'la guerre fatigué et abattu, et en même temps plein d'espoir. Il est resté ici quelques heures avant d'décider d'aller à Kirklees voir Lady Mary. Et hop, il y est parti. Il m'a dit qu'il reviendrait. Il m'l'a promis. Il m'a juré qu'il avait assez d'or pour restaurer le château.

Naismith s'affaissa sur la chaire.

— Mais il n'est jamais r'venu, poursuivit-il d'une voix affaiblie. On m'a raconté qu'il s'était rendu à Kirklees, puis qu'il avait r'gagné la forêt de Sherwood, là où ce que les massacres ont recommencé.

— Qu'a-t-il dit exactement ? interrogea Corbett.

— Il en pouvait plus. Du roi, d'la vie. L'était triste, aussi, d'avoir dû quitter Lady Mary, mais se réjouissait d'avance de la revoir à Kirklees, ainsi que Jean Petit. D'abord j'ai cru que le Robin de Locksley que j'connaissais et l'assassin de Sherwood étaient deux personnes différentes, mais non.

Naismith alla d'un pas lourd, vers un petit coffre d'où il sortit des liasses de parchemins sales et maculées de traces de doigts. Il les tendit à Corbett :

— Vous voyez, Messire, quand Robin était dans la forêt de Sherwood, il m'faisait souvent parvenir des messages. Mais comme, pour sûr, il avait peur de s'faire prendre au piège, on avait décidé qu'il s'servirait toujours d'encre violette et qu'il mettrait sur chaque lettre son sceau secret.

Corbett étudia les manuscrits. L'encre était délavée sur certains, plus récente sur d'autres.

— Avait-il poursuivi des études ? demanda Corbett. Savait-il au

moins lire et écrire ?

— Un peu, mais c'était toujours un clerc qui rédigeait ses lettres. Dieu sait, Messire, qu'y a bien assez de fripouilles qu'ont commencé leurs carrières dans les collèges de Cambridge ou d'Oxford, sauf votre respect !

La remarque amusa Corbett qui examina les parchemins de plus près.

— Et le sceau secret ?

Naismith montra une tache de cire au coin du manuscrit. Corbett s'approcha de la fenêtre et, à la lumière du jour, détailla soigneusement le dessin, rudimentaire mais explicite, gravé dans la cire : un homme debout, arc dans une main, flèche dans l'autre. Ce genre de sceaux était très répandu, car les seigneurs et même les simples francs-tenanciers devaient certifier des documents et se protéger des faux.

Corbett parcourut rapidement les messages les plus récents qui ordonnaient à Naismith de vendre les biens meubles et le bétail et qui l'avertissaient qu'on viendrait prendre, en pleine nuit, les fonds ainsi récoltés.

— Comment cela s'est-il déroulé ? questionna Corbett. Est-on venu chercher l'argent de Robin ?

— Oui, la nuit, deux ou trois fois seulement. Un homme est arrivé, porteur d'un message de Robin. J'ai donné de l'or et il a disparu comme un feu follet.

— Pourquoi ? interrogea Corbett.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi un hors-la-loi vendrait-il tous ses biens ?

Naismith voûta les épaules, comme si tout lui était devenu indifférent.

— J'suis vieux, comme le frère Edmund, reconnut-il. J'ai fait ce que j'ai pu et n'en peux mais. Je sers cette famille depuis que j'sais marcher. Ce que le maître ordonne, Naismith l'exécute. Mais à dire le vrai, j'ne pense pas que Robin de Locksley désire r'venir vivre ici.

L'intendant eut un geste résigné en regardant autour de lui :

— Après tout, le manoir ne vaut pas tripette : des écuries, des pâturages, quèques terres. Peut-être que l'maître veut s'en aller définitivement ?

— Vous ne voyez rien d'autre à m'apprendre ?

— Non. Ce que je sais, vous l'savez à présent. C'est tout.

Corbett le remercia, alla chercher son cheval et reprit la route. La brume matinale s'était complètement dissipée et il sentait déjà la chaude caresse du soleil sur son dos. Il écouta les menus bruits de l'été : le bourdonnement des insectes dans les champs, les cris suraigus des martinets en chasse et le roucoulement monotone des tourterelles

des bois. Il observa les alentours en se félicitant d'être hors de danger. Soit son poursuivant avait renoncé à le traquer, soit il préférait agir un autre jour et à un autre endroit. Corbett pressa doucement les lianes de sa monture, puis s'arrêta un instant pour contempler le manoir en ruine. Tous les indices ramenaient à Kirklees. C'est là-bas que s'était produit l'événement qui avait fait basculer l'esprit de Robin de Locksley dans un maelström de folie meurtrière. Un homme tout entier voué à la vengeance. Mais pourquoi ? Et comment l'attirer dans un traquenard ?

Corbett se rongea, jusqu'au vif, l'ongle du pouce. On approchait déjà de la fin juin. Le roi exigeait qu'une solution au message codé fût trouvée dans les jours suivants. L'angoisse étreignit Corbett. Mais comment résoudre cette énigme, tout en se gardant d'Achitophel, le sicaire, et en poursuivant un hors-la-loi qui, aussi insaisissable qu'une ombre, apparaissait et disparaissait à volonté dans les profondeurs de Sherwood ? Il regarda sa bague. Le roi lui avait donné un choix, en dernière ressource.

— Si vous en êtes incapable, Corbett, avait-il rugi, si vous êtes incapable d'arrêter ce maudit coupe-jarret, alors offrez-lui une amnistie pour tous ses délits, à condition qu'il me rende l'argent des impôts et s'acquitte du prix du sang pour les hommes qu'il a massacrés.

Corbett contempla l'horizon, l'esprit ailleurs. Devait-il s'y résoudre ? Une mésange voleta dans un arbre proche et cela lui rappela les grands chênes et les ormes majestueux qui entouraient son manoir de Leighton. Une pensée soudaine le fit tressaillir. Et si Achitophel ne le poursuivait pas ? La tentative d'assassinat, à l'auberge, était peut-être l'oeuvre du hors-la-loi, décidé à le tuer comme il avait supprimé Sir Eustace Vechey ? Si tel était le cas, où se trouvait l'assassin ? À Nottingham ? À Londres ? Ou pire, au manoir de Leighon, menaçant Maeve et sa maisonnée ? Devait-il, lui, Corbett, retourner chez lui ? Il éperonna son cheval.

— Voilà qui amuserait fort Craon, s'exclama-t-il tout haut. Il ferait des gorges chaudes à la pensée d'un Corbett tourmenté au point d'abandonner une affaire en cours pour aller protéger sa famille !

Dans son cabinet secret, dans la partie haute du Louvre, Philippe le Bel s'était agenouillé devant la statue de Saint Louis, son ancêtre canonisé, et priait pour la victoire de ses troupes en Flandre. Tous s'accordaient à reconnaître la beauté impassible du roi de France, dont la superbe chevelure blonde, caractéristique des Capétiens, encadrait un visage d'albâtre aux yeux pers déconcertants et aux lèvres exsangues.

Le monarque était envahi par un sentiment mêlé d'excitation et d'anxiété. Les yeux clos, il évoquait ses troupes campées sur les

frontières nord du pays : les escadrons de cavalerie lourde, les compagnies d'arbalétriers génois, les chevaliers suivis de leurs piétons, les bannières aux lys d'or sur fond d'azur et l'Oriflamme sacrée, l'étendard personnel du roi, que l'on conservait en temps normal derrière le maître-autel de Saint-Denis, mais qui, à présent, était repliée dans la tente du commandant de son armée. Au signal du monarque, l'Oriflamme serait brandie pour avertir les rebelles flamands que ses soldats ne feraient pas de quartier.

Il prit une profonde inspiration. Ses espions, dans les villes flamandes, lui avaient transmis de bonnes nouvelles : dans chaque cité, les partisans du lys, les « Lileantistes », se tenaient prêts à ouvrir les portes à ses troupes. Son cœur était rempli d'allégresse. Ses adversaires flamands étaient sur des charbons ardents et envoyaient supplique sur supplique à Édouard d'Angleterre pour qu'il se portât à leur secours. Mais Édouard, lié par traité, ne le pouvait pas. Oh certes, il leur ferait peut-être parvenir de l'or en secret, mais à quoi cela servirait-il ? Les Flamands engageraient des mercenaires et achèteraient des armes chez les princes germaniques, mais où déploieraient-ils ces troupes ? Selon l'expression d'un de ses agents, les Flamands ressemblaient à « des lapins terrés dans leur garenne, ne sachant de quel côté va surgir le furet ». Philippe, lui, le savait. Ainsi que ses deux conseillers, assis à la table derrière lui : Guillaume de Nogaret, le brun, et Amaury de Craon, au visage blême terminé par une barbe rousse.

Philippe le Bel se signa et se leva. Il entendit un faible cri dans la cour en contrebas et ouvrit la fenêtre ornée de verre coloré. Il observa un moment la scène qui se déroulait : on avait fixé contre la muraille une immense roue, sur laquelle était plaqué un homme, poings et pieds liés aux rayons par des courroies. Un bourreau tournait la roue pendant qu'un autre rompait les membres du malheureux et frappait son corps nu à grands coups d'une fine barre de fer. Le prisonnier revenait de temps en temps à lui et hurlait « Miséricorde » tandis que sa chair meurtrie tressaillait sous la douleur, mais la séance de torture continuait. Le roi remarqua les sentinelles, les grands mâtins près de l'estrade qui, excités par l'odeur du sang, aboyaient furieusement et les gestes calculés et précis du bourreau.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ? demanda-t-il doucement par-dessus son épaule.

— Depuis une semaine, Sire.

Il referma la croisée avec un geste d'approbation. L'homme avait assez souffert.

— S'il est encore vivant demain matin, pendez-le dans le petit verger près de la Chancellerie. Cela encouragera mes clercs à mieux protéger les secrets qui leur sont confiés.

— Il est juste qu'il paie son erreur, énonça lentement Craon. Mais Corbett est en possession de ce message à présent. S'il le déchiffre...

— Je suis d'accord, ajouta durement Nogaret. Je vous supplie, Sire, de changer vos plans.

— Absurde ! rétorqua Philippe. C'est moi qui ai mis ce code au point. En changer provoquerait une confusion certaine, voire un délai. Les envoyés d'Édouard font déjà des pieds et des mains au Saint-Siège pour pousser ce balourd de Boniface VIII à rédiger une bulle condamnant nos visées sur la Flandre.

— Et nous, nous versons de l'argent au Saint-Père pour retarder la proclamation de cette bulle.

— En ce cas, conclut le monarque dans un souffle, Édouard d'Angleterre va attendre jusqu'aux calendes grecques.

Philippe le Bel s'assit sur sa cathèdre :

— Il nous reste Achitophel : a-t-il envoyé des messages ?

Amaury de Craon fit une grimace :

— Comme il ne pouvait recueillir aucun renseignement à Londres, il a expédié de fausses lettres au manoir de Corbett à Leighton afin de savoir où se trouvait ce dernier. Et il était installé à Nottingham, souligna Craon d'un ton jubilatoire, bien avant que n'y arrive le clerc préféré d'Édouard.

— Nottingham ? s'étonna le souverain.

— Une aubaine pour nous, Sire : le roi Édouard a du mal à contrôler les routes du Nord vers l'Écosse. On parle de hors-la-loi et d'embuscades meurtrières. C'est un autre bâton dans les roues pour l'Angleterre, ajouta-t-il, narquois, avant de redevenir sérieux. Mais est-ce bien sage de vouloir tuer Corbett ?

Philippe le Bel fixa son énigmatique garde du Sceau privé avant d'éclater de rire. Ses deux conseillers le regardèrent, le visage de marbre.

— Sire ?

Le roi menaça Craon du doigt :

— Vous vous faites du mauvais sang, Amaury ! Je devine ce que vous pensez : « Si nous assassinons le clerc attitré d'Édouard, le roi d'Angleterre ripostera en expédiant l'un des nôtres *ad patres*. »

Le monarque se pencha et pinça le poignet de Craon :

— Vous, le cas échéant !

Craon cligna des yeux en s'efforçant de ne rien laisser paraître. Il ne se faisait aucune illusion sur son maître. On disait que Philippe le Bel avait un cœur de pierre et qu'il était habité par une ambition et une seule : la gloire des Capétiens. Il rêvait de bâtir un empire qui rivaliserait avec celui de Charlemagne. Craon jeta un regard oblique par-dessus la table. Lui ou même Nogaret n'étaient que de simples pions en regard d'une telle entreprise.

Le monarque hocha la tête et contempla la statue d'albâtre de Saint Louis.

— Cessez de vous soucier de Messire Corbett ! Achitophel a des ordres bien précis ! Le clerc doit périr d'une façon qui ne soulèvera aucun soupçon et Édouard d'Angleterre aura bientôt d'autres chats à fouetter que la mort d'un simple sujet. Bien !

Il repoussa des pièces d'échiquier et parcourut rapidement les parchemins étalés sur la table :

— Tout est-il prêt ?

— Tout, sauf la date, répondit Nogaret.

Le roi se renfonça sur son siège et se balança doucement. Dieu lui enverrait un signe, il en était convaincu. Il entendit un autre hurlement dans la cour et compta les cierges brûlant devant la statue de Saint Louis.

— À la fin juin, murmura-t-il, les blés seront mûrs et prêts à être moissonnés.

Il recompta les bougies : dix, en tout. Il se pencha vers ses conseillers :

— Envoyez un message au commandant de mes troupes. Dites-lui d'envahir la Flandre à l'aube du 10 juillet...

Son beau visage aux cheveux argentés se tourna vers la fenêtre :

— ... et, au fait, les cris de ce misérable m'importunent ! J'ai changé d'avis : s'il est encore vivant au crépuscule, pendez-le !

CHAPITRE X

L'accueil que reçut Corbett au prieuré de Kirklees fut loin d'être cordial. Il dut ronger son frein un bon bout de temps à la grande porte avant qu'une soeur converse bougonne ne le conduisît au logis de la prieure, en traversant une cour envahie par l'herbe sèche. Mère Elizabeth Stainham ne se montra guère plus affable. Grande et mince, les traits bien dessinés, elle répondit froidement aux salutations du clerc. Ce n'est que lorsque celui-ci fit abruptement part de son rang et de la confiance dont le roi l'honorait qu'elle se radoucit et l'invita à s'asseoir pour partager vin et friandises.

— Bon ! Bon ! murmura-t-elle en s'installant plus confortablement et en tirant les manches de son habit marron foncé.

Corbett remarqua avec amusement les poignets bordés de fourrure blanche et la soie chatoyante de la cotte. Il fut frappé par l'opulence de la pièce : tapis de laine, lourds meubles vernis, minces bougies de cire vierge dans des candélabres, bols d'eau de rose, verres de Venise posés sur un plateau d'argent et tentures murales en damas, brodées de fils d'or ou d'argent. Mère Elizabeth, conclut-il, vivait sur un grand pied, à l'instar d'une dame de haute noblesse. Quant au vin blanc frais qu'elle lui offrit, il flatta agréablement son palais, preuve qu'elle se servait chez les meilleurs marchands de York ou de Londres.

— Sir Hugh ?

Corbett tressaillit. La prieure lui avait posé une question.

— Veuillez m'excuser, ma mère. La chevauchée m'a rompu les os. Elle eut un sourire de convenance.

— Sir Hugh, je vous ai demandé en quoi notre humble demeure pouvait bien intéresser un émissaire spécial du roi.

— La raison de ma présence ici n'est pas tant le prieuré qu'un visiteur récent et une dame qui y a séjourné. Vous les connaissez, je crois : Robin de Locksley, un de vos parents éloignés, et Lady Mary.

Mère Elizabeth était certes capable de dissimuler ses émotions sous un masque de froideur, mais – Corbett l'aurait juré – elle faillit lâcher son verre et s'empressa d'ailleurs de le poser sur la table. Son tremblement nerveux et la lueur angoissée qui passa dans son regard n'échappèrent pas au clerc.

— Vous semblez bouleversée, ma mère ?

La prieure hésita.

— Bouleversée, non. Plutôt irritée. Nous avons entendu parler des exactions commises par ce hors-la-loi. J'ai honte de ce que le même sang coule dans nos veines et suis encore plus navrée d'avoir donné refuge, dans ce prieuré, à une femme qui s'est acoquinée avec des brigands et vit à présent, comme une vraie sauvage, au coeur de la forêt.

— Ma mère, reprit Corbett en s'appuyant sur le bureau qui les séparait, notre souverain a la ferme intention d'obliger ce scélérat à rendre des comptes. Cela dit, d'après les renseignements que j'ai pu glaner, Robin de Locksley a quitté l'armée d'Écosse bien décidé à épouser Lady Mary et à finir tranquillement ses jours dans son manoir. C'est ce que m'a affirmé le père Edmund, le prêtre qui dessert cette paroisse, et c'est ce qu'a confirmé le vieil intendant de Locksley. Alors, qu'est-ce qui a bien pu le faire changer d'avis ?

La prieure se mit à arpenter la pièce en s'efforçant de donner le change : elle ajustait ostensiblement sa guimpe ou lissait ses manches volumineuses, mais Corbett n'avait aucun mal à voir qu'elle cherchait à dissimuler sa nervosité.

— Ma mère, enchaîna-t-il doucement, je suis l'émissaire du roi dans cette enquête et j'aimerais que vous répondiez à ma question.

Elle s'immobilisa et lui décocha un regard venimeux qui le fit tressaillir.

— Je déteste Robin de Locksley ! siffla-t-elle. Je l'ai toujours exécré. Pour son affection envers les vilains, pour la façon dont le menu peuple chantait ses exploits, pour son arrogance et sa vantardise et enfin pour son mépris des lois, qui ne l'empêcha pas d'être comblé d'honneurs par le roi en personne !

Elle reprit haleine, les mains crispées.

— Mais en ce cas, s'étonna Corbett en observant son visage durci par la haine, pourquoi avoir donné refuge à sa bien-aimée ?

— Parce qu'il me l'a demandé ! répondit-elle, acerbe. Parce que j'ai eu pitié de Lady Mary. Parce que j'ai cru pouvoir la sauver et la remettre dans le droit chemin.

« Oh, je n'en doute pas une seconde ! pensa Corbett. Vous vous seriez fait une joie de voir leur amour se briser et de cacher aux yeux de Robin et aux yeux du monde la femme qu'il adorait. »

— Lady Mary a-t-elle pris le voile ?

— Non. Elle n'a pas prononcé ses vœux, elle est restée ici comme d'autres dames, veuves ou non, qui ont fui la tyrannie des hommes. Et elle vivait heureuse jusqu'au...

— Jusqu'au retour de Robin ?

— Exactement !

— Mais enfin, pourquoi est-elle venue dans ce prieuré ?

— L'une des conditions de l'amnistie de Robin était qu'il serve un certain temps dans l'armée royale d'Écosse. Lorsque Lady Mary vit qu'il l'oubliait si vite et faisait passer les ordres du roi avant ses désirs à elle, elle en conçut un vif dépit ainsi qu'une profonde amertume.

Mère Elizabeth eut un sourire crispé :

— Comme tant d'hommes, Robin fit des promesses qu'il ne tint jamais.

— Mais il est bien revenu !

— Certes ! En se pavanant comme un paon ! Lui et ce fier-à-bras de Jean Petit ont franchi la porte sur leurs destriers comme des seigneurs venus rendre justice.

— Et Lady Mary ?

— Robin et elle se sont entretenus, seul à seule, à l'hostellerie du prieuré.

— Et ensuite ?

La prieure alla s'asseoir, l'air un peu exaspéré :

— Comme n'importe quelle petite sotte, Lady Mary perdit la tête. Elle partit avec l'amour de sa vie en emportant ses quelques biens.

— Et pourtant, ils ne se rendirent pas à Locksley, mais à Sherwood où ils reprirent leur vie d'antan. Pourquoi ?

— Cela, je l'ignore, rétorqua mère Elizabeth d'une voix coupante. Mais quand vous le capturerez, Sir Hugh – si jamais vous le capturez –, posez-lui la question avant qu'il fasse le grand saut !

Elle se redressa dans sa chaise et joignit les doigts :

— Si vous ne prêtez pas foi à mes dires, interrogez n'importe laquelle de nos soeurs !

Corbett quitta avec soulagement cette pièce à l'atmosphère étouffante. Ce que lui avait raconté mère Elizabeth le mettait mal à l'aise, mais il n'y pouvait rien. Ce qui avait transformé le guerrier aspirant à la paix en un hors-la-loi ardent à briser la paix du royaume restait un mystère.

Cette énigme tracassait encore Corbett lorsqu'il rentra à Nottingham le lendemain. Il trouva le château en pleine effervescence. Sir Peter Branwood vint à sa rencontre dans la basse-cour et avant même que le clerc ne réclamât Ranulf ou Maltote, il l'emmena par la porte de la moyenne enceinte à la chapelle où un cercueil reposait devant l'autel. Accablé de fatigue et rompu par la chevauchée, Corbett observa Branwood sans un mot : celui-ci releva brusquement le lourd drap mortuaire violet, ouvrit le couvercle à l'aide de son poignard et souleva la gaze recouvrant le visage du mort.

Corbett n'y jeta qu'un bref regard avant de se détourner en réprimant un haut-le-cœur. C'était Gisborne. L'embaumeur qui s'était chargé de la toilette mortuaire avait fait de son mieux : il avait nettoyé le cou déchiqueté du sang qui le maculait. Mais la tête

tranchée et tuméfiée demeurerait légèrement de travers. Cependant, bien qu'elle fût recouverte d'ecchymoses pourpres, comme si on l'avait fait rebondir à l'instar d'un ballon, Corbett reconnut les traits de Gisborne. Il s'assit sur les marches de l'autel et regarda Branwood qui refermait le cercueil et le scellait.

— Ainsi Gisborne a échoué !

— On ne le dirait que trop ! rétorqua sarcastiquement Branwood. Il a perdu plus d'une douzaine d'hommes. Messire de Gisborne, poursuivit-il en tapotant le cercueil, a refusé tout conseil et s'est attaqué, seul, à la bande de hors-la-loi. Nous nous sommes portés à son secours, mais avons dû rebrousser chemin moins d'une heure après. Il s'était déjà trop enfoncé dans la forêt.

Branwood rengaina son poignard :

— Hier soir, on a retrouvé son corps jeté sur l'escalier de Brewhouse et sa tête dans une barrique de porc mariné, tout près. Si je puis me permettre un conseil, Sir Hugh, dites à notre souverain, dans votre prochaine lettre, que la capture et l'exécution des bandits du Nottinghamshire devraient relever des officiers nommés par le roi, et d'eux seuls.

— Je n'y manquerai pas, murmura Corbett pendant que Branwood quittait la chapelle d'un pas vif.

Le clerc se leva péniblement, reprit sa sacoche et sa cape, fit une génuflexion devant l'autel et traversa la haute-cour pour rejoindre sa chambre dans la « tour du roi Jean ». Il n'y avait personne, mais il vérifia que rien n'avait été déplacé, y compris les objets qu'il avait subtilisés dans la chambre de Vechey. Il fit ses ablutions, se changea et s'assoupit à moitié sur son lit, jusqu'à ce que ses deux serviteurs le réveillent.

— Vous avez fait bon voyage ? s'enquit Ranulf.

Corbett grimaça un sourire :

— Et vous, êtes-vous au courant de la déconfiture et de la mort de Gisborne ?

— On ne parle que de ça en ville !

Corbett se frotta les yeux.

— Et toi, Ranulf, as-tu décrypté ce message ?

Le jeune homme eut un geste dépité de la tête.

Corbett sauta au bas du lit et s'étira :

— Maltote, va me chercher du vin et, si possible, du pain dans la cuisine. Dis à cet ours mal léché de cuisinier que c'est pour l'émissaire du roi.

Le messenger s'éclipsa. Alors Corbett brandit les bras en signe d'exaspération et reprit :

— Ranulf, ce hors-la-loi est une véritable énigme. Si un homme de l'envergure de Gisborne est incapable de le prendre au piège,

quelles chances de réussite avons-nous ? D'autre part, le code n'est toujours pas déchiffré et le temps passe. Quand les troupes françaises auront envahi la Flandre, le roi réclamera notre présence à Londres. Oh, à propos !

Corbett s'approcha de Ranulf :

— On a tenté de m'empoisonner sur la route de Kirklees. As-tu dit à quiconque où j'allais ?

Image même de l'innocence, Ranulf protesta, mains levées :

— Dieu m'est témoin, mon maître, que je n'en ai même pas parlé à Maltote.

— Eh bien ! On a essayé de me tuer. Soit le traître, soit...

— Achitophel ?

Corbett en tomba d'accord.

Maltote revint, porteur d'un pichet de vin, de trois gobelets et d'un plat contenant des pains mollets et des tranches de jambon fumé. Ils prirent place autour de la table et Corbett partagea leur nourriture tout en écoutant Ranulf raconter ce qui s'était passé au château depuis son départ.

— Et la belle Amisia ? l'interrompit-il. L'as-tu vue aujourd'hui ?

— Non, répondit Ranulf en ricanant. Nous étions trop occupés, Maltote et moi, à soutirer leur solde aux gardes de Sir Peter !

Tout en mâchonnant son pain, Corbett prêtait une oreille distraite au récit enjoué de Ranulf : certains des forestiers de Gisborne, venus au château après la mort de leur maître, s'étaient targués de battre facilement Maltote aux jeux de hasard et Ranulf s'était empressé de rectifier le tir grâce à ce qu'il appelait « ses dés miracles ».

Corbett venait d'achever son repas et de sortir son écritoire lorsque des coups sourds ébranlèrent la porte.

— Entrez ! cria-t-il.

Un serviteur apparut sur le seuil, suivi d'un inconnu.

— C'est Halfan ! s'exclama Ranulf. L'aubergiste du *Coq sur la Barrique* !

Son sourire s'éteignit en voyant l'air lugubre du visiteur.

— Il veut vous parler, expliqua le serviteur. Sir Peter m'a ordonné de l'amener ici.

— Très bien, tu peux disposer ! lui enjoignit Ranulf. Halfan, qu'est-ce qui se passe ?

Le nouveau venu attendit que la porte se fût refermée.

— Messire, soupira-t-il, les yeux papillotant, j'apporte une bien mauvaise nouvelle.

— Laquelle ? Serait-il arrivé quelque chose à Lady Amisia ?

— Non, non ! La jeune dame n'a rien. C'est son frère, Rahere, le maître devin. On l'a trouvé assassiné ce matin dans une venelle près de mon établissement. Étranglé !

— Quoi ?

Ranulf s'affala sur un tabouret.

— Des voleurs, probablement, poursuivit le tavernier. Il portait toujours une bourse bien remplie qui a disparu. On l'a dépouillé, aussi, de sa ceinture et de ses bottes. Ces pendants ont dû le suivre depuis la place du marché.

Corbett observa le visage blême de Ranulf et lui remplit prestement son gobelet.

— Et la jeune femme ? demanda-t-il.

— Comme je vous l'ai dit, elle est saine et sauve. Mais folle de chagrin. Aussi ai-je fait venir un mire qui lui a donné du vin et des gouttes de valériane.

Corbett se souvint de la corde d'arc qui avait étranglé Hecate, l'empoisonneuse.

— Ranulf ! Maltote ! Venez ! s'écria-t-il en poussant presque l'aubergiste et ses deux serviteurs hors de la chambre.

Ils dévalèrent l'escalier et, veillant soigneusement à ne pas se faire repérer par la garnison, ils se faufilèrent par la poterne de la haute-cour et gagnèrent la ville.

Le silence régnait dans le *Coq sur la Barrique*. Le tavernier expliqua qu'il avait rempli son « devoir de chrétien » en déposant le cadavre dans l'un des communs pour l'enquête du coroner.

— Dieu seul sait ce qui va advenir, marmonna-t-il. La dame a quasiment perdu la raison et tout ce que le coroner a trouvé à dire, c'est qu'il s'agit d'un meurtre commis par un ou plusieurs inconnus.

Ils traversèrent une cour pavée et pénétrèrent dans une écurie aux senteurs agréables, fermée au loquet. Le tavernier alluma nerveusement les lampes à huile placées sur le mur et repoussa les sacs recouvrant le corps gisant sur de la paille fraîche.

— Deux cadavres en une matinée ! grommela Corbett.

Il s'agenouilla près du saltimbanque, en essayant de ne pas regarder le visage violacé, la langue protubérante et les yeux exorbités. Il examina la corde autour du cou. Maltote avait déjà décampé, le teint verdâtre, tandis que Ranulf se sentait partagé entre le chagrin d'avoir perdu ce nouvel ami et le désarroi devant la détresse que devait éprouver sa douce Amisia.

— C'est le même genre de corde, marmonna Corbett en se relevant et en replaçant soigneusement le drap sur le visage du mort.

Le tavernier éteignit les lampes et ils sortirent dans la cour.

— En dehors de Ranulf, interrogea Corbett, Rahere a-t-il parlé à quelqu'un ?

— On le connaissait bien, un peu partout, déclara l'aubergiste en grattant son crâne dégarni, mais il se livrait peu. Parfois, il nous posait une devinette. Ses lieux de prédilection étaient le marché et ma

taverne. Il m'a confié un jour qu'il voulait se rendre au château et je pense qu'il a quitté Nottingham une fois.

— Quand ?

— Il y a deux jours, d'après un de mes clients. Il est parti en hâte, mais est vite revenu.

Corbett recula d'un pas. Deux jours auparavant, il s'était mis en route pour Locksley et Kirklees. Il jeta un regard furieux à Ranulf.

— Je ne l'ai dit à personne, au château !

Ranulf avait l'esprit assez vif pour deviner les conclusions de son maître. Il baissa les yeux :

— Ni ici, sauf à Amisia.

Corbett sortit, de son aumônière, une pièce qu'il fit étinceler devant le visage matois de l'aubergiste.

— Ceci, c'est pour la dépouille. Faites-la enterrer rapidement dans le cimetière de la ville. Et cela, enchaîna-t-il en brandissant une seconde pièce, c'est pour nous laisser fouiller ses bagages.

Le tavernier n'hésita pas : il emmena, dans la chambre du mort, Corbett, Ranulf et un Maltote tout ébahi.

— Il n'y a personne, expliqua-t-il. La jeune dame, je veux dire Lady Amisia, est logée ailleurs.

Corbett le remercia, puis, une fois le tavernier parti, ordonna à ses serveurs de passer l'endroit au crible et d'entasser les biens du défunt sur le lit.

D'abord, ils ne trouvèrent rien de particulier : des vêtements, des ceintures, des baudriers, des chausses, des bottes de rechange, quelques cuillères et une coupe d'argent repoussé. Mais Ranulf, désireux de rattraper sa bévue, déplaça le lit et fit appel à ses talents d'ancien cambrioleur pour sonder le plancher. Il poussa bientôt un cri de joie : une lame avait cédé. Il sortit de la cavité un coffret, long de moins d'un pied et large d'autant, qu'il tendit à Corbett. Le clerc, sans hésiter, en força les trois serrures à l'aide de son poignard, puis, bien installé au bord du lit, examina sommairement le contenu.

— Ah ! s'exclama-t-il en écartant des parchemins.

Il se saisit de son arme et donna de petits coups secs sur le fond de la cassette : le bois se souleva pour révéler un compartiment secret. Corbett en extirpa une médaille et un rouleau de vélin qu'il parcourut rapidement.

— Notre ami Rahere était vraiment un maître devin ! proféra-t-il sarcastiquement.

Il lança le rouleau déplié à Ranulf qui entreprit de déchiffrer le français normand : signée par Guillaume de Nogaret et cachetée au sceau privé de Philippe le Bel, cette missive ordonnait à tous, sénéchaux, baillis et officiers de la Couronne, de prêter main-forte et assistance au fidèle serviteur du roi de France qu'était Rahere.

— Plutôt dangereux d'avoir cela sur soi ! commenta Ranulf.

— Non, pas vraiment, rectifia Corbett. C'est le genre de lettres dont sont porteurs nombre de marchands français.

Il tendit la médaille à Ranulf qui se pencha sur la gravure représentant un roi sur son trône.

— Qui est-ce ? s'enquit-il.

— Saint Louis, le grand-père du roi actuel. Un simple officier portuaire anglais ne prêterait guère attention à ce genre de médailles, mais en fait, elles ne sont octroyées qu'à des hommes de confiance, proches du roi de France. Il aurait suffi à Rahere de la montrer en même temps que le parchemin pour voir s'ouvrir les portes d'un château ou d'une cité, obtenir des fonds ou réquisitionner des troupes. Ranulf, ton brave ami Rahere – Dieu ait son âme ! – était l'agent spécial du roi Philippe... c'est-à-dire l'habile Achitophel !

Corbett lut d'autres passages du parchemin.

— Qui aurait soupçonné un maître devin ? Je te le dis, Ranulf, Rahere ou Achitophel – que le Diable l'emporte ! – a sur la conscience la mort d'une vingtaine au moins de mes agents. Si je diligenterais une enquête approfondie sur les circonstances de leur disparition, je suis persuadé que des témoins se rappelleraient que, comme par hasard, Rahere traînait à chaque fois dans les parages. Nous nous sommes toujours demandé comment Achitophel pouvait sévir non seulement en France, mais aussi en Angleterre. La réponse, la voici : un saltimbanque ambulant, de son talent, trouvait partout bon accueil.

Corbett rit amèrement :

— Je suis prêt à parier que six membres, au moins, du Conseil privé du roi Édouard ne se seraient pas fait prier pour chanter ses louanges, lui offrir protection et hospitalité et lui accorder sauf-conduits et lettres d'introduction.

— Comment était-il au courant de votre présence à Nottingham ?

— Oh, je suppose que ce fieffé renard a forcé la confiance de Lady Maeve, de Lord Morgan Llewellyn peut-être, du comte de Surrey ou de notre souverain en personne et que l'un d'eux lui a fourni ce renseignement sans même s'en rendre compte !

Ranulf accepta l'explication, fixant le sol d'un air morne, avant de jeter un regard coléreux à Maltote qui claquait discrètement de la langue en signe de désapprobation.

— Toi, tu n'as rien à dire, fulmina-t-il. Tu n'étais pas le dernier à rechercher sa compagnie. Croyez-vous qu'Amisia soit coupable, elle aussi, Messire ?

Corbett réfléchit, les lèvres pincées.

— J'en doute fort. C'est un subterfuge assez courant, Ranulf. Je veux dire qu'à part Lady Maeve, qui sait dans quel bournier nous nous débattons ? Nous sommes confrontés, enchaîna-t-il amèrement, à un

stratagème bien connu et souvent utilisé : un groupe de moines traversent Douvres, sept sont de vrais moines, le huitième est un espion ; des marchands arrivent à Cantorbéry : tous semblent être d'honnêtes bourgeois, mais l'un d'entre eux est un espion. Même chose avec une troupe de saltimbanques ou une bande d'étudiants. Dans le cas de Rahere, c'était la belle jeune femme, sa soeur, qui attirait l'attention, et non le joyeux rimailleur. Cela dit, ajouta Corbett, il faudra l'interroger, elle aussi.

— Mais, intervint fougueusement Maltote, Rahere n'avait nulle certitude de vous rencontrer en venant à Nottingham, Messire.

— Achitophel n'était pas une vulgaire canaille ni un simple coupe-jarret, Maltote, expliqua Corbett. C'était un tueur de haute volée : il repérait les lieux, préparait son plan d'attaque et exécutait son coup avec la rapidité foudroyante et silencieuse du faucon pèlerin fondant sur sa proie. Je suis parti à Locksley, il y a deux jours. Ranulf en a parlé à Amisia, qui en a fait part à son frère... et celui-ci s'est empressé de me suivre. Et quelle merveilleuse façon de se débarrasser d'un clerc ! Tout ce que le coroner aurait pu déclarer, c'est que j'avais ingurgité quelque chose de néfaste pour ma santé ! On aurait procédé à ma toilette mortuaire et on m'aurait mis en bière et enterré avant que personne ne connût ma véritable identité !

— Je suis navré, mon maître, avoua Ranulf. Je me suis fait rouler comme un niais !

Corbett le réconforta :

— Ne t'excuse pas, Ranulf ! Ton amitié avec le jongleur peut encore porter ses fruits. Tu comprends, Rahere, alias Achitophel, devait avoir deux consignes : d'une part, m'abattre, d'autre part savoir si j'avais décrypté le message.

Corbett regarda son serviteur dans les yeux :

— Tu lui as bien parlé de ce message codé, n'est-ce pas ?

Ranulf, paupières closes, grommela :

— Oui, mais je le jure devant Dieu, je n'en ai jamais précisé l'origine.

— C'était inutile ! s'écria Maltote sans le moindre tact, avant de se voir gratifier d'un coup de pied dans le tibia.

— Bien sûr, poursuivit Corbett en ne relevant pas le geste, Achitophel s'est vite rendu compte que nous n'avions pas trouvé le code et il a décidé de ma mort. D'où la nécessité de me rencontrer... comme un bourreau qui étudie le poids et la taille d'un homme avant de lui passer la corde au cou et de retirer l'échelle. J'aurais pu révéler une faiblesse ou les détails du trajet envisagé.

Il dévisagea Ranulf :

— Je suppose qu'il ne t'a pas aidé à percer le code ?

— Non, Messire, mais qu'y a-t-il sur ces parchemins ?

— Rien de spécial. Des lettres d'amis et de connaissances qui peuvent, naturellement, être des instructions codées. Mes collègues de Westminster vont se faire une joie de les passer au crible.

Corbett fouilla les papiers sur le lit :

— Pourtant...

— Qui l'a tué ? demanda soudain Ranulf.

Corbett se mit à rire doucement, à la surprise de Ranulf et de Maltote qui pouvaient compter sur les doigts d'une main le nombre de fois dans une semaine où ils avaient vu se dérider leur « Maître Longue Figure ».

— Quelle mouche vous pique, Messire ? jeta Ranulf, agacé.

— Mais tu ne comprends pas, Ranulf ? Rahere, alias Achitophel, a commis la plus grande erreur que puisse faire un assassin ou un chasseur, et en cela il a un point commun avec Gisborne : dans les deux cas, le chasseur est devenu gibier. Nous savons qu'il y a un traître au château. Il a dû nous surveiller et être intrigué par nos visites répétées et nos longues conversations, dans une taverne du Nottinghamshire, avec un simple jongleur.

Ranulf comprit tout d'un coup.

— Évidemment ! souffla-t-il. Et le traître a pensé que Rahere était un agent du roi Édouard qui nous prodiguait aide et assistance, ici, à Nottingham !

— Exactement ! Quelqu'un de la garnison a-t-il surveillé la taverne ou épié tes déplacements ou ceux de Rahere ?

Ranulf fit signe que non :

— Jamais !

— Notre traître, cela va de soi, a usé de la plus grande prudence. Et que fait-on d'un problème que l'on ne peut résoudre, Ranulf ?

Corbett eut une mimique expressive :

— On le supprime en assassinant ! Rahere était si occupé à nous espionner et si sûr de son déguisement qu'il n'a jamais vu venir le danger. Je suppose qu'il a quitté l'auberge ce matin pour une course et qu'il a été agressé, rapidement étranglé et dépouillé de sa bourse et de ses bottes pour faire croire à une attaque de simples malandrins.

— Amisia va rejeter le blâme sur nous, souligna Ranulf, l'air abattu.

— Non, le rassura Corbett. Pour le moment, ne lui révèle pas la raison de notre présence ici, ni les activités réelles de son frère. Elle aura déjà besoin de beaucoup de temps pour guérir cette blessure, d'autres révélations pourraient lui être fatales et la conduire à la folie.

Il entreprit de trier les parchemins.

— Que cherchez-vous, Messire ?

— Achitophel, alias Rahere, s'avérait être quelqu'un d'intelligent, un agent bien payé qui jouissait de la confiance du roi Philippe, mais

je pense qu'il ignorait le code. Dis-moi, Ranulf, imagine que tu te trouves dans sa situation : mort d'ennui, attendant la suite des événements en battant la semelle dans une morne ville de province, que ferais-tu ? Rappelle-toi que tu as un sens inné des devinettes.

— Eh bien, j'essaierais de deviner celle-là ! Je la considérerais comme un défi.

— Précisément ! Rahere ne te l'aurait jamais avoué, bien sûr, mais il a dû rechercher la solution pour sa propre satisfaction. N'oublie pas que c'était un agent haut placé qui connaissait la façon de penser de ses maîtres. Ce qu'il me faut, c'est un indice me mettant sur la voie que lui-même suivait.

— Il me répétait constamment que cela pouvait être un poème ou une chanson, ajouta Ranulf, contrarié.

— Nous écarterons donc ces deux hypothèses, murmura Corbett à la grande joie de Maltote.

Il examina à nouveau les parchemins dont la plupart étaient couverts d'énigmes ou de bouts-rimés. L'un d'eux, soudain, retint son attention et il l'étudia plus attentivement. C'était la représentation grossière d'un échiquier.

— Voyons !

Assis au bord du lit, il réfléchit en se grattant la tête.

L'aubergiste revint demander s'ils n'avaient besoin de rien. Le clerc, l'esprit ailleurs, réclama du vin, une plume et un encrier de corne. Puis, sous le regard de ses serviteurs qui allongeaient le cou par-dessus son épaule, il annota le manuscrit en inscrivant le nom de chaque pièce : roi, reine, fou, cavalier, tour, pion.

Une heure s'écoula, le pichet se vida et l'exaspération de Corbett ne fit que croître.

— Tu vois, remarqua-t-il à haute voix comme s'il se parlait à lui-même, tous les codes sont basés sur quelque chose de concret : titres d'oeuvres, versets des Écritures saintes, noms d'anges ou initiales de villes. Mais ici, c'est différent.

Ranulf désigna le parchemin d'un doigt sale :

— Pourquoi est-il si nettement partagé au milieu ? On dirait que Rahere a fait exprès de le plier fortement afin de bien diviser l'échiquier en deux avec quatre rangées de carrés de chaque côté.

Corbett regarda le parchemin à la lumière du soleil qui se déversait par les fenêtres sans volets.

— Je me demande si...

Il bondit sur ses pieds :

— Écoutez ! Remettez tout en place, comme vous l'avez trouvé. Amisia va bientôt se réveiller. Ranulf ! reste ici pour la reconforter. Fais jurer à l'aubergiste de taire ce que nous avons fait. Promets à Amisia que je lui offrirai aide et protection, mais essaie d'en

apprendre plus sur les activités de son frère. Maltote ! Tu repars avec moi au château.

Il se replongea dans ses pensées, le parchemin fermement tenu dans sa main crispée.

Puis il reprit la route de la forteresse, Maltote traînant derrière lui. Ils gravirent l'escalier de Brewhouse menant à la poterne et rasèrent les murs en veillant à n'être ni importunés ni arrêtés. Pour la première fois depuis son arrivée à Nottingham, Corbett ressentait une certaine allégresse : il réussirait peut-être à décoder le fameux message ! Il rit discrètement en pensant que c'était le propre agent du roi Philippe qui lui en avait fourni la clé.

De retour dans ses quartiers, il installa son écritoire et ses plumes sur la table, puis ordonna à Maltote de l'aider à dessiner rapidement des échiquiers.

— Fais attention ! insista-t-il. Ce doit être un carré parfait, huit sur huit.

Puis il écrivit les noms des pièces d'échecs dans les cases. Maltote, qui l'avait regardé faire un moment, se lassa vite et alla s'étendre sur son lit pour contempler le plafond et se demander ce que faisait Ranulf et combien de temps encore ils allaient devoir rester dans ce maudit château. À l'autre bout de la pièce, son « Maître Longue Figure » jetait par terre des parchemins, les uns après les autres, en murmurant jurons sur jurons et en se grattant la tête. Le soleil déclina sur l'horizon. Des serviteurs, montés les avertir que le souper était prêt, se virent renvoyés.

Ranulf rentra, éméché, et déclara d'une voix tonitruante que Lady Amisia s'était sentie réconfortée et rassérénée par les garanties offertes.

— Surtout celles de Sir Hugh Corbett, garde du Sceau privé ! vociféra-t-il.

Corbett, plongé dans ses recherches, ne lui prêta même pas attention.

— N'allons-nous pas nous mettre quelque chose sous la dent ? gémit Ranulf.

— Pas dans ce château ! décréta Corbett. Serrez-vous la ceinture et pensez aux festins qui vous attendent à Londres.

Avec un haussement d'épaules, Ranulf sortit les dés de son escarcelle et entreprit d'initier Maltote aux finesses du jeu pipé.

Enfin, au moment où ils commençaient à désespérer, Corbett grommela :

— Ça y est ! J'ai trouvé ce diable de code !

Ranulf et Maltote s'approchèrent nonchalamment de leur maître aux yeux rougis par la fatigue.

— La solution est là, sur cet échiquier.

Il allait continuer lorsqu'on frappa violemment à la porte.

— Oui ! cria-t-il.

Sir Peter Branwood, suivi de Roteboeuf, entra en coup de vent.

— Sir Hugh, tout va bien ?

Corbett fixa le parchemin :

— Oh oui, Sir Peter ! Je pense que tout va pour le mieux.

Il adressa au shérif un petit sourire d'excuse.

— Je suis désolé, nous avons à nous occuper d'une autre affaire qui ne concerne pas le hors-la-loi.

Branwood parut pris de court.

— Je vous expliquerai tout cela plus tard, ajouta Corbett d'un ton égal.

— Voulez-vous des rafraîchissements ?

— Non, non, nous avons assez bu.

Branwood, l'air vexé, se dirigea vers la porte.

— Sir Peter !

Il se retourna, la main sur la gâche.

— Oui, Sir Hugh ?

— Pourquoi Lecroix se serait-il pendu dans la cave ? demanda brusquement Corbett.

— Dieu seul le sait ! Rappelez-vous que le château était attaqué. Peut-être se sentait-il plus en sécurité en bas.

Corbett acquiesça distraitemment :

— Oui, oui ! C'est probablement cela.

Le shérif parti, Corbett revint à son esquisse d'échiquier.

— Oubliez cette affaire de hors-la-loi, chuchota-t-il. Mille remerciements à tous les deux ! À part le roi Philippe, ses généraux sur la frontière flamande et peut-être Messires Nogaret et Craon, nous sommes les seuls à savoir où vont frapper les troupes françaises ! Regardez, je vais vous expliquer.

CHAPITRE XI

— Imaginons que nous jouions aux échecs et que nous soyons les blancs.

Corbett sourit :

— C'est la couleur préférée du roi Philippe : il se prend pour le Seigneur de la Lumière. Nous placerions les pièces de gauche à droite dans l'ordre suivant : Tour, Cavalier, Fou, Reine, Roi, Fou, Cavalier, Tour et, devant, nous mettrions les pions. Mais oublions les simples pions et le côté gauche de l'échiquier de la Tour à la Reine pour mieux nous concentrer sur les quatre pièces à droite, à savoir Roi, Fou, Cavalier et Tour.

Corbett prit sa plume :

— Inscrivons les lettres de l'alphabet au-dessus, comme cela.

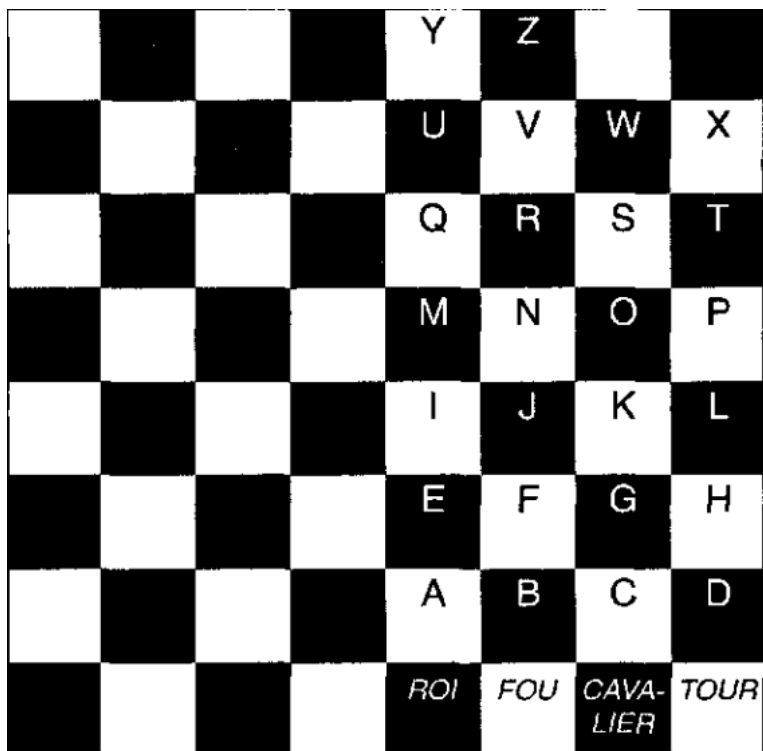
Il acheva le croquis.

— Et maintenant le message : « Les trois rois vont à la tour des deux fous avec deux cavaliers. »

— Messire, l'interrompit Ranulf, cela parle de cavaliers, de fous, de tours, pas de chevaliers, d'évêques et de châteaux.

— Les Français appellent « cavaliers » nos « chevaliers », « tours » nos « châteaux » et, non sans raison peut-être, « fous » nos « évêques ».

Corbett désigna l'échiquier de sa plume :



— Les trois rois pourraient être n'importe quelles lettres dans la colonne au-dessus du roi. Même raisonnement pour les deux cavaliers, les deux fous et la tour.

Il tapota le parchemin maculé :

— Certaines de mes conclusions relèvent de la pure intuition, mais j'ai une carte de la frontière flamande, et en me servant de ce code, j'ai essayé de déterminer quelle cité correspondait au message.

— Pourquoi n'avoir utilisé qu'une seule moitié de l'échiquier ? demanda Maltote tout à trac.

— Rappelle-toi ! rétorqua Ranulf d'un ton agressif. Le maître devin avait soigneusement plié le document en deux. Continuez, Messire ! ajouta-t-il d'un air supérieur.

— Un seul nom correspond au code de cet échiquier et résout l'énigme : COURTRAI.

Corbett inscrivit soigneusement le nom.

— Les trois rois sont les lettres A, I et U. Les deux cavaliers sont C et O, les fous sont la lettre R répétée et la tour le T.

Le clerc déroula le parchemin patiné, sur lequel était tracée une carte rudimentaire de la frontière franco-flamande.

— Courtrai s'avère un bon choix, concéda-t-il d'un air songeur, les Flamands ne doivent pas s'attendre à ce que le coup tombe là. Ce que le roi Philippe veut faire, c'est, par intimidation, acculer la cité à la

reddition, puis laisser la nouvelle se répandre au fur et à mesure de l'avancée de son armée.

— Autrement dit, enchaîna Ranulf, le roi de France n'a pas l'intention d'éparpiller ses troupes à travers le pays, mais d'attaquer cité après cité.

Corbett reposa sa plume :

— C'est aussi ce que je pense, murmura-t-il, et c'est ce que j'espère, car j'ai fait de mon mieux. Aucun autre lieu ne correspond à ce code.

— Et maintenant ?

— Allez en ville acheter des provisions : du vin, du pain, des fruits et du massepain. Cela devrait suffire.

— Et vous, Messire ?

Corbett entassa les parchemins sur la table.

— Je vais rédiger le compte rendu de ce que j'ai appris ou vu depuis notre arrivée, de ce que je sais sur la mort de Sir Eustace et de ce que j'ai découvert sur le hors-la-loi.

Il se frotta les yeux :

— Je nourris certains soupçons, surtout après mon voyage à Kirklees, mais c'est encore trop vague et pas assez étayé par des preuves concrètes. Je veux, à présent, assembler les morceaux du puzzle. Si je n'y suis pas arrivé demain à cette heure-ci, nous retournerons à Londres. Dans le cas contraire...

Il eut un geste résigné :

— Mais chaque chose en son temps !

Les deux serviteurs ne se firent pas prier pour sortir, mais, dans l'escalier, Ranulf demanda à son compagnon de l'attendre et revint vers son maître.

— Messire ! s'exclama-t-il en refermant discrètement la porte.

— Oui, Ranulf ? Je te croyais déjà parti.

— Votre promesse, Messire ?

Ranulf se dandinait d'une jambe sur l'autre, dansait presque.

— Je veux dire : c'est vous qui avez décrypté le code !

Cette réflexion amusa Corbett :

— Nous ignorons si nos conclusions sont exactes ou non. Nous ne le saurons que lorsque le roi Philippe donnera l'ordre d'attaquer. De toute façon, c'est toi qui tireras les marrons du feu : je signalerai à notre gracieux souverain que ta participation dans cette affaire fut décisive.

— Et si nous avons fait fausse route ? s'écria le jeune homme, toujours pessimiste quant à l'avenir.

— En ce cas, Ranulf-atte-Newgate, il sera trop tard. Le roi t'aura donné sa promesse solennelle de te nommer clerc de la Chancellerie royale.

Ranulf survola quasiment les marches. Lorsque Maltote et lui eurent quitté l'enceinte de la forteresse, il jura ses grands dieux qu'une fois appelé à un poste de haut rang, lui, Ranulf-atte-Newgate, n'oublierait jamais ses amis.

Ils rendirent visite à Amisia, à la taverne. Ranulf lui présenta à nouveau ses condoléances et glissa quelques pièces de plus à l'aubergiste pour que l'on procédât à la toilette mortuaire de Rahere et que sa dépouille fût mise en bière et transportée à St Mary pour y être enterrée.

— Que va-t-il advenir de moi ? sanglotait Amisia, assise au bord du lit, son beau visage livide gonflé de larmes.

Maltote, cette âme sensible, la contemplait, le coeur rempli de compassion, tout en admirant la délicatesse avec laquelle Ranulf la réconfortait.

— Ne vous mettez pas martel en tête ! Mon « Maître Longue Figure », Sir Hugh Corbett, expliquait-il, est un homme influent à la Cour. Dites-moi, votre frère était-il propriétaire de biens meubles ou immeubles en Angleterre ?

Il se mordit la langue : où Simon Rahere aurait-il pu détenir des propriétés ? Mais Amisia sembla ne rien avoir remarqué. Elle se balançait doucement, les yeux clos.

— Nous possédions un petit pécule, provenant de la vente de la maison de mon père, et Rahere ne manquait jamais d'or ni d'argent.

— Qui le lui fournissait ?

— Un banquier lombard : Luigi Baldi. Oui, c'est cela : Luigi Baldi. Amisia ouvrit les yeux :

— Il a des comptoirs à Londres, dans le quartier de Lothbury.

— Bien, voici ce que nous allons faire, lui proposa Ranulf avec aplomb. Vous logerez à Londres chez les clarisses, près d'Aldgate, tandis que j'irai voir Luigi Baldi pour m'assurer que votre héritage est en bonnes mains.

Ranulf quitta la taverne, fier comme un paon.

— Mais as-tu le droit d'agir ainsi ? s'inquiéta Maltote. Rahere était un traître. Son corps devrait se balancer au gibet et ses biens être confisqués par la Couronne. Je le sais, ajouta-t-il sur un ton de défi, je l'ai appris de Sir Hugh !

— La loi, c'est une chose, les décisions de Sir Hugh, une autre ! décréta Ranulf, l'air hautain. Certes, notre vieux maître semble être roide comme la barre d'un huis et avoir un coeur de pierre, mais rappelle-toi ce que je te dis : le coupable mort, il laisse courir...

Lèvres pincées, Ranulf reprit sur un ton sentencieux :

— En outre, si ses déductions se sont avérées exactes, le roi lui octroyera ce qu'il désirera. Mais, de toute façon, souligna Ranulf en tirant Maltote par la manche, nous, clercs de la Chancellerie, nous

jouissons d'une influence considérable dans ces résolutions.

Lorsqu'ils revinrent au château, chargés de victuailles, ils trouvèrent Corbett plongé dans ses « gribouillages », comme les appelait Ranulf. Le clerc prit le temps de manger un peu de pain et de fromage, arrosé de vin, avant de se remettre au labeur. Ranulf lui demanda l'autorisation de se promener avec Maltote autour de la forteresse. Corbett releva sa tête ébouriffée et lui ordonna sèchement de ne pas bouger. Les deux serviteurs jouèrent quelque temps aux dés. La nuit survint et le château retomba dans le silence que brisèrent seulement les tintements d'une cloche ou les appels des sentinelles sur le chemin de ronde. Ranulf et Maltote s'enveloppèrent dans leurs capes et dormirent par intermittence. Chaque fois qu'ils se réveillaient, ils voyaient Corbett assis à la table, éclairé par les bougies, écrivant avec frénésie ou examinant un parchemin, tête reposant dans les mains.

Ils se levèrent au point du jour, les yeux battus. Les traits gris de fatigue, Corbett leur fit préciser certains détails, puis revint à la table y continuer ses « gribouillages ». Il les autorisa à descendre en ville, où ils ne lièrent conversation avec personne, selon les instructions du clerc. À leur retour, la table avait été rangée et Corbett dormait du sommeil du juste. Il se réveilla juste après midi et se replongea dans ses pensées. Puis, après s'être rasé, lavé et changé, il se restaura un peu grâce aux provisions qu'avait apportées Ranulf et intima l'ordre à ses serviteurs de faire leurs bagages.

— Nous retournons à Londres, Messire ? s'exclama joyeusement Maltote.

— Non. Vos sacoches sont-elles prêtes ?

Les deux hommes opinèrent. Corbett passa un paquet scellé à Maltote.

— Pars avec Ranulf. Galopez à bride abattue jusqu'à Lincoln. Ranulf, sollicite une audience auprès du comte Henry : tu le trouveras au château. Remets-lui ceci, dit-il en lui tendant un petit rouleau de parchemin, et prie-le de le lire seul.

Corbett se frotta les yeux :

— Il fournira une escorte armée à Maltote jusqu'à Londres. Toi, Maltote, tu fileras à franc étrier porter ce paquet au roi dans ses appartements du palais de Westminster. Pendant ce temps, Ranulf, demande au comte de te faire accompagner par ses gardes jusqu'au prieuré de Kirklees. De par son allégeance à notre souverain, la mère supérieure sera tenue de se présenter ici avec toi et le comte. Que ce dernier vienne avec le plus fort contingent de troupes possible.

— Pourquoi la prieure ? s'étonna Ranulf.

Corbett ouvrit la bouche pour lui répondre mais se ravisa.

— Non... moins tu en sauras, mieux ce sera !

— Mais le comte ne va-t-il pas soulever quelques objections ? s'inquiéta Ranulf, un peu réticent à l'idée d'affronter Henry de Lacey, vieux briscard dont le moindre page à la cour connaissait le caractère impétueux et les jurons hauts en couleur.

— Le comte fera ce que je lui dirai, insista Corbett. La lettre porte le sceau privé du roi, de même que le mandat à l'intention de la prieure. Ils viendront. Ils protesteront, ils supplieront, mais ils viendront. Partez maintenant ! Ah, Ranulf ! Aie la gentillesse, avant, de prier Sir Peter et Roteboeuf de me rejoindre.

— Que va-t-il se passer ?

— Exécute mes ordres, lui répéta Corbett. Et sois de retour dans les trois jours.

Les deux hommes prirent congé de leur maître, et peu après Branwood entra en compagnie de Naylor, de frère Thomas et de Roteboeuf.

— Vous désirez me voir, Sir Hugh ? J'ai cru bon d'amener, également, mon sergent et frère Thomas.

— En effet, murmura Corbett. Il vaut mieux que je vous voie tous ensemble. Je pense savoir comment capturer et exécuter Robin des Bois.

La lueur de surprise qui traversa le regard de Branwood ne lui échappa pas.

— Qu'est-il arrivé ? demanda l'assistant shérif. Avez-vous découvert qui était le traître ?

— Non, et pour l'instant, je ne vois que la solution militaire pour mettre fin aux méfaits de Robin des Bois. Je suis convaincu que la prieure de Kirklees lui a prêté aide et assistance. Elle nous fournira de plus amples renseignements sur l'endroit où il se terre. Voyez-vous, poursuivit Corbett en se penchant, il a sûrement un complice ici, mais cela pourrait être n'importe qui : un cuisinier, un marmiton, une servante ou un soldat. Toutefois ce menu fretin ne nous intéresse pas. Afin de capturer Robin, j'ai enjoint au comte de Lincoln d'escorter la prieure ici en vue d'un interrogatoire et si j'obtiens les précisions nécessaires, je vous demanderai, Sir Peter, de joindre vos forces à celles du comte pour aller encercler le hors-la-loi dans la forêt.

— Comment cela ? s'interposa frère Thomas. Autant assiéger la mer !

Corbett grimaça un sourire en se grattant la tête.

— Cela prendra des semaines, mon frère, mais c'est faisable. Sir Peter, vous avez vu la façon dont s'y prenait l'armée du roi pour progresser en terre écossaise ?

Branwood fit signe que oui, les joues empourprées sous l'excitation.

— Je devine où vous voulez en venir, Sir Hugh : déplacer les

troupes de clairière en clairière et transformer celles-ci en petites places fortes.

— Exactement ! Jusqu'à présent, les expéditions militaires dans Sherwood n'ont été que de courtes incursions. Cette fois-ci, nos forces, à savoir les soldats de Lincoln, les survivants du détachement de Gisborne et la garnison du château, camperont dans la forêt. Veuillez procéder aux préparatifs, Sir Peter ! Mettez cette forteresse sur le pied de guerre ! Messire Roteboeuf, j'en suis sûr, va s'occuper du ravitaillement tandis que Naylor encadrera les hommes. Quant à vous, frère Thomas, je sais que vous êtes proche du petit peuple : je compte sur vous pour trouver ceux qui connaissent la moindre sente, le moindre layon de la forêt de Sherwood et ses chemins secrets.

Corbett se leva :

— Nous allons faire une dernière tentative, et si elle échoue, Sir Peter, je rentrerai à Londres informer notre souverain que vous et moi avons agi au mieux et que l'affaire, à présent, repose entre ses mains.

Branwood bondit sur ses pieds :

— Je me rallie entièrement à vos décisions, Sir Hugh ! Mais, au fait, l'assassinat de Sir Eustace ?

Corbett se mordilla les lèvres :

— Je crois savoir comment il est mort. On a réussi à verser du poison dans son gobelet.

Le clerc jeta un coup d'oeil à la ronde :

— Où est Maigret, le médecin ?

— En ville, pour une course, sans doute.

Corbett parut se satisfaire de cette explication :

— Sir Peter, ce sera tout. Chacun de nous sait ce qu'il doit faire. Ranulf et Maltote sont partis porter des messages à Lincoln. Normalement, le comte devrait arriver ici dans les trois jours.

Branwood et ses compagnons prirent congé de Corbett qui les regarda s'éloigner avant de refermer la porte à clé en poussant un soupir de soulagement. Puis le clerc s'étendit sur le lit pour rattraper le sommeil perdu.

Il se réveilla dans l'après-midi et effectua un petit tour de la forteresse. Branwood menait ses préparatifs tambour battant : écuries, forges, armurerie étaient en pleine effervescence. On pansait les chevaux, on réparait les selles et on transportait les vivres des caves aux bâtiments de la haute-cour. Corbett déambula nonchalamment, un sourire aux lèvres, avant de se glisser par la poterne et de dévaler l'escalier de Brewhouse pour arriver dans les rues nauséabondes et torrides de Nottingham. Il flâna un moment parmi les étals jusqu'à ce qu'il fût sûr de n'être pas observé. Il s'enfonça alors dans un passage, traversa une rue et sonna la cloche du couvent des franciscains.

L'accueil du prieur ne fut guère cordial.

— Les vils tracas du monde ne doivent pas franchir ces murs, déclara-t-il, acerbe.

— Mais, mon père, ce couvent est au centre de mon monde, rétorqua Corbett. Il me faut voir frère William. Je vous le demande en toute courtoisie, mais n'hésiterai pas à user de mon autorité si vous vous y opposez.

Le père prieur s'inclina de mauvaise grâce. Il le conduisit à la cellule de l'ancien hors-la-loi, de l'autre côté du cloître. Frère William reçut le clerc plutôt fraîchement, lui aussi.

— Vous partez pour Londres, Sir Hugh ? Vous êtes venu me dire au revoir ?

La méfiance brillait dans ses yeux et Corbett comprit qu'il se contentait d'entretenir la conversation en attendant que le supérieur se fût éloigné.

— Je ne regagnerai Londres qu'après avoir mis la main sur ce brigand de Robin des Bois, déclara Corbett. Et vous, mon frère, allez m'y aider.

Le franciscain s'assit sur un tabouret.

— Je suis homme de Dieu. Les tracas de ce bas monde ne me concernent pas.

— C'est la seconde fois que j'entends cette remarque, répliqua Corbett. Pourtant Dieu sait que votre concours pourrait m'être fort précieux.

Il dégaina son épée.

Frère William écarquilla les yeux de peur :

— Qu'est-ce que cela signifie ? haleta-t-il.

— Notre passé ne nous laisse jamais en paix, répondit Corbett d'une voix calme, en reculant vers la porte sur la pointe des pieds. C'est au moment où nous le croyons enfoui dans l'ombre qu'il resurgit pour mieux nous faire trébucher. Je ne vous cherche pas noise, mon frère, comme...

Il ouvrit l'huis d'un coup sec et coinça la pointe de son épée sous le menton du jardinier à la carrure imposante qui se tenait là. Corbett ricana :

— Pourquoi écouter aux portes, Jean Petit ? Ou devrais-je dire Petit Jean ?

Le colosse, ses cheveux gris tombant sur les épaules, s'était figé, les mains pendant le long du corps, ses énormes poings serrés sous l'effet de la frustration. L'épée du clerc n'avait point faibli, mais reposait à présent sur la gorge nue du gaillard. Corbett entendit frère William s'agiter derrière lui.

— Pas de gestes inconsidérés, mon frère ! s'écria-t-il par-dessus son épaule. Après tout, vous êtes homme de Dieu, maintenant, et je jure, par ce même Dieu, de ne vous vouloir aucun mal. Quant à toi,

Jean Petit, tu as été déclaré hors-la-loi et n'importe qui a légalement le droit de te trancher la tête. Mais nous avons à discuter, n'est-ce pas ?

Le géant fixait Corbett de ses yeux bleus au regard limpide et le clerc comprit qu'il hésitait entre soumission et attaque.

— Je ne te nuirai pas, Jean Petit, répéta doucement Corbett. Allons, viens !

Il lui fit signe d'entrer. Le colosse se baissa pour pénétrer dans la cellule de frère William.

Corbett repartit deux heures après. Ni Jean Petit ni frère William ne s'étaient montrés très loquaces. Ils avaient refusé de répondre à ses questions, se contentant de le dévisager et d'écouter ce qu'il avançait. À la fin, il avait emprunté plume et parchemin pour rédiger un mandat qui les obligeait à paraître devant lui, l'émissaire du roi, au château de Nottingham.

Corbett passa quelques heures à observer les préparatifs militaires de Branwood et à s'isoler pour méditer sur ses théories, comme tout bon clerc s'appropriant à présenter un compte rendu à son monarque. Il s'efforça d'apaiser ses craintes, en espérant que Ranulf mènerait sa tâche à bien et que Maltote réussirait à parler au roi.

Le lendemain, il rendit visite à Amisia à la taverne. L'interrogeant avec tact, il fut frappé par son intelligence et sa vivacité d'esprit. Elle semblait, de toute évidence, n'avoir aucun lien avec les crimes perpétrés par son frère. Il écouta avec amusement les promesses que Ranulf avait faites en son nom :

— C'est vrai, Demoiselle Amisia, confirma-t-il en se levant. Quand je retournerai dans la capitale, je serai honoré si vous voulez bien vous joindre à nous. Nous veillerons à vous loger chez les clarisses, où vous serez en sécurité.

Les protestations de gratitude de la jeune femme résonnaient encore à ses oreilles quand il regagna la forteresse. Il assista, plus tard dans l'après-midi, à la messe de funérailles de Rahere, écoutant distraitemment le prêtre déplorer « l'horrible assassinat » de cet étranger au sein de leur communauté. Corbett suivit la dépouille jusqu'au cimetière puis reconduisit à l'auberge une Amisia en pleurs qui s'appuyait sur le bras de la tavernière.

Il passa une nuit blanche, peuplée de cauchemars où il se voyait perdu dans une épaisse forêt sombre, dont les arbres eux-mêmes prenaient vie et le pourchassaient. Il se réveilla en sueur et resta dans son logis la majeure partie de la journée, passant au crible les objets qu'il avait subtilisés dans la chambre de Vechey. Soudain, il étouffa un cri de soulagement en entendant les appels des sentinelles et l'arrivée d'une troupe nombreuse passant la porte médiane.

Il fit un brin de toilette, puis descendit dans la grand-salle où Ranulf, couvert de poussière, s'activait à installer le plus

confortablement possible le comte de Lincoln dont l'âge n'avait pas entamé la fougue.

— Corbett ! Maudit scribe ! brailla le vieux soldat.

Son visage taillé à la serpe luisait de sueur et ses yeux bleus globuleux foudroyaient Corbett comme si ce dernier était personnellement responsable de chaque bosse et ecchymose occasionnée par le trajet.

— Allons, mon garçon ! vociféra-t-il à l'adresse de Ranulf. Du vin, par les cornes du Diable. Bonjour, Branwood ! rugit-il en voyant le shérif entrer. N'êtes pas capables d'attraper un foutu coupe-jarret, hein ! Pour l'amour de Dieu, que l'on m'enlève mes bottes ! J'ai le cul meurtri comme une pucelle le soir de ses noces !

Corbett se défendit de sourire et applaudit *in petto* aux railleries joviales dont le comte abreuvait tous ceux qui étaient à portée de voix. Henry de Lacey, comte de Lincoln, n'était pas un sot : il adressa un clin d'oeil entendu au clerc.

— Vous avez vos hommes avec vous, Monseigneur ?

— Des compagnies entières de ces sacrés fainéants ! Des piétons, quelques chevaliers et plus d'archers que mon chien n'a de puces. Et croyez-moi, dit le comte dans un grand éclat de rire, il en a, des puces ! Allez voir mes troupes vous-même, Corbett !

Ce dernier le prit au mot et sortit dans la haute-cour où grouillaient les soldats du comte, portant ses couleurs : rouge et vert.

— Maltote est parti pour Londres, lui murmura Ranulf, en se glissant derrière lui. Mais ce vieux comte, Messire ! Il lance des jurons à tout le monde et il a avalé au moins cinq pintes de vin depuis notre arrivée à Nottingham.

— Ce vieux comte, rétorqua doucement Corbett, en fieffé renard qu'il est, a sûrement deviné pourquoi je l'ai fait venir ici.

L'air éberlué de Ranulf égaya son maître :

— Un peu de patience, Ranulf : tout s'éclairera. Oh, à propos ! Amisia te salue.

Ils revinrent dans la grand-salle où Lincoln avait jeté ses bottes dans un coin. Tandis qu'un de ses écuyers essayait de le chausser de brodequins de cuir souple, un autre, tenant aiguière et bassin de toilette, se voyait aspergé d'eau par les ablutions du comte qui réclamait d'une voix tonitruante du claret, de la malvoisie, n'importe quoi pour son gosier desséché par la poussière.

— Oh, j'y pense ! s'écria-t-il. Cette sainte nitouche de prieure ! Par Dieu, quelle prétentieuse ! Elle est ici, aussi, Corbett. Elle était presque évanouie quand je l'ai laissée, la mijaurée ! À croire qu'elle n'avait jamais entendu jurer un chrétien auparavant !

Ranulf réprimait tellement son hilarité que Corbett le crut sur le point d'avoir une attaque d'apoplexie. Lorsque le clerc s'en alla, le

vieux comte déclarait à Branwood d'une voix tonitruante qu'il n'avait pas fait tout ce chemin pour une simple écuelle de ragoût et qu'il espérait un souper plus consistant dans la soirée.

Bien qu'il s'éloignât en toute hâte de la grand-salle, Corbett eut le temps de savourer les odeurs délicieuses qui s'échappaient de la cuisine et de comprendre que Branwood préparait un banquet en l'honneur de la capture de Robin des Bois.

— Attendez d'avoir vu la prieure ! murmura Ranulf, se retenant encore de rire.

— Pourquoi ?

— Avez-vous jamais entendu l'histoire du clerc libidineux, de la meunière et de sa fille ?

— Non !

— La prieure, si ! s'esclaffa Ranulf. Lincoln a voulu à tout prix la lui raconter en criant à tue-tête et en y ajoutant quelques embellissements de son cru.

Dame Elizabeth Stainham avait en partie recouvré son calme lorsque Corbett lui rendit visite dans un logement confortable au-dessus de la porte médiane. Mais elle tremblait encore de colère, ses grands yeux sombres noyés de haine, dans son visage blême.

— Messire Corbett ! fulmina-t-elle.

— Ma mère, mon titre est Sir Hugh.

— Appelez-vous comme vous voulez ! Je me plaindrai au roi d'avoir été arrachée à mon couvent et forcée de voyager en compagnie de cet individu !

Elle désigna Ranulf avec dédain.

— Ranulf-atte-Newgate, ma mère.

— Et de ce comte, un soudard...

— Vous voulez parler du cousin du roi, Henry de Lacey, comte de Lincoln, tuteur du prince de Galles et commandant le plus brillant de nos troupes en Gascogne ?

La prieure se mordit la lèvre en comprenant qu'elle était allée trop loin.

— Que désirez-vous ? demanda-t-elle brusquement, en prenant place gracieusement sur une chaise.

D'un geste, Corbett signifia à Ranulf d'attendre dehors. Puis il regarda la jeune religieuse qui avait accompagné la prieure :

— Et vous aussi !

Il lui sourit :

— Mon serviteur connaît un certain nombre de contes drôles qui pourraient vous divertir.

Mère Elizabeth fit mine de se lever.

— Veuillez rester assise, ma mère ! lui enjoignit Corbett. Je me vois obligé d'empiéter sur votre précieux temps. Si vous m'aviez dit la

vérité lors de notre première rencontre, à moi, émissaire du roi, ce voyage et cet entretien n'auraient pas lieu d'être. Si vous voyez quelque inconvénient à vous confier à moi, faites-en part à notre souverain. Mais je vous préviens : vous passerez le restant de votre vie au pain et à l'eau dans un couvent perdu à l'autre bout du royaume.

Ranulf surprit les derniers mots en refermant l'huis derrière lui. Il fut bien tenté d'espionner, car il savait que le moment de la curée approchait, mais la porte était fort épaisse et la jeune religieuse... fort jolie. Ranulf la fit vite pouffer de rire en lui narrant sa propre version du récit de la meunière, de sa fille et du clerc libidineux.

Corbett ressortit une heure après, un sourire aux lèvres.

— Je pense que la mère supérieure vous demande, murmura-t-il. Il lui faut défaire ses bagages et se préparer pour le banquet de ce soir. Quant à toi, Ranulf...

Il prit son serviteur par le coude et l'entraîna dans l'escalier en lui chuchotant ses instructions. Puis il regagna sa chambre et revêtit ses habits d'apparat. Il enveloppa ensuite certains objets dans sa cape et se rendit dans la grand-salle pour assister à ce que Branwood appelait pompeusement le « banquet de la victoire ».

L'assistant shérif avait fait de son mieux pour embellir la grand-salle : on avait nettoyé le sol, suspendu des tapisseries et descendu la longue table de l'estrade pour pouvoir loger tous les gens de Branwood aux côtés de Lacey, de Corbett, de Ranulf et de la prieure qui arborait une mine très grave. La lumière tremblotante des torches murales luttait contre la pénombre tandis que des bougies jetaient, sur les nappes blanches, des ronds de lumière.

Les cuisiniers de Sir Peter s'étaient surpassés : ragoût de mouton aux olives, venaison des domaines royaux, poule au pot farcie aux raisins, paon paré, nombreuses tourtes, galantines de brochet, légumes au beurre et les meilleurs crus du château. Tous, à l'exception de Corbett, firent honneur au festin, mais Lincoln surveillait le clerc du coin de l'oeil, flairant un mystère. Après que l'on eut desservi les plats principaux, Sir Peter se leva et prononça un charmant discours de bienvenue en l'honneur du comte de Lincoln, au cours duquel il porta un toast à ses prouesses guerrières.

— Eh bien, Corbett, conclut Branwood en souriant, cette grande idée est de vous. Que proposez-vous, à présent ?

— Un conte ! déclara le clerc en s'adressant à la ronde.

Il repoussa sa chaise et prit appui sur le dossier.

— Il y a de cela maintes années, ce royaume était déchiré par la guerre civile.

Corbett lorgna vers Lacey qui s'agita, mal à l'aise.

— Simon de Montfort, comte de Leicester, se rebella contre la Couronne. Montfort avait un rêve, qui se transforma en un cauchemar

de trahison et de félonie, l'idée que tous les hommes étaient égaux devant la loi. Montfort fut défait, mais l'un de ses partisans, Robin de Locksley, poursuivit son rêve en ne négligeant pas, toutefois, son avantage personnel.

« Robin s'éleva contre la dureté des lois forestières et, devenu hors-la-loi, il dévalisa les riches pour secourir les pauvres. Il combattit chevaliers, shérifs, verdiers, hommes d'armes, mais jamais, à ma connaissance, il ne leva la main sur une femme, un enfant ou un innocent.

Corbett observa les convives silencieux, à présent. Branwood semblait intrigué, Naylor lugubre, Roteboeuf se tenait la tête dans les mains, le mire paraissait à demi assoupi, mais frère Thomas l'écoutait attentivement, comme le comte de Lincoln et la prieure qui, à en juger par ses joues cramoisies, avait bu plus que de coutume pour dissimuler sa gêne. Corbett regarda au fond de la salle où s'étaient rassemblés les officiers de Lincoln et les chevaliers du shérif. Ranulf, posté près de la porte, lui fit un signe de tête imperceptible, ses traits illuminés par la torche murale crachotant au-dessus de lui. À voir l'expression de son visage, Corbett devina que d'autres gardes attendaient dans l'ombre.

Il prit une profonde inspiration :

— La réputation de ce hors-la-loi ne fit que croître et lorsque notre souverain vint dans les provinces du Nord, il lui octroya une amnistie. Robin l'accepta et la bande se dispersa : Petit Jean, son lieutenant, regagna son village de Haversage, Will l'Écarlate se fit franciscain et Lady Mary, sa bien-aimée, se réfugia au prieuré de Kirklees. Robin s'en alla guerroyer en Écosse, mais, vite lassé des tueries, demanda au roi à être libéré de son service. Notre souverain, qui n'a jamais su résister à un joyeux coquin, lui accorda l'autorisation de rentrer chez lui et fit parvenir, en même temps, copie de cette lettre à Sir Eustace Vechey et à Sir Peter Branwood, shérifs de Nottingham. Robin arriva avec deux compagnons, William Goldberg et un certain Thomas.

— Deux compagnons ? s'étonna frère Thomas.

— Oui, il en est fait mention dans le sauf-conduit.

— Nous sommes tous au courant, interrompit Naylor. Ensuite, pour une raison inconnue, il a renié sa parole et a repris sa vie d'antan dans la forêt de Sherwood.

— Ah, détrompez-vous ! reprit Corbett en souriant. Robin est bien revenu, mais pour être assassiné. Je n'irai pas traquer le hors-la-loi demain, Sir Peter. C'était une ruse pour me protéger jusqu'à l'arrivée du comte de Lincoln.

CHAPITRE XII

Ce fut un fameux tollé ! Corbett ne disait mot. A la fin, le comte de Lincoln leva la main pour réclamer le silence et lui permettre de continuer.

— Oui, Robin de Locksley est bien revenu, reprit Corbett en se plaçant derrière la prieure. Il se rendit à son manoir, fit une visite de courtoisie au père Edmund, puis reprit la route vers le prieuré de Kirklees tant il brûlait de revoir Lady Mary. Il espérait, également, que son lieutenant, Jean Petit, alias Petit Jean, l'y attendrait, car c'est là qu'ils étaient convenus de se retrouver. Cependant ses deux compagnons et lui furent victimes d'un vil guet-apens sur un sentier isolé. William Goldberg et le nommé Thomas furent tués immédiatement. Robin parvint à s'enfuir, non sans avoir reçu une blessure mortelle. Peut-être réussit-il à ramper dans les fourrés. Toujours est-il que ses assaillants le crurent mort.

Corbett effleura l'épaule de la prieure.

— Mais ce brigand avait l'âme chevillée au corps : il put se traîner jusqu'au prieuré, l'embuscade ayant eu lieu près de l'entrée où l'attendait Petit Jean. Une chance, n'est-ce pas, ma mère ?

La supérieure accusa le coup.

— Bon, enchaîna Corbett. Mère Elizabeth me décrivit l'arrivée à cheval de Robin. Elle mentit. Robin, mauvais cavalier, serait arrivé à pied. Elle déclara, aussi, qu'il était accompagné de Petit Jean. Autre mensonge, tous deux ne devant se retrouver qu'au prieuré.

— Et alors ? beugla Lincoln. Que s'est-il passé ?

— On transporta Robin, mourant, dans la loge de la soeur tourière, un peu éloignée des autres bâtiments conventuels, n'est-ce pas, ma mère ?

— Oui, c'est vrai, confirma la prieure, les doigts étroitement entrelacés et les yeux rivés sur la table. Il avait, au cou, une plaie en dents de scie d'où le sang jaillissait à flots. J'ai fait ce que j'ai pu.

Corbett observa les convives. Branwood, bouche bée, semblait transformé en statue de marbre.

— Ranulf ! appela Corbett. Que Petit Jean se présente devant nous !

Ranulf s'avança. Le colosse le suivait, pataud comme un ours,

tandis que frère William fermait la marche. Naylor bondit sur ses pieds, en écartant sa chaise.

— Cet homme est un hors-la-loi et un bandit de grand chemin, s'écria-t-il en portant sa main à sa dague. N'importe qui a le droit de l'abattre !

— Si vous interrompez cette réunion, le tança vertement Corbett, je prierai le comte de Lincoln de vous pendre aux poutres ! Jean Petit, tu as entendu ce que j'ai déclaré. Est-ce la vérité ?

Le géant barbu et dépenaillé confirma d'un signe de tête. Même Corbett frémit en lisant la haine dans son regard.

— Robin s'mourait, commença-t-il d'une voix aux accents paysans et étonnamment douce. Mère Elizabeth a dit vrai. Ell'a fait c'qu'elle a pu, mais l'Seigneur seul sait quel breuvage elle a donné à Robin. Après l'avoir bu, il a r'pris des forces et m'a demandé mon arc.

Les yeux de Petit Jean s'embuèrent.

— Il s'mourait. Il m'a dit d'ouvrir la croisée. J'ai encoché une flèche et l'ai aidé à armer. Il a bien tiré et son trait est r'tombé derrière les jardins du prieuré.

Le colosse se tut un moment :

— Et puis Robin s'est mis à rire. Sa parente, la prieure, l'portait pas dans son coeur, il le savait, mais ell'pouvait guère lui refuser un enterrement de chrétien. Robin m'ordonna de retrouver l'endroit où était retombée la flèche et de l'y enterrer. Lady Mary accourut, poursuivit le géant en toussant. Robin faiblissait.

Petit Jean tordit ses larges mains en un geste d'impuissance.

— Et c'fut la fin. L'jour s'éteignait, Robin aussi. Dans son agonie, il balbutiait des mots sur not'vie d'antan, dans la forêt. Il riait d'temps à autre ou criait l'nom de Marion. L'mien aussi, une ou deux fois. Puis c'fut l'silence. Lady Mary était folle de chagrin. Je m'étais penché sur le lit. Ses yeux étaient fermés et son visage déjà froid.

Petit Jean tira sur sa barbe. Malgré sa taille et sa carrure, il avait l'air d'un gamin qui narre un accident épouvantable.

— L'lendemain, j'suis sorti voir où la flèche était tombée. Y m'fallut un bon bout d'temps. Alors j'ai commencé à creuser la tombe. Ell', cette vipère prétentieuse, gronda-t-il en désignant la prieure, ell'voulait pas ! Mais j'lai m'nacée de lui briser l'cou si al acceptait pas, ajouta-t-il avec un sourire sans joie. J'ai fini d'creuser. Avant d'mourir, Robin m'avait causé des pauvres William et Thomas, alors j'suis reparti sur l'sentier pour r'trouver leurs corps. Ils étaient morts, des flèches plein la poitrine et l'cou. J'les ai allongés près d'Robin. J'avais creusé profond et large. J'ai comblé l'trou de terre et j'suis r'venu au prieuré pour consoler Lady Mary, mais al avait perdu la tête, al était folle de chagrin. J'ai dit à la prieure que j'reviendrais de temps à autre pour soigner la tombe, mais l'ai jamais fait. J'voulais pas qu'on

m'voie. Et Lady Mary...

Sa voix se troubla.

— ... elle est morte ! acheva la prieure. Elle avait mis tous ses espoirs dans le retour de Robin. Lui disparu, elle s'est laissée mourir. Elle refusait de s'alimenter, son esprit s'égarait dans des rêves.

Mère Elizabeth poursuivit, les yeux étincelants :

— J'ai annoncé à ma communauté qu'elle était partie avec Robin. Nul ne sut la vérité. Pour moi, cependant, la mort efface tous les griefs. Robin a rendu son âme à Dieu, tout comme sa bien-aimée, que j'ai enterrée à ses côtés.

Corbett scruta son visage durci et tendu : n'aurait-elle pas aimé Robin en secret et son hostilité ne serait-elle pas due à l'indifférence de cet homme ?

— Qu'insinuait Petit Jean à propos de cette potion ? demanda le clerc.

La prieure garda le silence.

— Pourquoi n'avez-vous pas signalé l'assassinat de Robin au roi ? s'écria le comte. Après tout, il jouissait de la protection royale et détenait des sauf-conduits.

— Comment l'aurais-je pu ? protesta la prieure. Robin avait trouvé la mort près de Kirklees. Vous avez entendu cette fripouille de Petit Jean : mon inimitié envers Robin était connue de tous. En outre, ajouta-t-elle en décochant un regard courroucé à Corbett, j'étais l'une des rares personnes à savoir qu'il venait.

— J'y avais pensé, intervint Petit Jean. Robin n'avait point r'connu ses agresseurs qui portaient masques et capuchons. J'm'suis rendu à Nottingham r'trouver frère William. Puis j'ai réfléchi.

Le géant se gratta la tête :

— Robin avait été attaqué le 13 décembre. Ses assaillants l'attendaient d'pied ferme. Mais si on savait ben qu'Robin était parti d'Écosse, on savait pas son vrai ch'min : sauf le roi, ses clercs de Westminster et ceux, ici, qu'avaient été prév'nus de son r'tour, c'est-à-dire les shérifs Sir Eustace Vechey et Sir Peter Branwood. Et l'secrétaire, pour sûr !

— Petit Jean me fit part de ses craintes, continua frère William. Moi aussi, j'eus peur. Je suppliai le père prieur de le faire entrer au prieuré comme jardinier. Il accepta. Je réfléchis à ce que m'avait révélé Jean et en déduisis que l'assassin était soit le roi, soit quelqu'un de Nottingham.

Frère William regarda Branwood dans le blanc des yeux :

— Le roi aimait Robin. Il ne l'aurait jamais fait tuer de si vile façon. La conclusion s'imposait d'elle-même : l'embuscade avait été conçue à Nottingham par quelqu'un qui était au courant du retour de Robin. Dieu sait que ce comté ne manquait pas de seigneurs qui

l'abhorraient. D'abord, j'ai pensé à un acte de vengeance, et puis me sont parvenus d'étranges récits, selon lesquels Robin s'était remis à traquer les riches voyageurs dans Sherwood, mais avait bien changé. Oh, certes ! il achetait encore le silence des paysans, mais ce Robin-là se montrait impitoyable, s'attaquant à tous, écrasant toute velléité d'opposition et tuant même ceux qui lui avaient été proches, autrefois.

Frère William s'essuya la bouche d'un revers de main :

— J'étais bien placé pour savoir que ce n'était pas Robin de Locksley, mais quelqu'un d'autre qui avait usurpé son nom.

Il eut un geste d'impuissance :

— Que pouvions-nous faire ? Si j'avais essayé de protester, qui aurait prêté foi à mes paroles ? Quelles preuves avais-je ? Quant à Petit Jean, il n'était pas question qu'il se promène dans les rues de Nottingham, vu sa taille. Alors, nous nous sommes cachés au couvent où nul ne pouvait nous nuire. Car à qui nous fier ? Même pas à vous, l'émissaire du roi.

Corbett donna une bourrade au géant.

— Mais c'est toi qui lançais les flèches enflammées ?

Un large sourire illumina le visage de Petit Jean, découvrant des dents bien écartées.

— Trois flèches, souligna Corbett. Le 13 de chaque mois. Ton requiem pour Robin, n'est-ce pas ?

— En effet, c'est bien lui, répondit frère William. Il se glissait par une poterne et tirait dans la nuit. Un rappel au meurtrier et en même temps une prière, trois fois récitée, pour que Dieu accueille en son paradis l'âme de notre compagnon.

— Mais vous ignoriez l'identité de l'assassin ? reprit Corbett. Et c'est là où résidait l'habileté démoniaque de ce plan. Mère Elizabeth ne pouvait dévoiler le décès de Robin. Qui l'eût crue ? D'aucuns, sachant son aversion pour son parent, l'auraient peut-être accusée de n'y être pas étrangère. Petit Jean nourrissait certains soupçons, mais en tant que hors-la-loi, il pouvait être abattu à vue. Frère William manquait de preuves. Et, comme il l'a déclaré, les anciens de la bande qui soupçonnaient quelque chose passaient de vie à trépas, comme leur chef. A présent, Monseigneur, s'exclama Corbett en s'approchant vivement du haut bout de la table, deux hommes pour encadrer chacun de ceux-là !

Et il désigna Sir Peter, son secrétaire Roteboeuf et Naylor.

Corbett, lui-même, dégaina son poignard et se tint derrière le sergent corpulent. Branwood était prostré sur son siège, Roteboeuf clignait des yeux comme un lapin apeuré, mais Corbett vit Naylor glisser ses mains le long de sa hanche.

— Les mains sur la table ! s'écria-t-il.

Le sergent Iorgna par-dessus son épaule. Les soldats du comte

accoururent. Naylor s'exécuta à contrecœur. Lincoln aboya des ordres. Branwood, Naylor et Roteboeuf n'opposèrent aucune résistance quand on leur retira leurs épées.

— Au château, expliqua Corbett, Sir Eustace Vechey a dû penser qu'un cauchemar recommençait. Il avait combattu Robin autrefois. Et voici que le hors-la-loi revenait, multipliant les méfaits. A mon avis, Vechey ne savait pas ce qui s'était passé, mais voyant redoubler les pillages de Robin, il se douta de la présence d'un traître haut placé. C'était un personnage solitaire et soupçonneux qui n'avait confiance en personne, mais sa langue, comme son esprit, s'égarait de plus en plus. Peut-être se permit-il des allusions à peine voilées, ou fut-il trahi par une lueur dans le regard ou une expression du visage. Toujours est-il qu'il fut condamné à périr, et que vous, Sir Peter, l'avez assassiné comme vous avez assassiné Robin des Bois et pris sa place dans la forêt de Sherwood.

— Billevesées ! hurla Branwood en essayant de reprendre l'avantage. Monseigneur, ce clerc divague, il est fou à lier !

Ses protestations étaient démenties par ses mimiques et par les gouttes de sueur qui ruisselaient sur ses joues. L'un des chevaliers de Lincoln l'agrippa par l'épaule et le repoussa sur son siège.

— Oui, Sir Peter, vous êtes un assassin, continua Corbett d'une voix égale, en l'observant de l'autre côté de la table. Vous haïssez Robin de Locksley pour vous avoir humilié. Vous n'acceptiez pas que le roi lui eût octroyé cette amnistie et, je suppose, méprisiez notre souverain pour avoir montré tant de mansuétude envers un homme que vous auriez, vous, abattu sans sourciller. Sir Eustace et vous-même avez reçu la lettre de la Chancellerie de Westminster, vous annonçant le retour de Robin sous protection royale. Vous avez noté les dates et préparé une embuscade. Vos deux acolytes, Naylor et Roteboeuf, furent de mèche avec vous. Je suis convaincu que, lorsque j'aurai fini mon récit, l'un de vous aura la sagesse de le confirmer et de témoigner contre ses complices. Vous avez massacré William Goldberg et le nommé Thomas, et laissé Robin de Locksley pour mort.

« Peut-être, Sir Peter, aviez-vous décidé, au début, de vous en tenir là, mais vous avez vite compris quel champ de possibilités s'offrait à vous. Quelle manière éclatante de vous venger de son nom et de sa réputation, ainsi que du roi lui-même, tout en vous remplissant les poches ! Et cela était si facile ! Qui allait apporter la preuve de vos méfaits ? Tous, de notre monarque au plus humble serf de Nottingham, croyaient que Robin de Locksley avait repris sa vie d'antan. Comme je l'ai démontré, seules trois personnes savaient qu'il avait péri : un ancien hors-la-loi à qui nul n'aurait prêté foi et qu'on pouvait abattre à vue, un moine cloîtré, âgé et las, et une prieure qui exécutait Robin.

— Mais c'est impossible, objecta le comte. Comment Branwood réussissait-il à rejoindre la forêt en partant d'ici ?

— Monseigneur, sous ces murs court un réseau de tunnels et de passages secrets connus de très peu de gens. On redoute généralement qu'ils servent à l'ennemi pour s'introduire dans le château, mais n'oublions pas qu'on peut les emprunter pour sortir de cette forteresse, comme l'a découvert Sir Peter pour son plus grand profit.

Corbett but une gorgée avant de poursuivre :

— J'ai étudié les actes de brigandage de ces trois derniers mois. Ils ont eu lieu, non pas tous les jours, mais une ou deux fois par mois ; celui qui a rapporté le plus gros fut le guet-apens tendu aux collecteurs d'impôts. Dans leur rôle de voleurs, Sir Peter, Naylor et Roteboeuf empruntaient ces passages secrets pour quitter le château. Le secrétaire restait probablement derrière, de temps à autre, pour couvrir les absences de son maître. Certains de ces tunnels, d'après ce que je sais, débouchaient dans la ville intra-muros, d'autres au-delà des remparts.

« C'est dans l'un d'eux que Branwood et Naylor revêtaient leur tenue de drap vert, leur masque et leur capuchon avant de gagner le lieu de rendez-vous. Les deux pauvres larrons que Naylor est censé avoir capturés nous ont permis de comprendre un peu comment la bande se rassemblait à un endroit précis quand le signal était donné. Prenons l'exemple de l'attaque contre les collecteurs d'impôts.

Corbett tapota sa ceinture.

— Quelques heures durent suffire à Sir Peter. Naylor joua le rôle de Petit Jean et la fille du *Sanglier Bleu* celui de Marion. Ils réunirent les hors-la-loi, donnèrent les ordres et la bande passa à l'attaque.

— Vous nous accusez d'avoir fait cela ? ricana Naylor.

— Eh oui ! rétorqua Corbett. La fille du tavernier ne connaissait certainement pas vos vraies identités ; elle se contenta de jouer un rôle. Les autres bandits furent convoqués avant même que les collecteurs d'impôts eussent quitté Nottingham, suivis de près par l'un de vos sbires. En forêt le convoi devait se déplacer plus lentement que des hommes à pied.

Corbett plissa les paupières devant la flamme de la chandelle.

— Willoughby dit qu'il a été capturé à la fin de l'après-midi et qu'il s'est endormi à la nuit tombée. Il n'a pas dormi plus de cinq ou six heures. Pendant son sommeil, son escorte a été massacrée et le butin distribué. Branwood, ensuite, a regagné la forteresse.

Corbett tendit un doigt accusateur vers Roteboeuf :

— Peut-être êtes-vous resté au château pour expliquer l'absence de Sir Peter en prétendant qu'il était dans sa chambre ou en ville ? Qui se serait aperçu de la supercherie ? Frère Thomas, occupé dans sa paroisse ? Ce pauvre Vechey, dont l'esprit battait la campagne ?

Lecroix, cet innocent dévoré d'inquiétude pour son maître ?

— Mais voyons, se récria frère Thomas, on aurait reconnu Branwood !

— Oh, allons, mon frère ! Sous son masque et son capuchon ? Avec une voix sciemment déguisée et un minimum de paroles ? Après tout, ne m'avez-vous pas décrit la fois où il est venu vous voir dans votre propre église ? Avez-vous eu des soupçons ?

Frère Thomas fit signe que non en esquissant un sourire.

— Bien sûr, mon frère, poursuivit Corbett, Robin était toujours vivant pour vous. Qui se serait douté que sous la défroque d'un brigand se cachait ce modèle de rectitude et d'obéissance à la loi qu'était l'assistant shérif ? Quant à la demoiselle de la taverne, elle n'a joué qu'un rôle, comme je vous l'ai dit. Demain, son père et elle seront réveillés à l'aube par les hommes du comte qui fouilleront leur maison de fond en comble.

— Vechey se doutait-il de quelque chose ?

— Oh, non ! Il songeait trop à démasquer le traître qui livrait des renseignements vitaux aux bandits. Son assassinat fut mené de main de maître.

Corbett sortit le paquet placé sous sa chaise et montra un linge taché.

— Vous rappelez-vous, Maigret, où vous avez aperçu ceci pour la dernière fois ?

— Naturellement ! s'écria le mire, fronçant les sourcils pour mieux voir. Dans la chambre de Sir Eustace. Il a utilisé ce linge pour s'essuyer les lèvres.

— Faux ! rétorqua Corbett. Il est monté à sa chambre, un gobelet de vin à la main. Il en a bu quelques gorgées, puis Lecroix et lui ont croqué des friandises. Ensuite, Sir Eustace s'est lavé mains et visage. Il a pris un linge pour se sécher et s'en est allé se coucher.

Corbett, lèvres crispées, dévisagea Branwood :

— Mais nous savons, vous et moi, Sir Peter, que ce linge avait été trempé dans le poison le plus violent que cette sorcière de Hecate ait pu vous procurer : de la belladone. J'ai entendu parler d'un cas semblable en Italie : une femme avait imbibé de cette substance l'une des chemises de son époux pour le tuer. Bien sûr, Lecroix ne se servait pas du même linge que son maître. Je me demande si c'est ce qu'il voulait dire par ses dernières paroles. Vous souvenez-vous, Maigret ? « Mon maître aimait bien que tout soit en ordre. »

— En effet, corrobora le médecin. Et vous avez raison, Sir Hugh. Sir Eustace a dû se coucher, les lèvres et les mains enduites de ce poison.

— Ce qui a facilité les choses pour l'assassin, poursuivit Corbett, c'est que Sir Eustace avait des écorchures à la bouche. Cela aura

permis à la substance nocive de pénétrer plus facilement dans le sang et les humeurs. Pourtant, c'est ce linge, Sir Peter, qui vous aura trahi. Le lendemain, vous et les autres, vous êtes entrés dans la chambre de Sir Eustace. Vous avez profité de la confusion qui suivit pour changer ce linge souillé par un autre, en faisant preuve d'une remarquable ingéniosité car le linge de remplacement portait des taches de vin, de friandises et même de sang, comme si les écorchures de Sir Eustace s'étaient réouvertes. Mais, continua Corbett en tendant le tissu au médecin, approchez une chandelle, Maigret, et examinez ce linge laissé dans la chambre de Sir Eustace. Dites-moi si un détail ne vous choque pas, à la lumière de ce que je viens de vous narrer.

Maigret s'exécuta. D'abord, il branla du chef avec scepticisme, mais soudain il se redressa en souriant.

— Ça y est ! déclara-t-il. Voici les taches de friandises et voilà celles de sang, mais les deux sont séparées, alors qu'elles devraient se trouver très proches, voire se mélanger.

— Exactement ! approuva Corbett, reprenant le linge et le jetant sur la table, devant le comte. Ce fut ma conclusion en le réexaminant.

— Mais, s'exclama le mire, Sir Peter a été malade comme un chien !

— Deux explications sont possibles, à mon avis. Rappelez-vous : il n'est venu vous trouver qu'après la découverte du corps de Sir Eustace. Soit il voulait se poser en victime potentielle, soit il avait touché ou cru toucher le poison.

Corbett eut un sourire narquois :

— Qui y aurait pensé ? Il a probablement déposé le linge dans la chambre avant que ne commence le banquet : le seul objet dans la pièce que Vechey ne partageait pas avec Lecroix, un simple serviteur.

— Vous dites vrai, Sir Hugh, intervint frère Thomas. Je me souviens de ce matin-là. Sir Peter était ganté quand il est monté à la chambre de Sir Eustace. Je gage qu'il a jeté au feu ses gants et le linge empoisonné, conclut le franciscain d'une voix égale.

— Et Lecroix ? s'enquit Maigret.

— Le malheureux était condamné. Il représentait un risque certain : il aurait pu remarquer quelque chose ou Vechey aurait pu lui faire part de ses soupçons. Souvenez-vous, Sir Peter, je vous ai demandé pourquoi Lecroix était allé se pendre dans les celliers. Vous m'avez répondu que c'était parce que le château était attaqué ou parce que Lecroix voulait du vin. Nous avions, d'ailleurs, trouvé un tonnelet mis en perce. Je sais à présent qu'il n'en était rien. Le château était fort bien approvisionné en vins, et les celliers, avec leurs trappes et leurs passages secrets, étaient le pire endroit où se cacher. Lecroix n'était pas aussi sot qu'il le paraissait. Il a probablement cherché ce fameux tunnel qui aboutit dans la forêt. Il peut même avoir soupçonné

la vérité à la suite de la disparition de son maître et être arrivé à la conclusion qu'il réussirait à trouver le butin amassé par les hors-la-loi. Autrement dit, Monseigneur, si notre souverain veut récupérer l'argent des impôts, il vous faudra fouiller caves et passages !

Corbett observa une pause et scruta Branwood qui, plus calme à présent, soutenait son regard sans ciller.

— Les actions suivantes, enchaîna Corbett en levant les yeux au ciel, ne présentèrent pas de difficultés majeures. Le jour de notre incursion en forêt, vous aviez prévenu vos hommes et organisé le guet-apens. Ce fut la même chose pour ce pauvre Gisborne, ajouta le clerc avec un sourire triste. La confusion régnait ce matin-là : je partais pour Kirklees et vous. Sir Peter, fulminiez ostensiblement contre Gisborne et vous démeniez comme un beau diable, de sorte que nul ne savait vraiment où vous vous trouviez. Naylor et Roteboeuf restèrent au château pour donner plus de force au simulacre pendant que vous vous glissiez dans le tunnel et rassembliez les hors-la-loi. Gisborne tomba dans votre piège.

Corbett s'adressa au comte de Lincoln qui semblait fasciné par ce qu'il entendait :

— Monseigneur, vous doutiez que l'on pût aller du château à la forêt. Nottingham est tout petit. Même en passant par ses rues bondées, on arrive aux remparts en vingt minutes. Imaginez à quel point il est plus rapide d'utiliser un passage secret. Peut-être découvrirons-nous un de ces tunnels. D'après mes calculs, Sir Peter pouvait, en moins de quatre ou cinq heures, traverser les celliers, surgir au coeur de Sherwood, préparer un guet-apens, le mener à bien et être de retour au château. Qui se serait aperçu de sa disparition ? Sir Eustace était un homme brisé et cette fouine de Roteboeuf se trouvait partout à la fois, prêt à affirmer que Sir Peter était parti ici ou là. Et pour compliquer encore le mystère, Branwood, parfois, n'agissait pas lui-même, mais envoyait Naylor à sa place, ne serait-ce que pour brouiller les pistes.

Corbett se rassit en jetant un coup d'oeil à la ronde. Jamais il n'avait vu assemblée aussi attentive, gens si immobiles.

— J'ai presque fini, déclara-t-il calmement. Joli subterfuge, mais boiteux dès le début. Quand j'ai rédigé le compte rendu des événements, j'ai commencé à discerner les grandes lignes d'une machination.

Il énuméra les différentes raisons sur ses doigts :

— D'abord, l'attaque du château, le jour de mon arrivée : comment les hors-la-loi savaient-ils dans quelle chambre j'étais logé ? Ensuite, cette embuscade dans la forêt de Sherwood : je n'y ai guère réfléchi au début, mais en y repensant, je m'étonnais de ce qu'aucun d'entre nous n'eût été atteint par des flèches. Branwood et Naylor

étaient obligés de m'épargner car massacrer l'émissaire spécial du roi eût été aller un peu trop loin.

Corbett s'interrompt, les yeux rivés sur la table, sentant que Branwood esquissait presque un sourire.

— Vous serez pendu ! s'écria-t-il. Vous êtes un traître et un assassin, comme le sont Naylor, Roteboeuf et tous ceux qui vous ont prêté main-forte.

Les paroles comminatoires de Corbett eurent l'effet désiré : Roteboeuf, blême et hagard, se leva brusquement, renversant sa chaise. Les soldats de Lincoln l'entourèrent.

— C'est la vérité ! hurla-t-il.

— Ferme-la ! mugit Branwood.

— Oh, pour l'amour de Dieu ! lança Roteboeuf en se débattant entre les gardes. Sir Hugh, je suis clerc et réclame d'être jugé en tant que tel ! J'avouerai tout et donnerai noms et dates.

Il leva des yeux suppliants vers Corbett.

— Je recommanderai l'indulgence royale, déclara tranquillement ce dernier.

— Te tairas-tu, fieffé menteur ! rugit Branwood. Vil couard !

Roteboeuf, encouragé par la promesse de Corbett, tomba à genoux.

— C'est la vérité, répéta-t-il en sanglotant. Sir Peter haïssait Robin des Bois et n'avait de cesse de l'abattre. Il avait découvert les tunnels secrets. Naylor, lui et moi, nous les empruntions souvent. Sir Eustace ne soupçonnait rien. Et puis, l'automne dernier, après la Toussaint, sont arrivées les lettres annonçant que Robin de Locksley avait quitté l'armée du roi en Écosse. Alors Sir Peter a organisé une embuscade. Nous sommes sortis de la forteresse, masqués et encapuchonnés. Les deux compagnons de Locksley ont été tués sur-le-champ et lui, nous l'avons laissé pour mort.

Roteboeuf hésita avant de reprendre :

— Nous avons agi en hâte, angoissés à l'idée d'être si près de Kirklees, et l'avons même dépouillé de sa bague frappée de son sceau. Au début, la seule pensée que Robin était occis suffisait à réjouir Sir Peter. Il utilisa le sceau pour envoyer de fausses lettres à l'intendant de Locksley afin de mettre la main sur les pauvres biens de Robin et les vendre.

Roteboeuf allait continuer lorsque, avec un cri de rage, Naylor plongea sur la table, se saisit d'un couteau et tenta de se jeter sur lui. Les gardes lui arrachèrent l'arme et, sur l'ordre du comte de Lincoln, lui lièrent brutalement les bras derrière le dossier de sa chaise. Roteboeuf révéla comment Branwood avait mis au point le subterfuge consistant à se faire passer pour Robin des Bois, comment il leur avait été facile de pénétrer dans la forêt et d'y recruter de nombreux

truands, comment Naylor et lui parlaient parfois au nom de Branwood, absent, comment ils avaient organisé l'attaque contre les collecteurs d'impôts et d'autres guets-apens semblables, comment Sir Eustace, qui ne se doutait de rien au début, s'était mis à soupçonner que le traître occupait un poste important au château et comment Branwood avait décidé de le supprimer.

— Ils ont massacré beaucoup de malheureux, gémit Roteboeuf. Le seul grain de sable était ces flèches enflammées tirées le 13 du mois. Sir Peter pensait qu'un des anciens compagnons de Robin connaissait la vérité, aussi sa justice était-elle implacable pour les hors-la-loi qui s'opposaient à lui. Il a empoisonné Sir Eustace, mais c'est Naylor qui a exécuté Lecroix, Hecate et le jeune client de la taverne, le maître devin. Sir Peter le prenait pour un espion. Je jure que j'ai dit toute la vérité ! s'égosilla Roteboeuf, les yeux fous. Je le jurerai, aussi, devant la Cour royale de justice.

Le comte de Lincoln se leva :

— Sir Peter Branwood, assistant shérif de Nottingham, je vous le demande solennellement : avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

Branwood découvrit son visage qu'il avait caché dans ses mains :

— « Défense » ? murmura-t-il. « Défense » ? Vieil ivrogne, âne bête ! Contre quoi ? Contre le fait de tuer un hors-la-loi et d'agir comme lui ? Après tout, si le roi peut amnistier Robin de Locksley et le prendre à son service, pourquoi n'en ferait-il pas autant pour moi ?

Il se retourna, furieux, vers Corbett :

— Le jeu en valait la chandelle ! jeta-t-il rageusement. J'ai abattu ce bravache, ce maraud vêtu de vert, cet ami de la racaille. J'ai commis deux erreurs, non, trois : j'aurais dû lui trancher la tête comme à ce benêt de Gisborne, j'aurais dû me débarrasser de Roteboeuf et, surtout, j'aurais dû vous expédier *ad patres*, Corbett !

Le comte de Lincoln s'avança à grands pas vers le bout de la table et fit signe à ses soldats :

— Mettez-le debout !

Ils forcèrent Branwood à se lever. Il eut l'audace de cracher au visage du comte qui le souffleta et lui arracha le collier, insigne de sa fonction de shérif, suspendu à son cou.

— Sir Peter Branwood, vous êtes un voleur, un assassin et un traître ! Je vous arrête pour crime de haute trahison ainsi que vous, John Naylor ! Quant à vous, laissa-t-il tomber dédaigneusement à l'adresse de Roteboeuf, toujours agenouillé et sanglotant, vous serez mis au cachot jusqu'à ce que le roi décide de votre sort.

Puis le comte se tourna vers Corbett :

— Sir Hugh, Sir Hugh...

Le clerc fit le tour de la table et fixa Branwood qui gardait un air

de défi malgré son allure échevelée et l'ecchymose naissante, là où Lincoln l'avait frappé.

— Vous vous trompez, Branwood, murmura Corbett. Robin de Locksley était certes un hors-la-loi, mais il avait un idéal et des rêves. Il avait pris les petites gens en amitié tandis que vous, vous n'êtes qu'un assassin sournois, un voleur cauteleux et un traître maladroit. Vous vous êtes servi de votre poste pour tuer de sang-froid et dérober l'argent du roi. Que Dieu me pardonne, mais vous êtes la seule personne dont j'aie jamais souhaité la mort !

— Emmenez-les ! ordonna le comte.

Et pendant que les gardes entraînaient les prisonniers, il revint au haut bout de la table et remplit des gobelets de claret. S'approchant ensuite de Corbett, il lui tendit brusquement un verre, avant d'ordonner à ses soldats de placer des sentinelles devant la porte. Il s'adressa alors à l'assemblée :

— Robin de Locksley est mort. Il méritait une fin plus digne, comme tous ceux que Branwood a tués si froidement. Ce félon passera en jugement au Banc du roi à Westminster et son procès sera bref. Vous êtes tenus au silence sur ce que vous avez vu et entendu ce soir.

Le comte but une gorgée de vin :

— Bien que je me doute que la vérité sera bientôt connue de tous. Il contempla la salle sinistre peuplée d'ombres.

— Il faut que notre souverain vienne ici ! marmonna-t-il. Pour purifier et nettoyer ce lieu !

Il appela un chevalier et lui chuchota quelques mots avant de se tourner vers la prière.

— Ma mère, je vous fournirai une bonne escorte jusqu'à votre couvent, demain matin. Jean Petit, je te suggère de rester chez les franciscains avec frère William jusqu'à ce que te parviennent d'autres lettres d'amnistie. Cette séance est levée, conclut-il brusquement. Vous pouvez disposer.

Corbett et lui regardèrent les convives qui sortaient, abasourdis et bouleversés.

— Vous avez probablement raison, Sir Hugh, reconnut le comte. Nous tomberons sur un beau pécule en passant les celliers au peigne fin. Demain je fouillerai la forêt de Sherwood et donnerai une bonne leçon aux brigands qui n'ont plus de chef, à présent.

— Et la taverne du *Sanglier Bleu* ?

Lincoln grimaça un sourire :

— Mes sergents vont y retourner avant l'aube. Mais, Sir Hugh, une question : pourquoi Roteboeuf vous a-t-il parlé de Will l'Écarlate ?

— Parce qu'ils n'arrivaient pas à débusquer l'ancien hors-la-loi : celui-ci, méfiant, avait cherché la protection de notre sainte mère l'Église. Alors Branwood a joué le tout pour le tout. Ils m'ont fourni le

nom de Will pour voir s'il savait quelque chose et en même temps pour dépeindre Branwood sous les traits d'un officier animé d'un juste courroux.

Corbett soupira.

— Lorsque je le rencontrai, Will l'Écarlate ne me fit guère de confidences, mais j'aperçus cet énorme jardinier et commençai à me poser des questions : était-ce Jean Petit, et dans ce cas, pourquoi se cachait-il ? Si Branwood avait été au courant de sa présence là-bas, il ne m'y aurait jamais envoyé.

— Un coeur de pierre ! murmura le comte.

— Oui, et bien décidé à jouer sur les deux tableaux. Il a même sacrifié son écuyer Hobwell pour rendre plus crédible ce simulacre. Car tout n'était que simulacre. La prieure y fut involontairement mêlée, car, dans l'impossibilité d'expliquer la mort de Robin ou celle de Marion, elle fut obligée de prétendre qu'ils avaient fui dans la forêt. Les exactions commises par Branwood ne firent que corroborer ses dires.

— Êh bien, c'est fini ! déclara Lincoln. Branwood sera emmené, enchaîné, à Westminster. Voulez-vous une escorte jusqu'à Londres, Sir Hugh ?

Corbett refusa d'un signe de tête :

— Ranulf et moi ne risquons plus rien à présent. En outre, il me faut retourner à Locksley : il y a là-bas un vieux prêtre à qui la vérité est due.

CONCLUSION

Avant même que les cloches du prieuré de St Barthélémy ne sonnent la première messe, la place du marché de Smithfield était envahie par une foule nombreuse, malgré la chaleur. Ce n'était pas pour déambuler entre les étals, qui d'ailleurs avaient été rangés, que se pressait la populace, mais pour mieux voir l'énorme estrade noire dressée au centre de la place et contempler, fascinée, les flammes qui jaillissaient d'un gigantesque chaudron de cuivre et de la sinistre silhouette du bourreau en cagoule rouge. Dans un coin, l'on avait érigé une immense potence d'où pendait une longue corde. L'aide-bourreau installait déjà une petite échelle étroite en vue de l'atroce cérémonie qui allait se dérouler.

Corbett était là, flanqué de Ranulf. Maltote s'était « dévoué » pour garder leurs chevaux à St Barthélémy. Tout Londres – jusqu'aux grands barons et nobles dames dans leurs plus beaux atours – avait fait des pieds et des mains pour être bien placé. Corbett était venu sur l'ordre exprès du souverain.

— Vous assisterez à la pendaison de ce misérable ! avait rugi le roi Édouard. Vous serez mon témoin. Et il mourra !

Le clerc leva la tête pour sentir la caresse rafraîchissante de la brise. Il avait les exécutions en horreur. Il regrettait de ne pas pouvoir prendre son cheval et partir pour son manoir de Leighton en longeant la Barbacane au nord de la cité. Mais le monarque avait lourdement insisté. Naylor avait déjà été pendu et écartelé et ses membres, trempés d'huile et de saumure, se balançaient au-dessus des remparts de Nottingham en guise d'avertissement à tous les félons. Roteboeuf avait eu plus de chance : ayant sollicité l'indulgence royale en tant que clerc et témoigné contre ses complices, il avait obtenu l'amnistie à une condition : gagner nu-pieds le port le plus proche, sans nourriture, ni eau, ni biens, et là être banni à jamais d'Angleterre avec défense d'y revenir sous peine de mort. Son maître Branwood avait été jugé devant une commission spéciale. L'ancien assistant shérif avait avoué ses crimes sans perdre de sa superbe et en se raillant ouvertement du roi. Il avait écouté sans broncher la sentence prononcée par le chef du Banc du roi, à savoir qu'il « serait amené sur le lieu d'exécution et là, à l'heure décidée par la Cour, serait à moitié pendu, puis dépendu et

éventré, décapité et écartelé. Sa tête serait fichée sur le Pont de Londres et les autres parties de son corps expédiées aux quatre villes principales du royaume ».

Corbett ouvrit les yeux :

— Peu me chaut ce que m'a dit le roi, maugréa-t-il entre ses dents. Dès l'arrivée de Branwood, je pars !

Ranulf acquiesça machinalement. Il pensait à la voluptueuse Amisia, à présent pensionnaire aisée au couvent des clarisses, et surtout au flot de louanges décernées par le roi pour son décryptage du message codé. Yeux clos, il murmura une prière, ce qui n'était guère dans ses habitudes. Il espérait seulement que Corbett ne s'était pas trompé. Il ne leur restait plus qu'à attendre. Le roi, sur l'insistance du clerc, avait fait fermer les ports et réduire le trafic maritime à destination et en provenance de France. Ainsi le roi Philippe ne saurait jamais si Achitophel avait réussi sa mission ou non. Cependant, d'après les informations venant de Paris, un grand événement se préparait : un agent de Corbett avait rapporté que Jacques de Châtillon, oncle du roi et commandant de l'armée française en Flandre, s'était rendu au Louvre pour un bref entretien avant de regagner la frontière. Les alliés d'Edouard – édiles et bourgmestres de certaines villes flamandes – signalaient des mouvements de troupes. Mais peu de renseignements provenaient de Courtrai. Édouard avait gardé le secret aussi longtemps que possible et ses espions en Flandre n'indiquaient que peu d'activité dans ces parages, sinon aucune.

Une clameur s'éleva et Ranulf sortit de sa rêverie. Une procession macabre de personnages tout de noir vêtus entra sur la place, précédée par une sonnerie de trompettes. Ranulf distingua les panaches noirs qui ondulaient sur la tête des chevaux. Deux bourreaux aux tenues sombres, suivis de nombreux officiers municipaux, entouraient la peau de boeuf sur laquelle Branwood gisait, ligoté. Des archers ouvraient la marche, fendait la foule. Le cortège s'arrêta au pied de l'estrade. On détacha le condamné et on le fit monter de force, précédé par six bourreaux, costumés en démons.

Un seul coup d'oeil suffit à Corbett. Branwood était méconnaissable : ses cheveux et sa barbe étaient emmêlés et son corps, du bas-ventre jusqu'au cou, n'était plus qu'une plaie. Deux bourreaux l'exposèrent au bord de l'estrade pour que la populace le voie, puis le ramenèrent vers l'échelle et le noeud coulant.

— En voilà assez ! Je m'en vais ! murmura Corbett.

Suivi de Ranulf, il joua des coudes pour se réfugier dans l'agréable pénombre de l'entrée du prieuré St Barthélémy. Maltote les y attendait, livide, les longues de leurs montures à la main.

— Allons-y ! s'écria Corbett.

Ils sautèrent en selle et partirent. Corbett détourna les yeux pour

ne pas voir la silhouette qui gigotait au bout de la corde au roulement funèbre des tambours. En quelques minutes, ils avaient quitté la place et s'enfonçaient avec peine dans les ruelles exigües menant à Aldersgate. A la fin, Corbett s'arrêta.

— C'est fini, Ranulf, chuchota-t-il en flattant l'encolure de son cheval. En route pour Leighton ! Lady Maeve nous attend !

— Et l'oncle Morgan ? s'enquit le serviteur.

Corbett se frotta la joue :

— Ah oui ! N'oublions pas ce cher oncle Morgan !

— Et ensuite, mon maître ?

Corbett esquissa un sourire :

— Tu seras libre de revenir à Londres. Je pense que moi, je vais rester à Leighton, car j'escompte recevoir bientôt des nouvelles de France et de Flandre.

Il saisit le jeune homme par le poignet :

— Mais quoi qu'il arrive, Ranulf, à la Noël, tu seras définitivement un dignitaire important : un clerc royal prêt à gravir les échelons glissants de l'avancement !

Ce même jour, l'armée française marchait sur Courtrai. Philippe le Bel pensait que rien ne pouvait résister à la fine fleur de sa chevalerie. Les forces françaises – innombrables escadrons de cavaliers en lourde armure, compagnies de piétons et arbalétriers génois en rangs serrés – ne doutaient pas de la victoire. Eux, les meilleurs cavaliers d'Europe, la plus belle armée de la chrétienté, écraseraient ces petits-bourgeois, artisans et tisserands flamands.

Au soir de ce même jour, la nouvelle inouïe parvint au roi Philippe et aux autres cours d'Europe : cette même armée avait été anéantie. Les Français s'étaient lancés à l'attaque, mais les Flamands les attendaient de pied ferme. Les chevaliers de Philippe avaient courageusement chargé, à maintes reprises, mais leur assaut s'était brisé contre les cohortes compactes des milices flamandes, armées de longues piques et de courtes épées d'estoc. Les survivants s'étaient enfuis de l'autre côté de la frontière. Ce fut un désastre pour Philippe le Bel. Tout ce que put faire le roi de France, ce fut de s'agenouiller devant la statue de son ancêtre, Saint Louis, et se demander amèrement comment cette aventure avait pu si mal tourner.

Le silence régnait sur la forêt entourant Nottingham, sur cet océan de verdure qu'envahissait le crépuscule. Hoblyn, le hors-la-loi, accroupi sous les larges ramures d'un grand chêne, ne quittait pas le sentier des yeux.

Les temps avaient changé, mais Hoblyn, qui entrait dans sa cinquante-septième année, se montrait plutôt philosophe. Dans sa jeunesse, il avait fait partie de la bande de Robin des Bois et lorsque le fameux brigand avait été amnistié par le roi, Hoblyn s'était, lui aussi,

lancé sur la voie de la vertu. Mais il l'avait trouvée tellement ardue qu'il était retourné vivre dans la forêt, chassant le gibier du domaine royal, fuyant les verdiers et guettant l'imprudent qui voyagerait sans escorte.

Puis Robin était revenu et Hoblyn avait retrouvé la bande. Comme ses compagnons, il s'étonnait de certains comportements de Robin, mais n'éprouvait pas le besoin de contester. Robin avait toujours été un feu follet : fils de Herne le Chasseur Maudit, il connaissait l'art magique de ne faire qu'un avec les arbres et de parler aux oiseaux et autres animaux ainsi qu'aux lutins et aux elfes qui rôdaient dans les fourrés. Mais Robin était reparti et quelque chose d'horrible s'était passé à Nottingham. On ne parlait que de ça dans toutes les tavernes : Robin avait tué le shérif, sa terrible vengeance s'était abattue sur ce sergent du diable, John Naylor, Robin s'était échappé, mais il reviendrait un jour... Hoblyn ne comprenait goutte à ces rumeurs. Tout ce qu'il savait, c'est que le hors-la-loi et ses lieutenants avaient disparu. Il n'entendrait plus le son du cor qui lui ordonnait de rejoindre les autres ou de recevoir des instructions chuchotées.

Hoblyn haussa les épaules et cracha. Tant pis ! Il était convaincu que Robin réapparaîtrait un jour. Il se figea soudain en entendant un cliquètement de harnais et le pas étouffé d'un cheval. Un cavalier solitaire surgit au tournant de la sente. Les sourcils froncés, Hoblyn s'efforça de percer la pénombre croissante. Il sourit. Apparemment, le voyageur était un ecclésiastique amateur de bonne chère. Hoblyn revêtit son masque, rabattit son capuchon et fonça, à demi courbé, vers les halliers enserrant le chemin. Il encocha une flèche et attendit que le cavalier fût presque à sa hauteur pour s'avancer à découvert. Il arma son arc, pointant le trait acéré droit sur la poitrine de sa victime.

— Que veux-tu ? s'écria l'homme d'Église, interloqué, en retenant son cheval.

— Eh bien, d'abord la gourde de vin qui pend au pommeau de votre selle !

Le prêtre la détacha et elle tomba au sol avec un bruit sourd. Hoblyn se déporta légèrement sur la droite.

— Puis la bourse qui se balance à votre ceinture. Prenez garde, mentit-il, vous êtes cerné de tous côtés !

Le voyageur humecta ses lèvres épaisses en contemplant l'ombre sous les hautes futaies. Il entendit craquer une branche et bruire le sous-bois ; bredouillant de peur, il défit sa bourse et la jeta.

— Mais je suis prêtre ! balbutia-t-il. J'accomplis l'oeuvre de Dieu !

— Moi aussi, rétorqua Hoblyn. Je distribue aux pauvres les richesses que Dieu m'envoie ! Continuez votre route !

L'ecclésiastique reprit les rênes. Le hors-la-loi s'écarta pour le

laisser passer.

— Qui es-tu ? lança le prêtre d'une voix méprisante en regardant, l'air furibond, la silhouette masquée et encapuchonnée.

Hoblyn sourit :

— Vous ne m'avez pas reconnu ? C'est pourtant la forêt de Sherwood ici ! Dites à vos amis que Robin des Bois est de retour !

NOTE DE L'AUTEUR

La bataille de Courtrai, comme il est dit dans le roman, fut un désastre pour Philippe IV le Bel, et la première des grandes batailles du XIV^e siècle qui vit des détachements de chevaliers vaincus par une infanterie disciplinée, déterminée et bien armée.

La guerre diplomatique, évoquée dans le texte, qui précéda Courtrai, exista bel et bien. Les documents, conservés au Public Records Office, à Londres, et répertoriés sous les numéros C. 47 et C. 49, illustrent l'extrême méfiance dans laquelle le roi Édouard et ses généraux tenaient les Français. Édouard I^{er}, lié par traité à Philippe le Bel, ne pouvait aider ouvertement les Flamands. Son soulagement devant la défaite française ressort très clairement de sa correspondance.

L'usage des codes secrets est aussi fort intéressant. Certains n'ont pas encore été percés à jour. D'autres, tel celui utilisé par Édouard III, en 1330, dans sa correspondance avec le pape, ne furent élucidés que lorsque les historiens eurent accès aux archives du Vatican.

Nottingham était tel que je l'ai décrit ; un « burgh » danois érigé autour d'un château où abondent passages secrets et tunnels. En 1330, lorsque le jeune Édouard III voulut déposer sa mère, Isabelle de France, et l'amant de celle-ci, Roger Mortimer, ses chevaliers et lui réussirent leur coup de force en empruntant l'un de ces passages pour pénétrer dans le château et arrêter Mortimer.

L'histoire de Robin des Bois est l'une des plus célèbres du folklore occidental, mais l'homme lui-même a-t-il existé ?

Je pencherai pour l'affirmative. Je pense même qu'il a combattu aux côtés de Simon de Montfort, et je fonde cette théorie sur un poème très curieux, en latin (folio 103 du *Registe Premonstratense*, manuscrit supplémentaire M. 55 4934-5 à la British Library), qui tendrait à montrer que Robin des Bois était connu vers 1304.

Dans son ouvrage *Chronique des origines de l'Ecosse* rédigé en 420, le chroniqueur écossais Andrew Wyntoun rapporte également (sous la date de 1283) que « Petit Jean et Robin des Bois étaient vivants alors et guerroyaient contre le shérif dans la forêt de Sherwood ».

Plus tôt encore, en 1341, John Forduen, chanoine d'Aberdeen, donne, dans ses *Chroniques écossaises* pour l'année 1266, les précisions

suivantes : « En ce temps-là surgirent, des rangs des dépossédés [c'est-à-dire des partisans de Montfort] et des bannis, les célèbres Robin des Bois et Petit Jean avec leurs compagnons. Ils vécurent en hors-la-loi dans les bois et les forêts. »

L'Assassin de Sherwood part de la théorie selon laquelle Robin des Bois aurait vécu sous le règne d'Édouard I^{er} qui, selon les écrits mentionnés ci-dessus, l'aurait amnistié. J'y ai inclus d'autres détails : le fait que Petit Jean ait été un serviteur du shérif, la lutte acharnée de Robin contre Guy de Gisborne et sa tragique histoire d'amour avec Marion. La mort du hors-la-loi à Kirklees peut s'être déroulée comme dans le roman. En effet, des collectionneurs d'antiquités, au XVIII^e, décrivent sa tombe, qui s'élevait en ces lieux, et portait une inscription mentionnant non seulement Robin, mais encore « William Goldberg et un homme nommé Thomas ».

Le roman évoque ce qu'étaient les shérifs dans l'Angleterre médiévale. Beaucoup d'entre eux conclurent secrètement des alliances avec des bandes de hors-la-loi, comme, par exemple, les Coterel dans le Leicestershire au milieu du XVI^e siècle, qui eurent même l'impudence de capturer le Chef-Juge. Branwood n'aurait pas déparé. Cependant, l'histoire de Robin des Bois est avant tout un amalgame de plusieurs légendes. Ce roman ne prétend en être qu'une interprétation possible.

- [1] Édouard I^{er} d'Angleterre (1239-1307) régna de 1272 à 1307. L'action du roman se passe en 1302. (N.d.T.)
- [2] Guillaume de Nogaret (1270-1313) : juriste, conseiller et garde du Sceau de Philippe IV. (N.d.T.)
- [3] Marguerite de France (1280-1317) : sœur de Philippe le Bel et deuxième épouse d'Édouard I^{er} (N.d.T.)
- [4] Le futur Édouard II. (N.d.T.)
- [5] Isabelle de France, « Isabelle la Louve » (1292-1358), épousera Édouard II en 1309. Fille de Philippe le Bel. (N.d.T.)
- [6] Les sept arts libéraux étaient composés du trivium (grammaire, rhétorique, dialectique) et du quadrivium (arithmétique, géométrie, astronomie, musique). (N.d.T.)
- [7] Surnom injurieux donné aux Anglais au Moyen Âge (venant de *Goddamned*). (N.d.T.)
- [8] En français dans le texte. (N.d.T.)
- [9] Membres du guet veillant à l'exécution des décisions du pouvoir municipal.
- [10] Le verre était cher et réservé aux vitraux des églises et des palais. La plupart des maisons se contentaient de panneaux de corne ou de parchemin. Sans avoir la transparence du verre, ces matériaux diffusaient une lumière douce. (N.d.T.)
- [11] Bière anglaise.
- [12] Entre la première et la deuxième muraille s'élèvent les maisonnettes, le poulailler, la garenne, les ateliers des artisans, le pressoir, le moulin, le four, la fontaine et le lavoir. On oppose cet espace à la haute-cour, à l'intérieur de la deuxième enceinte, où se trouvent chenils, fauconnerie, cuisines, logements des valets, chapelle et jardins. (N.d.T.)
- [13] Administrateurs s'occupant des forêts. (N.d.T.)
- [14] Henri III (1207-1272), roi d'Angleterre de 1216 à 1272. C'est sous son règne qu'eut lieu la révolte des barons, conduits par Simon de Montfort. (N.d.T.)
- [15] Décoration typique du style normand. (N.d.T.)
- [16] Simon de Montfort (1208-1265), fils du chef de la croisade contre les albigeois, se rebella contre l'autorité royale et fut vaincu par le futur Édouard I^{er} à la bataille d'Evesham en 1265.
- [17] Le paysan médiéval est soit serf, soit vilain. Le vilain est un serf qui s'est affranchi. Le serf doit un certain nombre de jours de corvée par an à son seigneur, une dizaine au XIII^e siècle. (N.d.T.)
- [18] Le roi exerce la justice, soit par des juges itinérants, soit par deux cours : le Banc commun ou Cour des Plaids communs, qui juge des contestations entre particuliers, et le Banc du roi, qui juge des procès criminels. (N.d.T.)
- [19] Rappelons que le *long bow* anglais mesurait deux mètres. Un bon archer tirait douze flèches à la minute et manquait rarement le but à quatre cents mètres. (N.d.T.)
- [20] Voir *Faux Frère*, du même auteur, 10/18, n° 2966.
- [21] Terme de vénerie : faire sortir une bête de son gîte. (N.d.T.)
- [22] L'insigne (ou l'enseigne) attestait du passage du pèlerin dans tel ou tel sanctuaire. Le pèlerin l'accrochait à son chapeau pour indiquer sa condition. (N.d.T.)
- [23] Chaise médiévale à très haut dossier. (N.d.T.)
- [24] Petit manteau simple. (N.d.T.)